

Lettres de la guerre de 1914 écrites par Charles Vignon à son épouse Louise.

Ces lettres sont en fait des retranscriptions, les originaux ayant sans doute été perdus ou dispersés. Il semble que ce soit la même personne qui ait ré écrit toutes ces lettres pour que la famille et les enfants puissent lire et garder ces récits. Il est aussi fait état de photographies dont nous pensons avoir trouvé une partie, Charles Vignon en parle dans plusieurs courriers comme étant un témoignage de ce qu'il avait vu.

Lire et taper ces lettres prend du temps, l'écriture étant parfois difficile à déchiffrer. Le papier est très fin, écrit sur les deux faces et des pages sont devenues transparentes. Un autre support est une liasse de feuilles qui avait déjà été tapée à la machine, et ce qui est intéressant c'est que d'autres lettres y sont contenues. On a même trouvé un dessin du portrait de Grand Père fait à Vingré que nous utiliserons en couverture.

Dans ces courriers ont été retrouvés également des échanges entre les deux frères Charles et Paul et, ce qui est étonnant, les lettres de Paul à Antoinette son épouse (Fichier à part).

Le livret militaire de Grand père, accessible en ligne sur internet, est un document précieux dont il est tenu compte dans ce qui suit. Deux questions restent posées au de la d'octobre 1915, Charles Vignon aurait été chauffeur d'un Général une période donnée, puis détaché dans le Roannais. Son livret militaire mentionne bien « détaché au titre de la société anonyme de teinturerie de Thizy à l'usine de Régny ».

Tous ces documents ont été fidèlement repris dans un esprit de patrimoine familial et de transmission de ce vécu tragique à leurs descendants.

Denis Vignon Décembre 2015

Quelques dates:

28 Juin 1914 – Sarajevo – L'Archiduc François Ferdinand et la Duchesse de Hohenberg sont assassinés

28 Juillet 1914 – Déclaration de guerre de l'Autriche contre la Serbie.

31 Juillet 1914 - Ultimatum envoyé par l'Allemagne à la Russie et à la France

01 Août 1914 – La France décrète la mobilisation générale à 3 heures 40 du soir.

05 Août 1914 – L'Angleterre déclare la guerre à l'Allemagne

Rappelé sous les drapeaux par ordre de mobilisation générale du 1^{er} août 1914, Charles Vignon arrive au corps le 03 août. Il est tout d'abord affecté à Lyon au service de garde à une gare ferroviaire (?).

Son livret militaire précise qu'il avait fait son service militaire au service d'infanterie de Langres où il arrive le 15 novembre 1903. Le dit jour, au 21^{ème} régiment d'infanterie, il est immatriculé sous le numéro 7126 comme soldat de deuxième classe. Il sera ensuite, soldat musicien le 06 août 1905 puis passe dans la « disponibilité » le 18 septembre 1906, le certificat de bonne conduite lui étant accordé.

Il accomplit une première période d'exercices au 21^{ème} régiment d'infanterie du 23 août au 14 septembre 1909 puis une deuxième période dispensée en 1913. Charles Vignon passe alors dans l'armée territoriale le 19 juin 1913 (Il est père de quatre enfants vivants : article 48 de la loi du 21 mars 1909).

Il nous manque pour l'instant des informations sur la période entre son arrivée à Lyon début août et cette première lettre de fin septembre qui marque bien le départ pour les combats.

24 Septembre 1914 - Moulins 8 h du matin

Notre voyage d'aventure débute bien, j'ai pu me coucher cette nuit dans le wagon aux vivres qui suit notre détachement. Arrivé à six heures et demie à Paray Le Monial, nous avons bu le jus. Comme il faisait froid, je suis monté me chauffer sur la locomotive et j'ai fait le voyage jusqu'ici en compagnie du mécanicien.

Situation à huit heures et demie du matin - Communiqué semi-officiel :

Position des troupes du 104^{ème} territorial, 12^{ème} compagnie => Dans le wagon aux vivres à gauche sur la paille : Grimaux, Lacaufrette, Vignon arrivent à anéantir après un effort héroïque, soutenu par l'artillerie (0.75 francs le litre) l'adversaire qui se composait d'un saucisson, d'un bœuf mode, fromage, chocolat. A droite le pays est occupé en partie par les vivres que nous emportons pour six jours. Moral excellent.

Bon baiser à toute la famille, futur général Vignon.

25 Septembre 1914.

Toujours dans notre wagon, il est une heure du soir. Nous approchons du lieu de notre débarquement. Depuis une heure on entend très distinctement le canon. Nous sommes en pays reconquis sur les allemands et nous avons vu déjà des traces de leur passage. Contrairement à ce que je vous ai déjà dit, je ne pourrais pas vous envoyer chaque jour de mes nouvelles, ne soyez pas inquiets pour cela.

Gros baisers à tous, Charles Vignon.

26 Septembre 1914 – 10h du matin

Nous sommes aux premières loges pour avoir un spectacle de guerre. On nous habitue à la chose avant de nous donner le rôle d'acteur. Il y a de quoi faire vibrer tous les sentiments et tous y passent à leurs tours suivant les circonstances : curiosité avec les avions que l'on voit toute la journée, un peu d'angoisse en entendant sans arrêt le canon, les blessés que l'on ramène, sentiments indéfinissables quand on rencontre sur la route un cheval éventré, les trous d'obus et les traces de la bataille. Cela ne nous empêche pas de faire en ce moment tranquillement le jus et de le savourer comme il arrive rarement de le faire. Cette nuit la musique a commencé à onze heures, nous voyons très bien le feu des coups de canons de notre lit... Les boches sont à quinze kilomètres.

Gros baisers, Charles Vignon

27 Septembre 1914.

Nous sommes cette fois en pleine action et nous avons assisté à un combat de nuit dont je garderai longtemps le souvenir. Le feu des obus suppléait au manque de clarté et éclairait pendant un moment comme des éclairs ininterrompus le front parfois pendant un fort orage. D'où nous étions nous ne risquons encore rien. D'ailleurs tout ce bruit fait peu de travail. Le pays où nous sommes est complètement détruit, l'Aisne coule devant notre maison, le pont de fer est coupé, un pont de bateau allemand a été brûlé et on en a refait un troisième. On voit sur le bord des maisons des inscriptions allemandes, les Boches ont tout emporté, ils ont brûlé avant de s'en aller, aussi il fait bon avoir des provisions.

Bons Baisers, Charles Vignon

28 Septembre 1914 – 8h du matin

S'il vous était possible de voir ce que nous faisons aujourd'hui, vous auriez une idée de la vraie vie du soldat en campagne. Nous sommes terrés comme des lapins dans des tranchées souterraines, des branchages nous couvrent pour que les aéros ne puissent pas nous voir. On fait la manille, les combats se font surtout la nuit, nous n'y avons pas encore pris place mais à deux cents mètres de nous, on se bat. Hier nous avons vu tomber près de nous une vingtaine d'obus. On les entend très bien venir, on a quelques secondes pour se coucher mais quel bruit quand ils éclatent ! Personne encore n'a été touché, leurs petits obus ne sont pas terribles, beaucoup éclatent en l'air.

Voici ma nouvelle adresse : Vignon 298^{ème} d'infanterie, 24^{ème} compagnie par Roanne

Bonne santé, gros baisers, Charles Vignon

31 Septembre 1914.

Depuis deux jours, nous menons une vie que l'on peut comparer à celle des lapins et des lièvres une fois la chasse ouverte, on se cache sous terre. Notre compagnie a passé une journée en tranchée de première ligne, je trouve que c'est plus que sérieux mais les anciens du 298^{ème} s'estiment presque au repos après ce qu'ils ont fait déjà.

La santé est bonne, il commence à faire froid les nuits dehors. Essaye de m'adresser par poste du chocolat et une flanelle. Adresse Charles Vignon 298^{ème} d'infanterie, 24^{ème} compagnie à Roanne.

Bon baiser à tous Charles Vignon

04 Octobre 1914.

Petite femme chérie,

Tu dois attendre avec impatience une lettre qui contienne quelques détails sur ce que nous faisons depuis notre départ de Lyon. Comme j'ai le temps aujourd'hui, je m'y mets et je souhaite que la lettre te parvienne.

Le troisième jour après notre départ, nous sommes arrivés sur les lignes de combats dans l'Aisne. Notre approche s'est faite par des marches, la bataille vue de loin était pour nous un amusement. Chaque jour nous rapprochait des lignes si bien qu'un soir nous nous sommes trouvés en pleine nuit à un kilomètre au plus d'un engagement très vif. Le lendemain on nous a incorporés au 298^{ème} qui actuellement, est au trois quarts composés de troupes nouvelles et le soir même nous faisons connaissance avec les tranchées. Les Allemands occupent une position très forte qui a pour appui des carrières de pierres blanches. Ces carrières sont exploitées en sous-sol, ce sont des grottes immenses contre lesquelles le canon ne peut rien. Il faudra les prendre par la famine en coupant les voies de ravitaillements. Mais devant ces grottes, ils ont creusé des tranchées souterraines d'où ils tirent sans être vus. Nous sommes obligés à user du même stratagème et nos tranchées sont à deux ou trois cent mètres de distance dissimulées le plus possible et l'attaque consiste à prendre toutes ces tranchées les unes après les autres. Les combats se font surtout de nuit. Tu seras tout à fait fixé quand je t'aurais raconté les premières vingt-quatre heures passées en première ligne de feu. A la nuit

on nous amène sans bruit, il faut un peu de clair de lune, nous traversons les tranchées de l'arrière que je connaissais déjà et nous arrivons sur la crête. Là le spectacle change subitement, le terrain est constamment balayé par les balles, on y bouge en rampant mais en raison de ce danger on ne peut songer à enterrer les morts qui y sont et de distance en distance on trouve des macchabées qui attendent depuis quelques fois plusieurs jours le moment où on pourra les enterrer. C'est en compagnie de ces morts que l'on passe la nuit enfouis sous la terre et l'esprit livré à toutes sortes de réflexions. Le ravitaillement se fait la nuit aussi, que ce soit chaque ligne, française ou allemande. Ca tiraille toute la nuit contre des ennemis supposés mais invisibles, le jour on fait le mort, personne ne bouge car le malheureux qui s'aventure au dehors est à peu près sûr de recevoir son affaire. Il y a cependant des moments gênants pour ceux qui ont la diarrhée par exemple (pas moi), mais on se débrouille avec du papier comme on peut. Les lignes sont bien surveillées de part et d'autres, pour en faire l'expérience il n'y a qu'à mettre son képi au bout d'un bâton et de le mettre de tel façon qu'il dépasse la crête de la tranchée, il n'y restera pas longtemps avant d'être traversé par une balle. Mais le jour on reste tranquille, on se terre au contraire le plus profond possible afin d'éviter de se faire toucher par des éclats d'obus qui vous éclatent au-dessus de la tête à tout moment. Tu vois d'après cela que cette vie est pleine d'aperçus inédits. La nuit suivante, notre compagnie a été remplacée par une autre et nous avons couché dans une grotte de ces carrières que nous avons reprises. Au-dessus de cette grotte se trouve une ferme très importante en bâtiments dans laquelle se sont livrés des combats furieux. Ce qui en reste en témoigne d'ailleurs, il n'y a que des ruines tout es brulé, détruit, anéanti. On trouve partout des traces de batailles, des fusils abandonnés, des sacs, des équipements aussi bien allemands que français et tout porte des traces de la force brutale de la guerre, fusils tordus, cassés, sacs éventrés, gamelles en morceaux.

Cette ferme devait avoir une exploitation intense de betteraves pour le travail du sucre. Pour actionner le moulin-pétrin, il y avait une machine à vapeur et un moteur électrique commandant divers petits moteurs comme chez nous. Dans le jardin de la maison bourgeoise, j'ai aperçu un mouvement de phonographe en compagnie d'une pendule au milieu d'un tas d'objets carbonisés.

Dans vos lettres, mettez-moi quelques nouvelles de la guerre, nous ne savons absolument rien ici. Je n'ai pas reçu le gilet, ni aucun envoi par la poste. Le service postal laisse beaucoup à désirer, avec de la patience je les aurai peut-être quand même.

La guerre ne nous est pas difficile, on apprécie tout d'abord le peu de paille que l'on peut trouver pour la nuit. Je trouve sur mon sac une vieille toile d'emballage qui me sert de couverture, petit à petit on monte son ménage. Avec un copain j'ai partagé un morceau de bâche que je porte également avec moi et qui me servira un jour de parapluie et pour l'instant de descente de lit. Hier nous avons fait une attaque dans la soirée mais notre compagnie n'a pas été très exposée. Le canon tonne sans arrêt, en ce moment il y a une batterie française qui tire en arrière de nous, nous entendons passer les obus sur notre tête mais cela n'est pas dangereux, on n'y fait même plus attention. Je crois que lorsque la position qui est en face de nous sera prise, et que les boches regagneront leur frontière on donnera du repos à ceux qui restera de notre brigade.

Je compte bien être à ce moment-là avec eux et combien nous serons heureux alors de passer un moment où nous serons réunis pour tout de bon. J'ai sur moi la photo que Paul m'a envoyé du groupe fait à Amplepuis, de cette façon j'ai toute la famille avec moi. Je te charge de donner de mes nouvelles à Amplepuis, on a si peu la tête à écrire et si peu ce qu'il faut.

Dans ta lettre, tu me dis que Charnay n'est peut-être pas mort. C'est malheureusement trop vrai, je le tiens de celui qui était à côté de lui au moment où il a été touché d'une balle à la tête.

Charles Vignon

04 Octobre 1914.

Bonnes nouvelles à vous donner, toujours de la santé de votre soldat. Hier nous avons eu un engagement assez sérieux, le capitaine Déchelette qui nous a amené ici de Lyon est assez grièvement blessé, plusieurs des nôtres aussi. On nous met en réserve pour quelques jours. J'ai reçu aujourd'hui trois lettres, ce sont les premières envoyées du 23 et 24, deux de Louise et celle du Grand-Père. C'est la seule bonne chose que l'on ait ici. Si seulement ces sales boches s'en allaient ! Mais c'est dur, les attaques se font en tranchées, c'est une guerre souterraine et quand on en sort, c'est la boucherie. C'est pourquoi c'est si long, il faudra de la patience.

Charles Vignon

05 octobre 1914.

Nous avons du repos aujourd'hui, aussi j'en profite pour t'écrire de peur que cette occasion attende longtemps avant de se représenter.

Il m'est arrivé, hier soir, vos lettres du 25, 26 et 28 adressé au 104^{ème} à Lyon mais toujours pas les envois postaux. Ces derniers n'ont cependant pas de raisons pour rester en route dès l'instant que les lettres qui viennent par la même voie nous arrivent. Avec vos lettres, j'en reçu deux de tante Alice. Tu me ferais bien plaisir de faire passer de mes nouvelles à Amplepuis, j'économise le papier et tout car nous ne recevons rien. Les boches ont tout ramassé dans le pays où nous sommes. Les épiceries et marchands de vin, surtout, ont été absolument pillés. C'est pourquoi je t'ai demandé une fois de m'envoyer par la poste du chocolat. Si j'étais sûr de le recevoir je te demanderais de m'en envoyer tous les deux ou trois jours.

Le drapeau du 298^{ème} a été décoré, le régiment l'a bien mérité car il a joué une part très active à la bataille de la Marne. On nous avait dit que la décoration lui serait remise le jour où nous avons fait une attaque. C'est cette attaque qui a empêché, je le pense, la cérémonie de se faire.

Le capitaine Déchelette est mort aujourd'hui, c'est le frère de Monseigneur. Depuis ce jour, samedi, nous prenons du repos sans nous éloigner toutefois des lignes de combat. Nous logeons dans des huttes construites en branchages et qui abritent aujourd'hui d'anciennes tranchées à l'abri des obus. On se protège comme on peut contre le froid. La nuit que je viens de passer a été excellente, j'ai dormi aussi bien que dans mon lit. La santé est très bonne. Le régime n'admet pas la possibilité d'embarras gastriques.

Ce qui fait le plus faute c'est la boisson, l'eau n'est pas bonne et il faut la faire bouillir, on ne boit que sous forme de café. J'étais arrivé à me procurer un litre d'eau de vie, mais à part une petite réserve d'eau de vie que je garde dans mon sac pour une grande occasion il y a longtemps que je n'en ai plus.

Le moral est bon, la vie n'est qu'une habitude, on sait que l'on peut être blessé d'un moment à l'autre mais on n'y pense pas. Pour mon compte j'ai foi en mon étoile et j'espère bien que tes prières et celles de nos enfants obtiendront du Bon Dieu qu'un jour nous nous reverrons dans la tranquillité. Les lettres que nous recevons ne sont pas ouvertes, j'aimerais savoir ce que dira le père Raymond et aussi la marche des opérations, ici nous ne savons rien.

Gros baisers petite femme chérie pour toi et tout le monde.

Charles Vignon

09 Octobre 1914.

Je ne sais si mes cartes arrivent mais tes nouvelles me parviennent bien régulièrement, ta dernière lettre est du 28 septembre, adressée à Lyon et quand tu l'as écrite tu ne savais pas encore notre incorporation au 298^{ème}. Il m'est difficile de te donner de vraies nouvelles, ici nous savons à peine le résultat de ce que nous faisons. Les Boches paraissent être moins nombreux contre nous, leur artillerie est beaucoup plus calme et on entend le canon plus loin. Nous avons fait une offensive hier, le mouvement se continue lentement, je voudrais pouvoir les reconduire jusque chez eux au pas de gymnastique et que ce soit fini. Malheureusement nous piétons sur place. La santé est très bonne.

Charles Vignon

11 octobre 1914.

Je reçois aujourd'hui la lettre de Louise datée du 29 et celle du Grand père du 30 septembre, les trois colis ont fini par arriver aussi. D'après vos lettres, vous ne saviez pas encore à fin septembre mon incorporation au 298^{ème}, les correspondances sont longues mais si je collectionne les lettres, je vois qu'il ne me manque que la lettre du 26.

L'action paraît se calmer sur notre front. Nous sommes toujours près de l'Aisne, à mi-chemin entre M. Caron et le pharmacien de Porux (Deux de nos dépositaires). On doit se battre fortement ailleurs mais nous ne savons rien de ce qui se passe. On vient de me dire que le régiment de Julien serait près de nous, je serais heureux de le voir.

Tous les détails sur les enfants me font bien plaisir, je les trouverai bien changés, mais eux auront plus de peine à me reconnaître. Je laisse pousser ma barbe, je ne me reconnais pas moi-même quand je me vois dans une glace. Si vous pouviez m'envoyer du chocolat ou quelque chose qui se conserve et se mange avec du pain, vous me rendriez service. On ne peut rien acheter.

Bons baisers à tous.

Charles Vignon

12 Octobre 1914. (Vingré)

Ma chère petite femme,

Tes lettres m'arrivent un peu plus régulièrement, c'est ainsi que j'ai reçu, aujourd'hui, ta carte du 2 courant. Mais je remarque que tu ne t'es pas encore servi de ma nouvelle adresse. Tu sais que les trois colis me sont arrivés en bon état, j'ai été très heureux de les recevoir et de découvrir dans la poche de mon gilet le petit souvenir que tu y as attaché. Il n'est pas nécessaire de me faire de nouveaux envois de linge, j'ai ce qu'il me faut, mon sac est bourré à éclater, je ne pourrais rien emporter de plus. Mais en boustifaille, feuille à cigarette et tabac, tout sera le bienvenu.

Tu as bien raison, ma petite femme, de confier mon sort aux mains de la Providence, il semble même déjà qu'elle me ménage heureusement.

L'endroit où nous sommes devient de plus en plus calme, les boches attaquent à peu près plus, nous rarement, nous attendons probablement le moment où ils s'en iront tout seul. Cela n'est pas dangereux, le 298 a donné beaucoup, un drapeau a été pris et le sien a été décoré, il a

mérité une place de repos ; d'ailleurs, il ne reste pas ici 20 % des soldats qui ont fait la campagne depuis le début.

Ce que Lise m'a épargné (???).

Dès les premiers jours j'ai recherché des amis parmi ces anciens qui ont déjà une certaine pratique de la guerre, ils vous donnent de bons conseils. Il y a à ma section un ancien ouvrier de La Roche, Giraud, marié depuis peu et établi à St Etienne. Nous sommes souvent ensemble. De St Symphorien il y a à ma compagnie Ducreux du Tanneur, et Jean Duret. Tous nous allons bien. Depuis deux jours nous cantonnons dans un petit village - Vingré - qui a été repris il y a trois semaines aux Allemands après une lutte très rude par le 298^{ème} et le 216^{ème}. Il faut voir ce qui reste pour se faire une idée de ce qu'est la guerre. Tout même ne peut pas s'écrire, je te raconterai plus tard tout cela. Les anciens nous font sur place le récit de leurs exploits, et on retrouve encore dans les décombres des incendies, des restes de corps humain, de chevaux et toutes sortes de choses.

Le principal pour nous est de voir passer le temps. Nous espérons que la solution finira par arriver sans que nous ayons trop de mal.

Tante Alice m'a écrit et m'a fait passer une lettre de Séraphine, envoi mes lettres à Amplepuis ainsi on aura de mes nouvelles et remercie-la de penser ainsi à moi.

Comme nous manquons de tout, je n'aurais bientôt plus de papier. Afin que je n'en manque pas mets dans chacune de tes lettres une feuille et une enveloppe pour répondre. Allons petite femme chérie, je vois avec plaisir que tu es bien courageuse; c'est ma meilleure consolation de savoir que tu prends ton sort en brave. Tout cela finira un jour et quel bonheur ce sera pour tous les deux. Embrasse Grand père et Grand mère, les chers enfants pour leur papa.

Charles Vignon.

13 octobre 1914.

Ma chère petite femme,

Quand ton mari reviendra de la guerre tu ne le reconnaîtras plus : grande barbe noire, la pipe à la bouche, il crache partout : j'espère que malgré tous ces défauts tu voudras encore de lui. On tire en ce moment en loterie un colis que des dames charitables ont envoyé. Il y a 5 objets pour 250 poilus. Ne pourriez-vous pas faire bénéficier les soldats du pays de vos colis ? C'est une idée que je vous communique. Dernier "faits divers", hier soir un sergent nouvellement venu était aux tranchées, il lui prend l'envie d'envoyer une dépêche à Guillaume et pour cela il sort de la tranchée. Et la réponse est arrivée avant qu'il ait fini, par "sans fil", deux balles dans une jambe. Encore un qui s'en est tiré à bon marché.

La santé est bonne. Gros baisers à toute la maisonnée, un spécial pour toi ma petite femme chérie.

Charles Vignon

***14 Octobre 1914.**

Voilà plusieurs jours que je peux t'écrire régulièrement, et j'en profite mais c'est un peu exceptionnel. Il ne faudra pas t'étonner si tu restes une série de jours sans rien recevoir et surtout ne pas s'alarmer, c'est qu'il y aura des impossibilités. Manque de temps, absence de vagemestre etc. J'ai vu il y a quelques jours Mr. Perriot qui est officier vétérinaire au 298^{ème}, je l'ai vu un jour que j'allais réclamer les trois colis envoyés. Comme il est un peu mêlé à tous

les services du ravitaillement, il est au courant de ce qui se passe à la poste et m'a dit que si il y avait des retards dans les envois, tout finirait par arriver.

Reçu hier ta carte dans laquelle tu parles de Mr. Barlerin, je suis heureux de le savoir Caporal, mais ce doit être un autre Vignon qui est dans son escouade. As-tu reçu la photo de ce pauvre soldat que j'ai trouvé sur un tas de sacs abandonnés ?

Charles Vignon

15 octobre 1914.

Petite femme chérie,

Reçu hier tes deux cartes du 6 et 7. Sais-tu que j'ai eu envie de les envoyer à Antoine Redier. Je suis certain qu'il les aurait trouvées à son goût et s'en serait servi. Mais je suis sûr qu'il est dans la même situation que moi, peut-être n'en reçoit-il pas de pareille.

Rien de plus reconfortant pour moi comme de voir que tu acceptes d'avance sans les craindre, toutes les éventualités d'un devoir dangereux à accomplir. La générosité sous quelque forme qu'elle se manifeste reçoit toujours sa récompense. Souhaitons qu'elle sera ce que nous désirons tous. Cette nuit pendant que j'étais sentinelle, j'ai entendu de loin un violent combat de nuit. Les boches éclairaient leur attaque au moyen de fusées excessivement lumineuses dont la clarté arrivait jusqu'à nous. La santé est toujours bonne malgré le mauvais temps qui commence à venir. Il pleut mais le temps s'est radouci, et puis chaque jour nous rapproche de la fin. Je suis content de savoir la solution pour Maria.

Reçoit mes meilleurs baisers pour tous. Charles

16 octobre 1914.

Notre régiment étant actuellement composé de détachements venant d'un peu partout, on nous donne ce matin une nouvelle adresse pour les lettres et colis : « Soldat Vignon 298ème régiment d'infanterie – 6^{ème} bataillon – 24^{ème} compagnie – 7^{ème} corps d'armée – 63^{ème} division de réserve – bureau central de Paris »

Nous sommes encore pour aujourd'hui ici mais je ne t'écrirais peut-être pas de quelques jours, c'est notre tour d'aller en tranchées, nous les taupes quelque temps.

Hier je me suis fait couper les cheveux. Comme nous logeons dans une écurie de cochons, le salon de coiffure est installé dehors. L'opération était à moitié faite lorsque deux obus (des craquenelles) sont venus l'interrompre en éclatant tout près de nous.

Les boches ne sont vraiment pas polis d'envoyer ça sans avertir, et comme ils ne se contentent jamais d'en envoyer deux au même endroit, nous sommes faits comme les rats qui regagnent leur trou aussitôt qu'ils voient venir le chat. En effet, le reste n'a pas tardé à venir mais sans nous faire de mal.

On m'annonce l'arrivée d'un colis, je l'aurai aujourd'hui.

Bons baisers. Charles Vignon

17 octobre 1914.

Chère petite femme,

Trois colis hier soir ! Et du bon, et tout cela dans les tranchées ! Nous avons fait la noce avec deux cuillerées de riz et un morceau de semelle (beefsteak) aussi, tu peux te figurer ma joie et

celle de mes trois copains en faisant le déballage. Mais le comble (et merci à monsieur l'intendant de l'idée) c'était d'avoir avec cela une chose rarissime qui a donné à notre festin une note de vrai luxe. Il y a beau temps que l'on ne voit plus par ici des cigarettes Maryland. Quand je les ai aperçues j'ai eu la même joie que quand je vois dans le courrier, avec les bonnes lettres de ma petite femme, une enveloppe écrite de la main de grand père (sans malice). Tout est bon ici. J'ai déjà fait cadeaux de mon premier gilet, inutile de dire que je commence à offrir aux copains du pays, mais sous ce rapport nous avons tout ce qu'il nous faut. Chacun se débrouille, on trouve de tout en plein champ, les plus pauvres sont les plus riches.

Ernest Thimonier est blessé légèrement au bras ou à l'épaule.

Allons me voilà au bout, je me demande si il est bien utile de changer d'adresse.

Bons baisers, Charles Vignon.

18 octobre 1914.

Dimanche. Ma petite femme chérie.

Je crois que je suis brouillé avec les dates. Aujourd'hui je rectifie les erreurs de mes lettres précédentes. Nous avons quitté hier soir les tranchées de première ligne, nous sommes dans d'autres mais en arrière. Nous pouvons même sortir. Ce matin nous avons eu une messe, il y avait énormément de monde. On apprécie les choses rares. J'ai bien pensé à toi ma petite femme, c'est bien le premier vrai dimanche pour moi. Tu t'es peut-être étonnée de ce que je t'ai dit concernant mes besoins de vêtement. Si on pouvait avoir avec soi beaucoup de choses on serait content de les avoir, mais le sac est réglementaire et déjà plein. En plus nous avons la tente avec ses piquets, une couverture depuis hier, une bêche ou une pioche pour faire les tranchées, le sac fini par être aussi gros que nous. La santé est toujours très bonne et je crois que nous sommes pour assez longtemps dans la région et ce n'est pas là que ce donnera le coup de la fin. Pourriez vous mettre dans un colis une carte Michelin de la région Compiègne - Soissons, il serait utile pour nous de connaître la région.

Merci d'avance. Gros baisers.

Notre régiment étant composé de détachements venus d'un peu partout voici ma nouvelle adresse pour les lettres et colis :

Soldat VIGNON

298ème régiment d'infanterie.

6ème bataillon - 24ème compagnie - 7ème corps d'armée

63ème division de réserve, bureau central de Paris.

19 octobre 1914.

Ma petite Louise chérie,

Vraiment il n'y a encore que les femmes pour savoir trouver le moyen d'avoir du bien être où il existe le moins. J'ai reçu ta petite couverture, je devrais dire grande car elle l'est sous un petit volume et un poids minime. Je vais pouvoir me rouler dedans et ne craindrai rien du froid maintenant. Je la mettrai sous ma capote jusque sous les bras pour que la terre ne l'abîme pas trop. Je garderai ma bêche pour y plier les pieds, avec cela je pourrai attendre "la classe".

Tes lettres m'arrivent régulièrement, les colis aussi. Il y a parfois un jour ou deux de retard, mais tout arrive, c'est le principal. A chaque courrier on me fait des yeux d'envie, beaucoup attendent des colis qui sont annoncés depuis longtemps et ne reçoivent rien ; ce sont sans doute des postaux, cela ne vaut les envois pas poste. Aussi je me considère comme un veinard d'avoir une petite femme qui m'envoie toutes ces douceurs.

Et ce qui me fait autant plaisir, c'est de voir que tu ne penses pas seulement à moi mais à tous les soldats, et que tu te consacres et travailles à procurer à tous un peu du bien être que tu désires pour ton mari. Certainement le Bon Dieu t'en tiendra compte et tu auras ta récompense.

Il ne peut pas non plus laisser sans récompense les touchants sacrifices de notre bon petit Joseph, j'ai été tout ému en lisant ce que tu me dis de lui. Embrasse le bien fort pour cela de ma part. Je vais trouver nos petits hommes bien changés à mon retour; je me les figure grandis par la pensée : Joseph grand garçon raisonnable, Jean sérieux ne faisant plus de caprice, Dédé un bon gros sur la mine duquel on lit : "Je suis le troisième mais j'en vauds bien un autre", et alors Lisette trottant et déjà maligne, comme il convient à la fille de madame L. V.

Ce temps viendra, il faut attendre avec patience, et le meilleur moyen de faire passer le temps vide, c'est de prendre la chose le plus gaiement possible. Les copains des tranchées me disaient l'autre jour : "mon vieux ça va être rigolo quand on va rentrer chez soi, on ne sera plus habitué à rien. Le matin si ma femme voit que je ne me lave pas elle m'engueule... mais je lui dirai - Oh! C'est pas la peine de se laver, on sera aussi sale tout à l'heure que maintenant quand on se sera traîné dans la terre ! - on mange comme des cochons, on ne saura plus faire autrement. Mais ce qui vaudra encore le mieux, c'est le soir quand on ira se pagnoter et qu'on montera dans le pagnot avec les godasses et tout le fourbi. On sera obligé les premiers jours de faire comme ça, sans ça on ne pourrait plus dormir. Ce sera déjà bien joli si par habitude on ne prendra pas une bêche pour aller faire son lit dans le jardin.

J'allais oublier de dire au grand père qu'il a très bien fait de remercier monsieur le Curé, je l'approuve tout à fait. Quant à votre prochain voyage pour Paris ou ailleurs je désire qu'il devienne possible, je vous en avertirai. Ne crains pas que je l'oublie et remercie dès maintenant Grand-mère de nous offrir un tel plaisir. Quelque chose que j'aimerais recevoir, c'est un petit tour de cou de couleur sombre, et un couteau universel qui se trouve dans la dernière poche gauche de l'auto. Je vais être monté comme Tartarin.

Le temps est bon aujourd'hui, nous allons pouvoir faire de bonnes manilles, c'est notre grand travail les jours calmes après la maraude des carottes et des pommes de terres. Nous sommes de paisibles guerriers. Merci encore à Joseph et à Jean qui m'envoient une savonnette, j'allais oublier de te dire que dans une quinzaine la mienne aura vécu.

Et pour finir, de bons gros baisers, petite Louise chérie, pour toi et toute la maisonnée.
Charles

Le 20 Octobre 1914.

Ma petite femme chérie,

Il est trois heures du soir, je viens de dormir un bon coup dans mon coin de tranchée et pour passer le temps je vais te raconter ma journée depuis hier soir.

A six heures du soir, il faisait noir comme dans un four, on nous rassemble par section, on nous recommande de veiller à ce que chacun n'ait rien sur son sac qui fasse du bruit, la gamelle surtout, de marcher en tenant le fourreau de la baïonnette à la main pour la même raison et nous voilà partis en file indienne lentement en silence.

A une halte, quelqu'un me demande tout bas : « ce n'est pas toi VIGNON ? » Oui, qu'est ce que tu lui veux ? Je voudrais bien me mettre avec toi. « C'est bien facile, amène toi ».

Au bout d'un moment nous arrivons aux tranchées et nous en prenons possession aussitôt quelles sont évacuées. Une fois dedans on est plus tranquille, chacun s'arrange. La nôtre est assez large et le propriétaire précédent avait aménagé une petite banquette sur laquelle on pouvait s'asseoir très commodément. Nous y tenons trois : le copain qui s'était collé à moi et qui avait une frousse intense, un autre qui une fois installé s'est déclaré très satisfait. "C'est tout à fait champêtre". Le fait est qu'en l'occasion on ne pouvait être mieux.

On pose des sentinelles, nous étions quatre à l'extrémité de la ligne, nous décidons de nous changer toutes les demis heures. On cause un peu; Jean la Frousse demande si nous sommes bien exposés, le copain le rassure en lui disant que la veille il s'en était tué quinze à l'endroit.

Tout à coup pan, pan, pan ; les coups de fusils, mitrailleuses crépitant sans arrêt, en un clin d'oeil nous voilà terrés au fonds de la tranchée laissant à la sentinelle le soin d'avertir en cas d'approche. On entend le bruit sourd des balles qui tapent dans la butte, le sifflement de celles qui passent au-dessus, ce n'est pas le moment de faire "voir le poitrail". Cette fusillade qui est un refrain de chaque soir est destinée aux gardes qui relèvent. Nous avons donc bien réussi d'arriver un quart d'heure plus tôt. Au bout d'un quart d'heure cela se calme puis s'arrête. On se rassoit et on cause un moment, les boches envoient toutes les cinq minutes des fusées lumineuses, on se cache le temps que cela dure, puis on recommence. Dix minutes après, nouvelle interruption Zzim Boum, c'est un obus, le fonds du trou tout de suite "les amis, c'est un acompte sur la livraison, cachons nous". Je m'enfile dans un trou, mon sac en défense le copain en fait autant ; je l'entends dire "comme cela ils peuvent en envoyer une demie douzaine, je les emmerde..." Autre incident : au moment où je prends la faction. Le ciel s'éclaire un peu, à trente mètres de moi en inspectant l'horizon, j'aperçois quelque chose qui ressemble à la silhouette d'un homme à genoux, j'appelle la sentinelle précédente : - as-tu vu ça - ou donc ? - là, ma foi non - mais on dirait un boche - à moins que ce ne soit une sentinelle de chez nous. Il faut demander au sergent s'il y a un poste près de nous. On cherche le sergent : introuvable. Pendant ce temps nous ne perdons pas de vue le point noir. Jean la Frousse dit tout bas : "ça bouge, je te dis que ça bouge..." Ca me faisait cet effet, aussi je ne pouvais rester longtemps dans l'indécision. Attends vieux par précaution, si c'est une de nos sentinelles je vais crier : "qui vive", mais s'il ne répond pas je tire.

"Qui vive !" RIEN - Qui vive ou je fais feu ! RIEN.

Pan quatre fois.

Ce matin, j'ai vu qu'il aurait eu de la peine à répondre, c'était un buisson.

Après ma faction je me terre dans le fonds, je m'installe au mieux avec ma bâche j'étais le plus loin, je fais un bon acte de contrition, la prière de la maman et m'assoupis tranquillement. Tout à coup réveil en sursaut, il m'a semblé entendre Ya, Ya. "Bougre les boches..." la sentinelle était à l'autre bout, je saute sur mon fusil, je hasarde la tête sur la butte pour voir mais je n'entends que le "-silence" vous voyez que les émotions ne manquent pas, c'est l'effet du début on s'y fait vite. En fait rien de grave depuis que nous sommes là.

On me fait à l'instant passer ta lettre du 10 et celle du grand père. C'est toujours champêtre de recevoir son courrier ainsi. Merci de dire à monsieur l'intendant qu'il est absolument inutile d'envoyer quoi que ce soit en vêtement même en chemise sans que je le demande. Il me suffira de recevoir de temps un petit colis de chocolat ou autre chose.

Nous divisons les obus allemands en catégories : les craquennelles et les marmites qui sont terribles. Depuis une heure il en passe au-dessus de nous dont je n'avais pas encore entendu le bruit. Le canon qui les lance est très loin car nous n'entendons pas le coup mais un bruit (pour un obus), qui ressemble au bruit d'une carriole au galop sur une route sèche. Ce bruit s'approche puis s'éloigne rapidement de nous jusqu'à l'explosion de l'obus. Le temps depuis le

début du bruit à l'explosion et environ de 35 secondes, (il y a un SSSSSSSS à cause de la vitesse du son cela ferait une partie formidable) il en passe parfois 6 à la fois. Le bruit est alors absolument celui que l'on obtient en voulant imiter le tonnerre avec une tôle.

Charles Vignon

20 octobre 1914.

Petite Louise chérie,

Voilà ce qui s'appelle arriver à pic. Au moment où le "cuisto" nous apporte le jus, on me donne le colis de gâteaux. Le jus n'est pas fameux mais si on fait tremper dedans du (comment appelles-tu ça ?) des croquettes je crois, c'est épatant, on a même l'impression que c'est du sucre. C'était si bon, et mes copains me faisaient de tels yeux d'envie que j'en ai fait goûter à quelques-uns et ils étaient tous si content qu'il m'a fallu un effort de raison pour que j'en conserve un morceau pour le lendemain. Naturellement j'ai dit que c'était ton ouvrage et les compliments à ton sujet ont été nombreux. Un confiseur pâtissier m'a même déclaré qu'on ne fait pas meilleur. Tu vois par-là ma petite femme chérie, que grâce à toi il y a un soldat au 298 qui se trouve très heureux et qui le serait effectivement s'il n'y avait ces misérables retards de poste, qui mettent tant d'intervalles entre nos lettres et te prive un jour de mes nouvelles. La santé va toujours bien. Nous allons, ce soir encore aux tranchées pour deux jours. Mon impression est que la garde des tranchées va devenir notre principal ouvrage. De cette façon nous ne serions pas très exposés.

Je t'embrasse deux fois à cause des gâteaux. N'oublie pas que je les ai à peine goûtés et que je les ai trouvés bien bon.

Ton Charles.

21 octobre 1914.

Cher grand Père,

Votre lettre qui a été lue et relue par nous tous a produit une excellente impression. Les nouvelles sont reçues avec autant d'avidité que tout le reste. Au total ça marche bien et c'est une bonne affaire pour nous car nous ne serons en danger ici qu'en cas d'offensive de la part des boches. Vous avez tout à fait raison de me recommander la gaieté. Mais c'est presque inutile, nous sommes tous très gais, et ne pensons nullement, trop peu même, à la possibilité d'un accident. Ça arrive malheureusement chaque jour, mais ce sont surtout les imprudents qui se font toucher. Nous quittons les tranchées en première ligne tout à l'heure. Il a plu la nuit et une partie de la matinée aussi nous sommes tout à fait couleur de terre. Malgré cela nous n'avons cessé de plaisanter et de rire depuis le matin. L'un de nous a raconté ses exploits à Vingré (c'est un ancien), un territorial nous a fait le récit de ses émotions lorsque l'autre jour allant prendre la faction devant la maison du commandant, un éclat d'obus lui aurait enlevé la pipe de sa bouche. Discussion entre les deux types pour savoir lequel des deux avait passé le plus près de sa porte. L'histoire de la pipe surtout à fait rire, l'éclat avait-il vraiment touché la pipe, est-ce vraiment le vent ? ... N'a t'il pas eu seulement la frousse et lâché la pipe ce qui diminue singulièrement l'intérêt de l'aventure. On le félicite quand même car l'obus aurait pu emporter le porte pipe et laisser la pipe. Enfin vous voyez que le sujet prête plus à rire qu'à pleurer. Merci du saucisson, je mange comme un ogre.

Bons baisers.

Charles Vignon.

21 octobre 1914.

Mon cher Paul,

Ta bonne lettre vient me trouver aux tranchées. Je suis dans une petite niche creusée en pleine terre, là je suis à l'abri un peu de la pluie qui tombe depuis hier soir et des balles boches qui passent de temps en temps en faisant dzin, dzin. Quelques copains s'amuse à tirer sur les boches qui se laissent voir. Je préfère attendre pour me servir de mon fusil, d'avoir à me défendre ou à faire une attaque commandée, en attendant j'en profite pour te faire ainsi qu'à Antoinette mes meilleures félicitations, remercie Alice des échos.

Bons Baisers à maman.

Charles Vignon

Le 22 octobre

Chère petite femme, tes lettres et paquets me parviennent régulièrement, je regrette bien que les miennes aient tant de retard, le principal c'est qu'elles arrivent. Notre service fini par devenir régulier, 48 heures de tranchées 1ère ligne, 48 heures de repos. On ne voit plus d'aéro, ce qui faisait croire à un arrêt de l'offensive, l'artillerie fait toujours bien du bruit mais ne paraît pas bouger de place. Toutes les nuits les boches nous éclairent avec des fusées et un projecteur électrique extrêmement puissant, mais, et c'est tout à fait le cas de le dire : la situation reste la même.

Et toi ma petite femme que deviens-tu ? J'en ai bien quelques aperçus par tes lettres et celles du grand père, mais je ne voudrais pas que tu te fasses du mauvais sang pour moi. Je t'affirme que je ne suis pas malheureux du tout, je ne souffre de rien, suis très gai, ne suis pas exposé relativement, il n'y a qu'à prendre patience et attendre le trop heureux jour qui nous réunira. Sais-tu que je suis fier de voir comme tu te donnes de tout coeur à faire oeuvre utile pour nos soldats. Ils le méritent bien il est vrai, mais le dévouement est une chose qui se donne et tout le monde ne sait pas donner.

Bons baisers à tous.

Le 23 Octobre 1914

Je crains que les cartes que j'essaie de faire intéressantes ne te tourmentent. Aussi je suis cours aujourd'hui. Je voudrais que celles-ci t'arrivent le plus rapidement possible. Continue à m'adresser les colis directement par poste recommandé, je les reçois en cinq jours. J'ai eu hier le saucisson et le colis contenant chaussettes, tabac et chocolat. Alice, Joseph et Paul m'ont écrit me parlant de votre voyage à Amplepuis à l'occasion du baptême. Je suis heureux de recevoir toutes ces nouvelles qui me rappellent le pays.

Bon Baisers à tous.

Le 23 octobre 1914. (Vic sur Aisne)

Chère petite femme, tes lettres et celles du grand-père qui m'arrivent maintenant bien régulièrement me font un plaisir dont tu n'as pas l'idée; aussi l'heure du courrier est-elle l'heure la plus délicieuse que l'on puisse trouver. Depuis quelques jours le temps est doux, nous sommes au mieux sous ce rapport, il n'y a que la pluie qui nous dérange quelquefois mais pour la saison nous n'avons pas à nous plaindre. Si nous sommes au repos nous pouvons nous garantir, quant aux tranchées nous finissons par les améliorer. Celle que nous avons la dernière fois était profonde mais les balles la prenaient en enfilade, alors chacun s'était creusé une niche de façon à disparaître complètement. Pendant la pluie, j'avais tendu ma bâche devant, attachée à la paroi d'un côté et de l'autre, jetée en avant par deux piquets, on aurait dit l'entrée d'un grand hôtel un jour de gala. Chacun fait ainsi sa petite installation. Si j'étais dessinateur je pourrais vous envoyer de jolis croquis. Hélas ! J'ai bien essayé mais mon talent est trop inférieur à mes désirs. Lorsque j'aurai le caoutchouc que tu m'annonces, je serais comme un coq en pâte. Il y a cependant une amélioration qui serait utile s'il elle était possible. Voici la chose: lorsque nous sommes en tranchée nous ne pouvons être ravitaillés que la nuit. Nos cuisiniers sont un peu flemmards et ce qu'on leur réclame le plus c'est le pain. Nous avons fini par obtenir qu'ils nous l'apportent mais ce qui vient toujours, c'est du bouillon et du jus malheureusement tout froid, et cela me fait penser à un petit réchaud à alcool que nous avons à Noirétable. En y mettant chaque fois de l'alcool il n'avait pas de mèche, ce réchaud était peu volumineux mais encore le serait-il que nous nous embarrasserions. Quant à l'alcool, il faudrait en joindre au colis 150 Gr. chaque fois. Je viens d'interrompre ma lettre pour rendre service à un copain blessé à l'index hier dans la tranchée et qui voulait écrire à sa femme, je lui ai servi de secrétaire, il a 4 enfants comme nous.

Je n'ai pas de nouvelle intéressante à t'apprendre aujourd'hui. Les cartes envoyées hier t'arriveront sans doute en même temps que celle-là, j'étais factionnaire de 9h à 11h et j'ai raté le courrier. On réforme les cadres de notre régiment. Il nous arrive un commandant, ancien combattant de 1870, il s'appelle Baudrillat je crois. Nous avons comme capitaine un sergent fourrier, on nous a donné le capitaine Thivel de Tarare, le seul qui soit resté du 298ème. Il doit cela à sa prudence et je suis content d'être avec lui. Actuellement nous sommes au complet avec deux nouveaux lieutenants. Je crois que notre ordinaire se trouvera mieux du changement.

Aujourd'hui nous nous offrons un extra. Le fermier qui nous loge refusait jusqu'à ce jour de nous vendre ses poules, mais il s'est aperçu qu'il faisait une très mauvaise opération car ses poules les unes après les autres lui faussaient compagnie, et à l'appel du soir, il n'y avait pas de blessées, mais beaucoup de disparues, aussi il fait une liquidation générale, ce qui nous permet aujourd'hui de mettre la poule au pot, qu'elle noce ! Hier trois copains ont essayé d'aller à Vic sur Aisne espérant trouver des provisions, le 42ème s'y trouve. J'y avais déjà été il y a huit jours, voyage sensationnel, je vous raconterai cela en détail. Ils n'ont rien trouvé, mais sont arrivés à se faire servir dans une maison un litre de Vermouth, ils me disaient : quand nous sommes autour d'une table, assis sur des chaises, un verre devant nous, nous avons tous éclaté de rire tellement cela nous paraissait extraordinaire. Ils ont eu cependant un peu de beurre frais et m'en ont donné un peu, je me suis fait un sandwich avec le saucisson du grand-père, rarissime. Tu vois que ton mari a de la chance. Autre chose, j'ai entendu dire que les pharmaciens avaient des pastilles de saccharine qui sucent sous un petit volume. Si c'était vrai, m'en procurer chez monsieur Fabre. On nous apprend que la compagnie qui nous remplace aux tranchées a démoli une patrouille de boches qui était venue patrouiller trop prêt d'eux. Nous retournons ce soir en tranchées, n'attends pas de nouvelle pour demain. Tous ceux du pays qui sont avec moi sont en bonne santé, je vais à la perfection, je pense à toi et à vous toute la journée, aussi je t'envoie mes meilleurs baisers.

Charles Vignon

24 octobre 1914.

Ma petite femme,

Nos journées de tranchées sont des journées à aventures, je vais te raconter notre nuit d'arrivée. Je t'ai déjà dit que nous avons depuis avant hier un nouveau commandant, un nouveau capitaine et deux nouveaux lieutenants. L'ordinaire s'en est trouvé du coup extraordinaire par rapport à ce qu'il était avant mais par contre le service s'est accru dans les mêmes proportions. Hier soir avant notre départ on parlait de poser des sentinelles à vingt mètres en avant des tranchées. D'où grand émoi. On se renseigne auprès des autres compagnies, aucunes ne le faisait, chacun se rassure croyant à un faux bruit. Notre relève a été moins paisible que les précédentes, nous avons essuyé quelques coups de fusil mais sans accident. Nous arrivons donc à nos places. Au bout d'un moment le nouveau lieutenant donne l'ordre aux sergents de poser des sentinelles en avant. Mais personne ne veut y aller. Un moment après il revient : "Les sentinelles sont-elles en place ?" - Silence de la part des sergents - "posez-les de suite - mon lieutenant personne ne veut aller se faire tuer, c'est très dangereux. - Il ne s'agit pas de cela. Le commandant exige que l'on mette des sentinelles doubles. Si les hommes refusent d'y aller, ils ont le choix entre cela et le conseil de guerre. - silence - Allons désignez en deux - Eh ! bien les deux premiers de la section X et Y venez, on vous fera voir l'endroit.

Du coup, je me suis senti à l'aise, j'étais l'avant dernier. Mais les deux désignés se lamentent, l'un pleure... "J'aime mieux que l'on me fusille dès que d'aller là-bas." Quand je vois ça je demande au lieutenant : "jusqu'où faut-il aller ? - jusqu'au réseau de fil de fers - il n'est pas défendu de se garantir par une bute ? - Mais non - Eh ! bien j'y vais ; qui vient avec moi ? Allons vient, Dolliat nous nous débrouillerons bien."

Nous prenons notre fusil, notre petite bêche et nous voilà partis. En chemin je disais ta petite prière dans laquelle tu m'as donné confiance. Nous nous traînons à quatre pattes jusqu'à l'endroit. Aussitôt nous nous mettons au travail, je commence à faire un trou pour me mettre dedans, la grandeur et la forme d'un cercueil. Pendant ce temps sur notre gauche, des boches bombardaient à un km environ en accompagnant chaque coup de canon d'une fusée ; on voyait une lueur d'incendie dans le lointain. Mon travail était à moitié fait que deux balles passent près de nous. Je me terre dans mon trou. C'est un mouvement qui s'apprend tout seul, mais pour faire vite je crois que j'approche du record. J'attends un moment. Comme il n'en venait plus je me remets au travail qui s'est terminé sans autre incident.

Avec la terre je m'étais fait une bonne bute en avant et sur le côté d'où venaient quelques balles, mon copain en avait fait autant. Nous étions donc tranquilles. Je fais alors ma prière du soir pour toute la compagnie comme j'ai l'habitude de le faire et j'attends patiemment l'heure de la relève. La fin de ma faction a bien été marquée par quelques sifflements, une balle n'est pas passée loin car elle m'a fait tomber de la terre dessus. Une fois relevé je m'installe confortablement dans ma niche, avec ma couverture, ma bâche, ma pèlerine sur les épaules j'essaie de m'assoupir. Mais inutilement, je ne puis m'empêcher de penser, je me dis des sottises : "Ce n'est pas sérieux ce que tu viens de faire, toi un père de famille t'exposer à la place d'un autre." Le fait est que je suis parti sans m'expliquer pourquoi. Je prends des résolutions de me surveiller une autre fois. J'en étais la de mes réflexions, j'avais l'air de dormir lorsqu'il se forme un groupe à côté de moi. Les deux sergents disaient : "Aux autres sections ça ne va pas du tout cette affaire de sentinelle, elles ne sont pas encore en place ..." L'autre "Sans Vignon chez nous ce serait pareil - ce type est bien écoute, y a pas à dire,

Vignon c'est pas un froussard, il s'est offert. Quand je l'entendais parler, ça me donnait envie de partir avec lui. " Eh ! bien es-tu contente de ton mari ma petite femme ? Et le beau-père trouve-t-il son gendre à la hauteur ? Au fond je n'ai rien fait d'épatant, j'ai tout simplement préparé un abri à ceux qui après moi ont pris la faction en avant cette nuit, de sorte que maintenant ce poste ne risque pas plus qu'une tranchée.

Mais je te promets qu'une autre fois je ne referai pas, je veux te faire voir ma barbe.

J'ai reçu hier quatre colis, la pèlerine en caoutchouc, le caleçon, le passe-montagne, un tricot, du chocolat, etc. plus une boîte de dragées du tonton Paul ce qui nous a fait un dessert exquis à l'escouade. Je mange avec délice le saucisson mais je me cache pour en profiter mieux. Hier pas de lettres, je les aurai en double aujourd'hui. Un autre jour je te raconterai mon voyage à Vic.

Je t'envoie mes meilleurs baisers. Charles Vignon.

25 octobre 1914. Le matin.

Je viens de lire toutes vos bonnes lettres bien tranquilles dans ma niche. On m'a remis en même temps que les lettres le colis contenant croquettes excellentes et chocolat. Je suis étonné que vous receviez peu de lettres de moi, j'écris à peu près tous les jours. Tous les colis je crois me sont arrivés, tu m'annonces cependant une chemise que je n'ai pas reçue, ce serait le seul. J'ai parlé à notre nouveau lieutenant qui est mon voisin de niche de la demande relative aux automobiles. Il m'a promis qu'il me ferait savoir si des demandes paraissent au rapport du régiment. Réflexion faite, je crois qu'avant de faire moi même une demande, il vaudrait mieux que le grand père s'informe à Lyon (par Antoine ou Berlin) et tâche de savoir pourquoi il manque ainsi des constructeurs. Les amateurs ne devraient pas manquer s'il n'y avait une raison qui les en éloigne. Peut être aussi pourrait-il obtenir que je sois affecté au service de réparation ou d'entretien (par exemple si des vides s'étaient fait). Il peut sans crainte de me mettre en mauvaise posture, dire que je connais l'ajustage. Je préfère rester ici que de conduire une mitrailleuse. Le service de ravitaillement ou d'ambulance est bon. Mais si je fais une demande ici, je serais obligé d'accepter ce que l'on me donnera.

Le rapport concernant la mort du capitaine Dechelette est tout à fait exact. J'étais à trente mètres derrière lui quand il a été touché. Je l'ai vu emporté à la tombée de la nuit, sur une échelle qui servait de brancard. Je sais également où il est enterré, je vous ai écrit une lettre, assis à coté de sa tombe, je n'en avais pas parlé pour ne pas être tragique. J'en aurai d'autres à vous raconter quand je serai avec vous.

26 octobre 1914.

Petite femme chérie,

Aujourd'hui dimanche (je crois) nous sommes encore en tranchées. Il est 3 heures du soir, nous serons relevés ce soir à 8 h. On vient de me donner tes deux lettres, du 19 et 20 je les ai lues au moins quatre fois chacune, ce qui me fait passer un bon moment. Tu diras à Joseph que je suis content d'avoir un petit garçon qui m'écrit de si jolies lettres et me dire qu'il m'aime bien, mais je lui enverrai bien une carte. Cette lettre partira avec celle que j'ai écrite ici hier. J'ai si peur que tu ne les reçoives pas, que pour cela, je tiens à la mettre moi-même dans la boîte du vagemestre. Tous les colis me sont bien arrivés et je suis un des plus favorisé sous ce rapport. Toutes les douceurs que tu m'envoies me font oublier complètement que je suis dans un pays privé de tout. Notre sort s'améliore d'ailleurs chaque jour, l'ordinaire va beaucoup mieux, les provisions que tu m'envoies me servent d'extra. Le grand air donne de

l'appétit et si notre situation dure ainsi jusqu'à la fin de la guerre je suis dans le cas de devenir fin gras. Je commence à être muni en chocolat, les premiers temps j'en ai donné à des copains, nous en avons tous si envie mais chacun reçoit maintenant des provisions. Pour ma part je suis plutôt dans l'abondance. Je n'ose pas te dire cependant de cesser, que la tranquillité relative dans laquelle nous nous trouvons vienne à se changer en un mouvement en avant, nous ne recevrons rien de plusieurs jours. Je mets donc des réserves dans mon sac, le plus pratique à emporter est le chocolat j'en mange une boîte (je préfère les tablettes) environ en deux jours. J'en grignote la nuit, si tu ne devais m'envoyer que du chocolat cela me suffirait. Si tu envoies autre chose, mets en l'équivalent.

Tu vois à peu près ce qu'il me faut, un petit colis tous les deux jours. J'aime assez les figues et les marrons quand il y en aura, du thon de préférence aux sardines.

J'attends bien que demain m'apporte une lettre du grand père me disant le résultat de son voyage à Lyon.

Rien de sensationnel à te dire, les boches nous ont envoyé deux culots d'obus au moment du dîner ; ces deux culots sont tombés dans nos tranchées, ils en ont trop, mais sans faire de mal.

On se distrait comme on peut. Celui qui fait aujourd'hui les frais de la rigolade c'est un Caporal qui s'appelle Catarelli. C'est un grand type fort en gueule. Il lui manque toutes les dents de devant, ce qui ne l'empêche pas de manger pour quatre, et quand nous étions à la portion congrue il se trouvait très malheureux. Or un jour par l'intermédiaire d'une connaissance, il était arrivé à se procurer deux beaux saucissons. Les copains ont beau faire des yeux d'envie aux rondelles qui disparaissaient les unes après les autres, et des déclarations d'amitiés à l'heureux propriétaire, ils ont pu se rincer l'œil mais rien de plus. Maintenant chacun reçoit de la mangeaille, Catarelli attend un colis annoncé depuis longtemps contenant du saucisson et plusieurs bonnes choses, mais le diable de colis ne vient toujours pas. A chaque arrivage, Catarelli attend mais en vain, alors nous lui faisons de fausses joies. Hier par deux fois de voisins à voisins on communique, dites à Catarelli d'aller chercher un colis chez le sergent de semaine, faites passer, et de l'un à l'autre l'ordre arrive. Le brave Catarelli tout joyeux suit le boyau, on fait exprès de l'encombrer devant lui pour l'empêcher d'aller vite et le faire causer, quelques-uns l'engueule... mais toujours l'explication se termine par des paroles d'espoir de goûter au trop fameux saucisson. Hélas, le retour n'est pas triomphal comme tu penses et si tout le monde rit, le malheureux Catarelli n'est pas du nombre. Mais c'est un bon bougre, il plaisante tout de même et il saura bien se dédommager quand son colis lui sera arrivé.

Avant de terminer mon histoire, il faut que tu saches que nous ne sommes pas seuls à habiter les tranchées, des rats nous tiennent compagnie. Faute d'autres distractions nous avons donc fait la chasse aux rats. De là à manigancer une farce, il n'y a que l'épaisseur d'une idée. On prend une boîte, on y met 5 jolis rats vivants, on enveloppe avec des papiers qui étaient à un colis arrivé de la veille, il y a les timbres, l'adresse est vite faite, tout est prêt, on attend l'heure du courrier.

Vers deux heures tout le monde roupille un peu, on entend venir d'homme à homme une communication ... Dites à Catarelli de venir chercher son colis, mais Catarelli ne marche pas, il faut parlementer, finalement un voisin complaisant s'offre d'aller le lui chercher. Vous dire la mine triomphante du caporal quand il vit que cette fois c'était sérieux est chose inutile. On verra bien qui rira cette fois. Le colis se défait : "Tiens une boîte, c'est peut-être du tabac, c'est pas lourd - T'es volé, mon vieux Catarelli - si c'est du tabac, il ne sera toujours pas pour ta gueule ..." Il n'eut presque pas le temps de finir, à peine le couvercle soulevé, 3 petites bêtes, voyant la lumière se sauvent comme des boches devant une charge de baïonnettes, les 2 autres restent ahuris en compagnie d'un morceau de betterave mis là pour leur faire prendre patience. "Ah ! Les cochons !" Eclats de rire, etc. On passe son temps comme on peut, mais on ne s'ennuie pas trop comme tu le vois.

Petite femme j'ai senti en lisant ta lettre toute l'affection avec laquelle tu l'as écrite. Tu sais combien nos deux cœurs se comprennent, et si je ne sais pas aussi bien que toi dire les choses, tu sais que je suis toujours avec toi.

Charles Vignon.

27 Octobre 1914.

Nos quarante-huit heures de repos ont été employé cette fois à faire des fagots. Ce soir nous remontons aux tranchées et le bruit court que nous y resterons douze jours. Je t'en averti pour que tu ne sois pas en peine si mes nouvelles sont en retard. Cette nuit, à une heure du matin, j'ai vu monsieur Baudinat qui m'a remis les deux paquets. Je vois assez souvent Ducreux qui est à ma compagnie mais il y a bien longtemps que je n'ai vu Duret. Il va aux tranchées lorsque nous sommes aux repos et vice versa. Néanmoins je lui ai fait passer un tricot par l'intermédiaire d'un cuisinier. Le génie que nous avons ici est commandé par un officier russe qui a fait la guerre de Mandchourie.

Ma petite santé est toujours excellente et avec tes envois j'ai tout ce qu'il faut pour bien me soigner.

Bons baisers, Charles Vignon

28 octobre 1914. (Vingré, Vic-sur-Aisne)

Ma petite femme chérie,

Hier il s'est passé un événement important, ce n'est pas encore la paix signée, mais après cela, et par ordre d'importance c'est la chose que nous attendions le plus. Cela équivaut à un renversement du ministère. Nous venons de changer de cuisinier à la 3ème section. Nos cuisiniers c'est l'histoire de toutes les assiettes au beurre, il y a une telle solidarité entre ceux qui trempent les doigts dans la sauce que les injustices les plus criantes résistent aux réclamations les mieux organisées. Nous nous étions aperçus d'abord par comparaison avec d'autres compagnies que nous trouvions beaucoup mieux à l'ordinaire, et nous avons acquis la certitude que la faute en venait aux cuisiniers, en alternant 4 jours de toucher nos vivres et de faire notre cuisine pour la demie section pendant 4 jours. La viande nous permettait de faire un bon bouillon et il nous en restait que nous faisons rôtir. En maraudant quelques patates et quelques carottes nous nous faisons une nourriture suffisante, mais en changeant de cantonnement l'état de chose primitif a recommencé. Depuis que nous sommes à Vingré il y a une voiture qui va chercher on ne sait où des victuailles, mais il est impossible d'y avoir quoi que ce soit. Notre escouade est arrivée à se faire livrer une fois quelque chose en faisant une commande au nom de la Compagnie et signée de son commandant. Nous avons eu alors 1kg de chocolat au lieu de 10, une boîte de sardine au lieu de 20 et c'est tout. Le truc n'a pas pu réussir deux fois car maintenant les sergents major accaparent tout. A notre compagnie on nous a fait également cadeau d'un bâton de chocolat pour 7, une autre fois d'un pour deux. Ceux qui comme moi l'ont de chez eux, ont ce qu'il leur faut, mais les autres sont vraiment à plaindre. C'est pourquoi dans l'escouade nous avons essayé à deux de procurer aux camarades quelque chose qu'ils ne pouvaient avoir. Tu comprendras après cela l'importance que chacun ajoute au changement de notre "cuisto". Serions-nous mieux qu'avant ? Je l'espère pour quelque temps. Te voilà au courant de nos plus petits détails de ménage.

Il faut maintenant que je te raconte mon odyssee à Vic - sur- Aisne. Je ne t'en avais pas encore parlé parce que le rôle que j'y ai joué n'est pas brillant et aurais pu te donner des inquiétudes. Mais en toute chose l'expérience s'acquiert par la pratique et c'est en passant près du danger que l'on apprend le moyen de l'éviter. C'était le jour ou monsieur Déchelette a été blessé. Nous devons avoir 4 jours de repos et on nous avait emmenés un peu en arriere. Notre première idée à chacun a été de trouver quelques provisions. Etant à 2 km environ de Vic sur Aisne beaucoup essayèrent d'y aller. J'y pars aussi mais à mi chemin je fus arrêté par un poste qui avait ordre de ne laisser passer que les corvées autorisées et accompagnées d'un gradé ; je retourne donc, mais je rencontre justement une corvée qui y allait ; je m'y joins donc avec l'autorisation de celui qui la commandait... A Vic nous ne trouvons que des magasins dévalisés. J'y avais vu une grande épicerie qui avait dû être pillée par les boches à leur retour. Tout y était saccagé. Inutile de dire qu'il n'y restait rien de bon. C'est là dans cette ville que j'ai pu trouver un litre d'eau de vie, en attendant une bonne heure devant la maison d'un liquoriste, et en profitant de la bonne volonté d'un camarade qui fit remplir mon bidon avec ceux qu'il avait. Aussitôt servi, nous prenons le chemin du retour, en nous pressant, de crainte de manquer l'heure de la soupe. Le copain qui m'avait rendu ce service se trouvait d'être de ma section, nous causons en route, et bientôt il nous vient une inquiétude sur la direction que nous avons prise. Pourtant la sortie de Vic ressemblait bien à l'endroit par où nous étions arrivés et devant nous on voyait un village à la distance du nôtre. Mais je ne me rappelais pas être passé devant une petite gare bien que la voie de chemin de fer ait suivi notre chemin d'arrivée. Bref, nous coupons à travers champs en nous dirigeant vers un appareil transporteur aérien sous lequel nous étions passés. Nous trouvons un petit bois et nous en étions à 30 mètres lorsqu'à 20 mètres devant nous éclate un "craquenelle". Zut, nous piquons un pas de gymnastique pour nous cacher dans le bois. Nous soufflons une minute derrière un gros arbre. Tout à coup une idée me vient, et je dis au copain "je ne pense pas que cet obus nous ait été destiné, mais si par hasard c'était vrai et que l'on nous ait vu, ils vont croire que nous sommes nombreux dans le bois et peuvent essayer de le bombarder. Il serait prudent de battre en retraite". Nous avons à peine quitté le bois que 6 obus arrivent sur la lisière que nous venions de laisser et je vois la fumée de l'un environner le gros arbre derrière lequel nous étions. Nous n'aurions peut-être pas été touchés, mais nous avons pourtant bien "quillé" de nous en aller. Nous nous sommes sauvés en nous cachant derrière les haies de la vue dans la direction des boches, et nous avons pu nous renseigner dans une maison du chemin à prendre pour gagner notre cantonnement. La morale de l'histoire c'est que je n'irais plus "vadrouiller" sans être bien sûr de retrouver mon chemin pour revenir. A peine arrivé, j'eus juste le temps d'avalier ma soupe, le régiment venais de recevoir l'ordre de faire l'attaque de Vingré, nous sommes partis.

Au revoir petite femme chérie, bons baisers à tous.

Charles Vignon

29 octobre 1914. Les tranchées, 11 h.

Notre nuit a été très calme. Depuis le matin notre artillerie envoie aux tranchées boches une dégelée fameuse. C'est sans doute pour le dîner. En ce moment les obus passent sans arrêt. Je ne sais si les "délicatesses" envoyées seront à leur goût mais le menu paraît plutôt chargé, on a dû le faire complet avec le pousse-café et les cigares. Nous risquons de temps en temps un coup d'oeil par nos créneaux. La terre vole de tout cotés. J'ai occupé ma matinée à me creuser une niche dans un des parements de notre tranchée. A force d'en faire on y devient habile. Il y a juste la place de s'y mettre, mais on s'y aménage quelques commodités: un petit creux qui sert de tablette pour mettre les petits objets dont on se sert dans la journée, la pipe, le tabac, ou

au moment du repas, le couvert, le quart, etc. Le malheur c'est que l'on se sert rarement deux fois de son installation, c'est toujours à recommencer. Santé toujours excellente, moral aussi. Merci pour les arrivages qui m'apportent un peu du pays. En retour je vous envoie mes meilleurs baisers.

Charles Vignon.

30 Octobre 1914

Cher Grand-père,

C'est à vous que j'écris cette fois et sur la feuille que vous avez jointe à votre lettre du 21. Ma destinée était d'être où je suis en ce moment et je ne m'en plains pas car je m'y trouve bien. Je suis sûr que parmi tous les soldats qui font campagne en ce moment, je suis un des mieux favorisés. Hier j'ai reçu un vrai déballage avec trois colis, des petits beurres, des raisins, du fromage, de l'eau de mélisse, du tabac, des cigarettes rien de tel pour mettre un peu de gaieté parmi une bande de soldats qui n'ont que leurs gueules pour fumer et autant pour grignoter avec un morceau de pain un bon moment de la journée.

Je préfère ne pas recevoir le pardessus imperméable qui me servira plus tard, la pèlerine m'est bien suffisante et me rend, je crois, plus de services. Elle se met facilement et peu recouvrir le sac quand on marche, on l'a sur le dos. Par exemple, elle aura vécu si la guerre dure longtemps. Il y a des jours dans nos tranchées, lorsqu'il a plu, il est quelque fois impossible de savoir si le pantalon est d'une couleur différente de celle de la capote, heureux que le soleil a vite fait de réparer cela.

On nous a fait travailler beaucoup ces derniers jours, la nuit dernière nous avons creusé une tranchée en avant des autres pendant que l'on faisait une attaque sur un front voisin. Nous avons eu la chance de faire cela sans accident. Cette dernière nuit nous étions heureusement un peu en arrière, il s'est passé quelque chose que je n'ai pas bien compris, de onze heure trente à deux heures, une canonnade formidable, surtout du côté boche, a eu lieu. Il faisait un clair de lune superbe et de chaque côté, on a cru à une attaque adverse. Notre sergent a été un peu blessé. D'après ce qu'on nous dit, les événements sont très favorables et l'on espère les voir battre en retraite.

J'ai une occasion de faire porter ma lettre, aussi je termine plus vivement. Merci pour la démarche au colon et pour les briquets

Charles Vignon

31 octobre 1914.

Chère bonne maman.

J'ai reçu la longue lettre d'Alice et comme je suis pour un moment tranquille dans ma niche, je viens l'en remercier et vous envoyer de mes nouvelles. Elles sont toujours bonnes, elles sont même meilleures depuis le jour où il m'est arrivé un bon gros saucisson, qui durant quelque temps a tenu rebondi le ventre de ma musette et fait renifler le nez de mes copains.

Charles Vignon

1er novembre 1914.

Chère petite femme, puisque mes lettres t'intéressent, j'ai de quoi t'en faire une pas ordinaire cette fois. Il me semble que je sors d'un cauchemar qui a duré deux jours. Vendredi je venais d'écrire une carte à marguerite et j'en faisais une pour la bonne maman d'Amplepuis lorsqu'on nous dit : "sac au dos, de suite, suivez la tranchée en la remontant" il nous arrête au bout de peu de temps "prenez vos outils de terrassement au ceinturon, mais auparavant faites devant vous un escalier pour sortir en avant des tranchées" Cela nous donnait déjà à réfléchir. Nous nous préparons et au commandement de "tout le monde en avant" nous sautons la tranchée. Malgré mes résolutions et devant l'hésitation de tout le monde, je suis encore sorti le premier de mon endroit. Bien m'en a pris car dans ce mouvement, je l'ai su par la suite le premier risque le moins. On n'a pas le temps de le viser. Nous voilà donc dans les betteraves (il est 4 h) il est facile de s'y cacher en se couchant dedans et en marchant courbé. Un peu au devant de moi notre lieutenant nous appelle, nous formons une ligne de tirailleurs et avançons par bonds de quelques mètres. Je me mets à côté de lui. Au deuxième bond, près de moi j'entends le hurlement d'un blessé puis d'un second, c'est horrible ; nous nous arrêtons pour leur porter secours, et comme la fusillade redoublait nous nous creusons une petite tranchée au moyen de nos petites bêches ; lorsque la fusillade fut un peu arrêtée nous reprenons notre marche avant. La nuit tombait. A sa faveur nous avons pu arriver à une ferme en ruine que nous pensions occupée par les boches. Nous avons donc eu une bonne surprise en constatant qu'elle était vide. Mais les boches n'étaient pas loin et nos silhouettes se détachant sur les murs blancs nous trahissent. La fusillade recommence, et en même temps les hurlements des blessés. Le lieutenant commande alors : "Quittez votre sac, mettez le devant votre tête". A un moment de répit nous allons en rampant chercher quelques grosses pierres que nous roulons pour faire devant nous une ligne de défense. J'ai eu la chance d'en rouler 2 grosses, avec mon sac et mes deux pierres je me fais un abri suffisant, j'étais donc relativement en sûreté. Mais notre manège est aperçu et les coups de fusils crépitent à nouveau ; je me fais petit derrière mon abri, me recommandant à tous les saints du paradis. A ce moment, derrière moi, nouveaux cris "Oh ! Mon Dieu je suis blessé... Vignon, Jonard à mon secours, venez vite, je souffre - Que faire ? Qui es-tu ? - Au secours". Mais à ce moment les mitrailleuses marchent, le bruit couvre la voix, c'est aller à une mort certaine que de faire le moindre mouvement. On entend les balles qui passent en fauchant au-dessus de la tête. Je lui crie : "Ne bouge pas, ne fais pas un mouvement, aussitôt que je le pourrais, j'irai". Mais le malheureux était exposé et l'avalanche de balles qui tombaient à ce moment du l'achever, car très rapidement les plaintes cessèrent. Je n'ai pas pu savoir qui c'était, dans la nuit je n'ai pas pu le reconnaître. Comme il n'y avait rien à faire pour lui, je rêvais en rampant près de mon sac et commence avec ma bêche à me faire un abri. Le lieutenant nous avait disposés en ligne, chacun se met à l'ouvrage et nous ébauchons une tranchée, en travaillant à plat ventre. Les pierres que nous avions roulées nous garantissaient déjà bien, nous les recouvrons de terre. Devant pour parer aux éclats, j'y avais tout d'abord mis mon sac. Au bout de peu de temps notre tranchée nous garantie efficacement, nous pouvons travailler plus à l'aise, et comme notre état défensif ne nous permettait pas de tirer sur un ennemi d'ailleurs invisible, la fusillade diminue d'intensité. Mais voilà que ces cochons de boches se mettent à envoyer des fusées au magnésium qui nous tombent dessus et nous éclairent. Au même moment leur projecteur électrique nous éclaire comme ne plein jour nous mettant en pleine lumière. La moutarde me monte au nez "tu nous vois avec ton projecteur, mais je te vois aussi" j'attrape mon fusil, je mets la hausse à 800 m, de derrière mon abri je vise aussi juste que je peux, et pan, une seconde après c'était la nuit. L'avais-je touché ? Il m'est impossible de le savoir. Toujours est-il qu'il resta bien 10 minutes sans nous éclairer et quand il reparut il était beaucoup plus loin. Mais à ce moment nos abris commençaient à offrir une certaine résistance. Les boches tiraient toujours mais peu nombreux. J'ai travaillé ainsi jusqu'à 11 h du soir environ. J'avais pour voisin le caporal Catarelli qui par bonheur avait reçu le matin même son saucisson. Nous décidons de casser la

croûte, et malgré mon intention de faire maigre comme il était vendredi, je dus accepter une tranche de son sauce. Nous avons du chocolat, du fromage de gruyère, des petits beurres, mais rien à boire (nous étions aux tranchées depuis plusieurs jours) et comme nous avons chaud et que les nuits sont plutôt fraîches je me roule dans ma grosse couverture, mets ma pèlerine (il commençait à pleuvoir) et me voilà assis dans mon trou, résistant le plus que je pouvais au sommeil (après 4 nuits blanches) en fumant des cigarettes sous mon capuchon. Les balles ne déçoivent pas de passer, quelques unes passant au raz de la butte et nous criblant de terre. Malgré toute ma bonne volonté je me suis endormi au moins 20 fois, et chaque fois réveillé par cette musique infernale. Vers 3 h nous décidons d'approfondir notre tranchée et nous revoilà à l'ouvrage, de telle sorte qu'au matin nous tenions debout dedans. Mais la fusillade recommence, et nous nous apercevons que les balles arrivent de deux endroits, ce qui nous oblige à modifier la forme de nos tranchées et à les faire (**faire le dessin**) la butte qui coupe la ligne droite protège le flanc, ce fut un travail inouï étant donné nos outils. D'autre part, au jour nous voyons les tranchées boches à une centaine de mètres de nous. Nous étions près du bâtiment, les boches tiraient sur les pierres branlantes afin qu'elles nous tombent dessus. J'aperçois près de l'angle du bâtiment le soldat qui peut être la veille m'avait appelé. Qui était-ce ? Il était impossible d'aller voir ; je me propose d'y aller le soir à la nuit tombante. Les boches paraissent visiblement embêtés de nous avoir si près d'eux. Leurs canons commencent à nous bombarder, mais nous sommes trop près. Ils s'attaquent alors à la maison et font tomber les murs dans l'espoir qu'ils nous crouleront dessus, mais par bonheur nos tranchées étaient suffisamment en avant pour ne pas craindre de ce côté. Mais pendant le bombardement le pauvre malheureux que je pensais aller voir la nuit disparut sous les décombres. Entre temps notre lieutenant avait fait le compte des hommes qu'il avait avec lui, nous étions en tout 58 hommes mélangés entre la 23ème et 24ème Compagnie. A part moi je pensais "comment cela va-t-il se terminer". Nous n'étions pas en force pour faire une attaque. Il n'y avait donc qu'à attendre et nous organiser pour une défense énergique. Il faut rendre à notre lieutenant l'hommage bien mérité d'un sang froid et d'un courage superbe. A 1 h l'aéro boche passe au-dessus de nous, à 3 h environ une des sentinelles crie au lieutenant "On nous parle des tranchées boches - Qu'y a-t-il, écoutez, « Prisonniers, prisonniers. Ils veulent se rendre prisonniers » Notre lieutenant aussitôt de crier "C'est un piège, méfiez-vous, que chacun ait son fusil prêt à tirer." Alors le lieutenant s'adresse à l'officier boche "si vous voulez vous rendre, venez un par un sans fusil" Mais il y a confusion, le dialogue se fait moitié allemand moitié français (le lieutenant parle bien allemand), ce sont les boches qui veulent nous faire prisonnier : « Kommen sie mit uns » - « venez avec nous sans armes, nous ne tirerons pas, nous ne vous ferons aucun mal ». Pour nous, cette solution n'était pas mauvaise, mais c'était exposer le reste des troupes à une surprise, c'était donc inacceptable. Alors le lieutenant de crier : "Nous ne nous rendons pas - Nous ne vous ferons aucun mal - Je vous dis que nous ne nous rendons pas - vous êtes perdus, vous vous en repentirez - je m'en f... - Gott mit uns - nous avons des fusils et des cartouches, nous ne nous rendons pas, venez nous prendre" A ce moment deux obus éclatent sur nos têtes "Voyez vous ces cochons qui nous disent nous ne vous feront point de mal et ils tirent des coups de canon, vous êtes des bandits - venez avec nous, nous serons amis - M..... Voilà comment nous serons amis" et il tire un coup de fusil dans la direction de la tranchée. Alors la fusillade commence, la canonnade aussi. Mais avant la fin de la conversation le lieutenant crie très fort à un sergent "envoyez de suite demander au 42ème régiment de venir nous soutenir. Dites aussi que les mitraillettes se tiennent prêtes à faucher" Il donne le commandement plusieurs fois de façon que les allemands puissent l'entendre. Nous attendions patiemment sur la défensive, ne tirant même pas car nos tranchées ne nous permettaient pas de faire un tir efficace sans danger. La nuit s'est passée à de nouveaux travaux de défense, mais nous étions exténués. Notre lieutenant avait fait demander le soir que l'on nous relève mais toute la nuit s'est passée en attente. A 3h

du matin le lieutenant me dit "Il faut absolument que vous portiez cette note au commandant et insistez, insistez pour qu'on nous relève. Me voilà parti à travers la fusillade dans la nuit heureusement, marchant à 4 pattes pour que l'on ne m'aperçoive pas. J'arrive enfin intact, j'insiste comme l'on m'avait dit de le faire et une heure après nous étions relevés. Ouf! Le malheur c'est que j'ai laissé là haut mon sac et mon fusil. Le fusil n'était déjà pas le mien, mais le sac avait ma pèlerine, mon gilet, mon caleçon et beaucoup d'autres choses. Le lieutenant me dit bien qu'il me le fera savoir, je l'espère mais ce n'est pas sûr, car les sacs ne restent pas longtemps avec ce qu'ils ont dedans. Me voilà un joli soldat sans sac et sans fusil ! J'espère que l'on va nous donner quelques jours de repos après ce coup là, il vient d'autres régiments qui sans doute continueront l'attaque. Giraud de la Roche est mort d'une balle en pleine tête. Il m'avait chargé de transmettre à sa femme en cas d'accident ce qu'il avait sur lui mais il paraît qu'il est déjà enterré et que le nécessaire est fait. Il manque également quelqu'un de Croiset, je n'en sais pas le nom.

Charles Vignon

02 Novembre 1914.

Ma lettre a été interrompue, Louise vous en fera connaître la raison, je lui écris par ce même courrier. Merci à Alice du passe montagne, mais inutile qu'elle se dérange, Marguerite m'en a envoyé un, malheureusement je n'ai pas eu l'occasion de m'en servir et il se balade en ce moment avec mon sac qui est resté là-haut à une centaine de mètres des tranchées boches. J'en avais donc deux déjà. Je préfère en étoffe, Louise sait ce qu'il me faut elle me l'enverra. Paul a eu raison de s'engager dans les autos. La santé est toujours bonne je vous embrasse tous bien fort.

Charles Vignon

Le 2 Novembre 1914.

Il est inexact que la compagnie à les papiers de Giraud. Le malheureux était loin de moi au moment de l'attaque, il a été tué d'une balle en pleine tête au moment où il sautait (après d'autres) de la tranchée. Il n'a pas souffert. J'ai appris sa mort seulement après mon retour de la ferme en ruine. Nous y étions seulement 18 de la compagnie et dans la journée du 31 nous avons eu 2 morts et 5 blessés. Pour en revenir à Giraud nous avons projeté d'aller le retrouver cette nuit avec un autre de ses amis mais nous sommes arrivés trop tard, il n'avait déjà plus rien sur lui. Quant à mon sac je ne compte plus le revoir, j'en ai pris un autre ainsi qu'un fusil. Vous pouvez donc m'envoyer un colis complet. N'envoyez pas encore l'imperméable j'ai encore une chance d'avoir ma pèlerine mais mettez 1 chemise, 1 caleçon, 3 mouchoirs, 1 paire de chaussettes, 1 passe montagne (comme le premier, pas trop grand et pas tricoté, en étoffe cela tient moins de place), flacon d'alcool de mélisse, un petit flacon de rhum ou d'eau de vie. J'ai bu toute ma réserve dans la fameuse journée et cela m'a rendu un fameux service, tabac et allumettes, toile émeri. Rien de plus. J'ai sur mon nouveau sac une couverture et un couvre pied, j'avais sur moi la boustifaille, rien de changé sur ce point.

Ducreux et Duret sont en bonne santé. Duret était parmi nos camarades de la 2ème, il est au repos avec nous. J'ai dormi hier toute la journée malgré cela je suis encore en retard. Ma lettre d'aujourd'hui n'est pas longue. Je me rattraperai une autre fois.

Bons baisers. Charles Vignon.

03 Novembre 1914. (La ferme brûlée)

Petite femme chérie,

Me voilà remis de mes émotions. Les rescapés de la ferme brûlée qui ont été là haut couvert de gloire et de ferraille ont bénéficiés de deux jours de repos bien mérités. On nous a donné de bonnes choses à manger, même de la confiture. Aussi il faudra réduire le nombre de tes colis autrement ce sera pire que chez les blessés de l'hôpital qui se remettent vite mais attrapent des indigestions. Entre parenthèse je puis te dire que j'ai mangé avec amour ta gelée de coing et toutes les bonnes choses que contenaient les nombreux colis que l'on m'a remis à notre retour. Nous avons mangé les biscuits avec le café, nous vivons comme des bourgeois. Une chose qui m'a fait très plaisir c'est le briquet. Il passe près de moi sur la route un prêtre qui va dire sa messe, je le suis. (1/4 d'heure après) Hélas au lieu d'y aller il en revenait. Je regrette de n'avoir pas été prévenu.

Pour en revenir au briquet, je vois que tu es déjà au courant des besoins des soldats pour avoir choisi un briquet à mèche. Mais je vois que je vous raconte des choses qui n'ont point de suite. Tâchons d'être plus intéressant. Or donc les rescapés ont passé deux jours de repos. Il s'est produit chez moi une chose bizarre, je tombais de sommeil avant, après je n'en avais plus. Quelques-uns de ceux qui dormaient avaient des cauchemars. La première nuit comme je commençais à m'endormir, j'entends tout à coup une voix atterrée "les voilà, les voilà, tirez dessus, pan, pan mais tirez donc, les voilà" Un moment après c'est une autre "Oui nous sommes 28, nous n'avons pas peur de 100". Celui là était plus brave. Hélas, de notre section il en manque 17, ceux qui ne sont plus avec nous nous laissent un vide comme après le départ de la classe ; beaucoup sont seulement blessés, et quand la blessure n'est pas grave c'est une chance de l'être. Mais j'ai toujours la conviction que je m'en tirerais indemne. Il n'y a pas de calculs à faire pour échapper au danger, il en est parti ces jours qui se croyaient tout à fait en sûreté. Un obus éclate au-dessus de nous et blesse grièvement un soldat qui était loin de l'obus et "dans une maison" ceux qui étaient plus près de l'obus n'ont rien eu. Un planton de général qui est toujours loin des lignes a été mis en bouillie par un obus. La même chose est arrivée en moins grave, a celui qui nous apportait du chocolat et qui se tenait toujours très loin en arrière. C'est pourquoi j'ai une extraordinaire confiance que je rentrerai sains et sauf, attendons patiemment le moment.

Je vous ai dit que Giraud était mort, comme c'était le seul de St Symphorien qui était à ma section je m'étais lié un peu à lui. J'avais senti une petite gêne de sa part les premiers temps mais j'ai vite compris d'où elle venait et l'ai mis à l'aise. Aussi étions-nous de vrais camarades. Nous nous étions mutuellement promis de nous venir en aide en cas de blessure et en cas d'accident grave, de faire parvenir à la famille les derniers souvenirs. J'étais loin de lui lorsqu'il a été touché, une fois de retour j'ai été très mal renseigné on m'avait même dit qu'il était déjà enterré. Apprenant le contraire hier soir, nous décidons avec quelques copains d'aller le chercher à la nuit et de l'enterrer nous même, nous avons préparé une croix mais la lune éclairait comme en plein jour. La fusillade ne décevait pas, nous avons dû y renoncer pour l'instant. Mais ce matin à 4 heures je suis allé aux tranchées avec deux copains qui connaissaient l'endroit, c'est l'heure généralement la plus calme et je suis allé jusqu'à lui. Il n'a pas été touché en sautant la tranchée mais assez loin en avant au-delà des fils de fer. Là balle a dû le traverser au-dessus du coeur. J'ai pris sa montre, son portefeuille qui contient quelques lettres et diverses choses et son livret c'est tout ce qu'il avait d'intéressant. (Le porte-monnaie avait déjà été pris). J'aurais voulu avoir son alliance mais il m'aurait fallu lui couper le doigt et je n'en ai pas eu le courage. Ces objets qui feront certainement plaisir à sa mère et à sa femme leur seront remis par l'intermédiaire de la compagnie et du maire. Je vous en envoie le reçu.

Aurais-je jamais pensé rendre un service pareil à l'ami dévoué de Monsieur Bal. Dans tous les cas je l'ai fait comme je le ferais pour n'importe lequel du pays. Si les blocards s'en étonne, dites leur que tout le mal que leur souhaite c'est de ne pas avoir à refaire pour aucun d'eux une corvée pareille. Je suis revenu tout en sang et j'ai dû laver ma capote à l'eau chaude pour la nettoyer. Sale métier. Ma petite femme j'en arrive à tout te dire il ne faut pas en attraper le noir les choses n'ont pas changées. Depuis que je suis ici j'en ai vu de semblable mais j'évitais de te donner des détails sur des scènes trop tristes. Je m'en suis très bien tiré jusqu'à présent cela continuera. J'espère que Grand père blague quand il dit que sa classe a des chances d'être appelé. Nous lui éviterons cela. Notre lieutenant va être cité à l'ordre du jour, il l'a bien mérité. A demain petite femme chérie. Je t'embrasse comme je t'aime et tu peux à peine te faire l'idée de comment on aime quand on est loin et un peu en danger. Donne pour moi de gros baisers aux (à qui le premier) à tous à la fois Grand-père, Grand-mère et à nos chers petits gars que j'attends bien de revoir.

Ton mari, Charles

04 Novembre 1914. (Bernay sur Aisne)

Petite femme chérie.

Pour la saint Charles on nous a fait un cadeau le meilleur pour nous quelques jours de repos. Nous avons déménagé cette nuit dans un petit patelin derrière Bernay, rivière. Ce n'est pas très loin des lignes de feu, nous avons pu nous recoucher une fois dans nos cantonnements. Ce matin nous avons fait la grasse matinée, le premier de nous s'est réveillé à 8 heures. Quelle bonne chose que la tranquillité. Nous sortons faire connaissance de notre villégiature. Nous sommes logés dans les greniers d'une jolie petite maison sur une hauteur. De là on voit tout le village qui ce matin avec la brume dorée par le soleil qui perce est d'un effet délicieux. Mais ce qui nous surprend le plus c'est l'absence de fusillade et de coup de canons. Tu ne peux croire comme cela est reposant. Au bas de nous coule l'Aisne, nous dominons toute la vallée. Nous resterons ici quatre ou six et nous recommencerons. Il coure partout un certain bruit qui à l'air de s'accréditer. Notre brigade 216 et 298 à eu des pertes énormes dans la bataille de la Marne. Ces pertes commencent à se savoir dans les familles qui ont fourni des soldats à ces régiments, région de St Etienne et de Roanne, et Briand, ferait des démarches pour que cette brigade soit reportée en arrière. Je serais étonné que cette chance nous arrive mais enfin comme nous vivons d'espérance nous nous accrochons à ce qui peut nous en donner. J'ai interrompu ma lettre. Notre section a été nommée de garde au bord de l'Aisne pour la surveiller et cela, d'un pont que le génie à construit. Il fait beau, nous sommes tout à fait bien. En route, on m'a remis un colis qui contenait des madeleines, un saucisson que j'ai partagé avec Ducreux. (Il n'est pas de ma section, nous sommes relativement séparés). La saccharine, des cigarettes qui tombaient à pic car c'est le tabac qui est rare à présent et des filets de poissons. Tous mes compliments à M. l'intendant pour le choix des objets, l'emballage etc. toutes ces bonnes choses nous font oublier les mauvais moments mais j'ai envi cependant de vous dire de réduire beaucoup car depuis que nous avons un nouveau capitaine, l'ordinaire et devenu suffisant, ce que je reçois fait le superflu. Un colis tous les deux jours ferait mon affaire, il n'y a que les copains qui pourraient s'en plaindre. Je suis navré de voir que l'alcool est rare. Il ne fait pas froid je n'aurais pas à me servir du réchaud c'est jours de repos. Aussitôt que ma lettre vous sera parvenue, n'en envoyez plus avant que j'en redemande, la provision que j'aurai fera attendre. Quant aux galettes nutritives que le grand père n'en fasse pas des provisions, nous avons bien de quoi manger maintenant. Je suis obligé de terminer pour que ma lettre parte. Un mot seulement, je n'ai jamais été fâché de quoi que ce soit je suis toujours le plus heureux des soldats. Bons gros baisers.

J'ai manqué le courrier je peux donc en tranquillité terminer ma lettre.

Je n'ai d'ailleurs pas tout perdu dans mon voyage puisqu'on m'a remis deux de vos lettres. Si la proposition de M. Lepage pouvait marcher, j'en connais un qui ne serait pas fâché. Je commence à en avoir vu assez mais comme vous je n'y compte guère. Comment cela fait-il se terminer ? Les boches ne seront pas faciles à sortir de leurs tranchées, nous les approchons toujours mais ils ne bougent pas. Les petites attaques que nous avons faites nous donnent une idée de ce que se sera quand il faudra forcer leurs lignes. Un artilleur du régiment de Julien à qui je viens de parler m'a dit que sur les crêtes qui avoisinent Vingré il y a plus de 400 pièces de divers calibre. Mais l'attaque de l'infanterie ne peut être faite que par des troupes fraîches. Je n'ose pas tout vous dire, vous comprendrez quand je vous aurais dit que notre attaque du 30 septembre devrait être faite par un bataillon au moins je n'ose pas dire deux bien que des compagnies des deux y ont pris part environ mille par bataillon. Nous nous sommes trouvés 58 poilus en haut qui nous sommes retranchés. On peut comparer le moral des hommes qui ont combattu à celui du patient qui va chez le dentiste, la première fois on y va de confiance, la deuxième encore mais après on y va par force. Un de nos lieutenant passe au conseil de guerre je vous ai dit une fois de lui qu'il était très prudent.

05 Novembre 1914.

Chère petite femme.

Comme le repos est bon après les vilaines journées que nous avons passées. Notre section était de garde au pont de l'Aisne on a pu se livrer au plaisir de la pêche à la ligne. J'en ai profité pour me débarbouiller à fonds. Tu as une excellente idée, après la guerre nous reviendrons ensemble ici et je te raconterais sur place ce qui s'y est passé. Tu me demandes si je suis avec Grimaud et Lacaufrette, ils sont ici mais chacun dans une compagnie différente. Nous nous voyons cependant de temps en temps. J'ai reçu une charmante lettre de M. Fabre, une autre de M. Timonier, je voudrais bien leur répondre mais j'ai une telle flemme que je ne pense plus à rien, mes idées sont figées dans la tête. Dis leur que dans quelques jours je les dédommagerais. Que devenez-vous au pays ? Quel plaisir serait pour moi d'y passer quelques heures pour vous voir. Ce moment se fera peut-être moins attendre qu'on ne croie et se sera pour moi un bonheur inconnu.

Bons baisers à tous. Charles Vignon

06 Novembre 1914.

Ma petite femme.

Je viens de lire tes deux lettres du 29 et 30 octobre qui me sont arrivées avec celle du grand père merci petite femme chérie des bons souhaits de fêtes. J'ai bien pensé à toi pendant la journée d'hier, j'étais en esprit près de toi me rappelant ce que les années précédentes avaient fait de ce jour un moment heureux parmi les autres. Mais je sentais bien que cette année le souvenir du passé devait y mettre de la tristesse. Il ne faut pas être triste. La guerre est une chose terrible, surtout pour ceux qui ne croient pas, ils pensent que ce sont les hommes, quelques hommes qui sont cause de ces massacres, blasphèment même contre le véritable maître de ces événements. Il semble que ce sont les premiers touchés. Il faut avoir une confiance aveugle. Je ne veux pas dire par là que ceux là seuls paieront, il faut des victimes même parmi les bons, mais notre destinée est entre les mains de Dieu, que sa volonté soit faite.

Je viens d'avoir une longue conversation avec Lacaufrette à ce sujet qui vient me voir toutes les fois qu'il peut. C'est un ignorant en matière de religion mais il m'a dit qu'il avait un véritable plaisir à aller à la messe quand par hasard nous en avons une et cela ne lui faisait rien qu'on se moque de lui. Je l'avais mené à Fourvière le dernier dimanche que nous avons passé à Lyon. En sortant du funiculaire un camelot nous avait mis dans la main une image derrière laquelle se trouvait une prière. Il m'en a parlé et l'a conservé précieusement. Nous sommes de bons amis, il m'a fait de véritables déclarations. C'est dommage que nous ne soyons pas ensemble, j'aurai en lui un bon camarade. Celui avec lequel je suis le mieux à la section est un instituteur laïc. Jusqu'à présent, il avait l'air irréductible mais le travail à l'air de commencer à se faire, c'est un garçon très franc, un bon camarade aussi pour moi. Tous mes compliments à M l'intendant et mes remerciements à ma petite Louise qui m'a trituré de bons beurrés frais, je l'ai trouvé très bon, avec du saucisson et des filets de maquereaux cela fait un hors d'oeuvre épatant sans parler des bonnes tartines. Je n'ai pas encore essayé l'elestra, ce sera pour demain matin. La santé est très bonne, ni entérite, ni rien de fâcheux, je n'ai aucune préférence entre le riz et les pruneaux merci de la teinture d'iode et de la carta. Je m'en suis servi déjà en utilisant celle des copains j'aurais ainsi tout ce qu'il me faut. Les détails que le grand père donne sur les effets différents des éclats d'obus et de balle concordent avec ce que l'on nous dit ici. On nous a fait plusieurs théories à ce sujet. Je suis heureux de voir que mes fils sont de bons petits gars qui ne font pas trop de misères à leur maman. Ce que le grand père m'a dit d'eux et de leurs jeux me fait plaisir aussi j'attends donc de les revoir. Le service de l'intendance de St Symphorien me comblant de tout ce qui m'est utile et superflu, j'ai remis ce matin au vagemestre 240 franc que j'avais en billets afin qu'ils vous envoi cette somme j'en ai encore d'avantage sur moi, il est même possible que je vous fasse un nouvel envoi, je n'ai presque aucune occasion de m'en servir il n'y a que le cas ou je serai fait prisonnier que je pourrais en avoir besoins. Si ce mandat ne vous parvient pas avant 8 jours il faudrait m'en avertir il s'en perd quelquefois. A ce sujet, Giraud avait envoyé chez lui il y a quelque temps deux mandats les reçus sont dans son portefeuille. Voilà 4 fois que je me remets à ma lettre je la termine en lui confiant tous les baisers que je voudrais pouvoir vous donner.

Charles Vignon.

07 Novembre 1914.

Chère petite femme et bien cher Grand père,

C'est à tous que j'écris aujourd'hui pour répondre aux deux lettres reçues hier de grand père à été cause que mes copains m'ont cru très malheureux hier et que j'avais reçu de très mauvaises nouvelles. Lorsqu'on me questionnait j'étais si ému que je ne pouvais pas répondre et à la fin tout le monde pleurait. Il ne faudra pas refaire un coup comme celui là et ce sera à moi à vous recommander d'être sérieux. J'ai toujours une confiance inébranlable, le jour qui nous réunira est peut être moins loin qu'on ne le croit. J'ai vu hier monsieur Perriot, j'ai même soupé avec lui. C'est Basset de Roanne qui fait sa cuisine c'est mieux que l'ordinaire. Pour payer mon écot j'avais apporté une moitié de saucisson encore enveloppé du papier de Denzière. Nous avons passé un bon moment. Il y avait avec nous les vagemestres qui soignent et soigneront particulièrement à l'avenir ma correspondance et mes colis, un sergent major M. Maigne de la Pacaudière qui connaît bien Louis. M. Perriot est l'officier le plus heureux du régiment. Avec les chevaux, il a la charge de la direction de toutes les voitures et par ce moyen il peut se procurer à peu près ce qu'il veut. Vous n'en douterez pas quand je vous dirais que nous avons bu le champagne hier. Il ne m'a pas fait mal, j'en avais un peu besoin. Mais vous devez dire

"puisqu'il est si facile d'avoir ce que l'on veut par lui ne vous privez pas". Actuellement le régiment est au repos et c'est la première fois que nous avons l'occasion d'être ensemble. En temps normal les services restent en arrière et nous allons sur les lignes. Autre bonne nouvelle : notre capitaine, M. Thivel, de Tarare, m'a fait appeler hier. M. Cazaban lui a envoyé un petit mot de recommandation pour moi et il m'a dit qu'il ferait son possible pour me rendre service en n'importe quelles circonstances. Je suis très heureux de cette démarche et j'espère que d'ici peu il m'aura trouvé un petit emploi. La chose est bien difficile maintenant on remplace tous les services occupés par les jeunes classes afin de les remplacer par de vieux territoriaux. Inclus le montant de 240 francs dont j'avais parlé hier. Si j'ai un jour besoin que vous me l'envoyez cela se fait très facilement. Hier votre lettre disait que j'ai l'air de préférer le chocolat au reste. La proportion va bien comme cela, d'autre part nous touchons de temps à autre un bâton de la compagnie. La pâte de coing envoyée en boîte de fer blanc se conserve. C'est très bien. Nos journées de repos n'abondent pas en nouvelles sensationnelles. Nous faisons une heure d'exercice, passons parfois une revue, le reste du temps on fume la pipe, les bonnes cigarettes de M. l'intendant en allant faire un tour au bord de l'Aisne. C'est le bon temps. La santé est toujours excellente je passerais mon hiver sans m'enrhumer. Ne sois pas inquiète ma petite femme, ton mari a tout ce qu'il peut désirer. Je suis même un gâté, figure toi que voilà trois jours de suite je fume un cigare. Les premiers m'ont été donnés par un mineur de St Etienne, la plus forte tête de la compagnie dont je me méfiais énormément les premiers temps. Le jour de l'attaque je m'en suis fait un ami, c'en est même gênant. Le troisième c'est un autre copain qui s'en est privé pour me le donner, c'en est encore gênant mais impossible de refuser. De gros baisers pour toi, plusieurs pour le Grand père, pour aujourd'hui n'en sois pas fâchée, et pour Grand-mère et pour tous.

Charles Vignon.

08 Novembre 1914.

Petite femme chérie,

Encore un jour de moins avant que celui du retour nous réunisse. Petit à petit il viendra ce jour heureux et si attendu. J'ai rencontré hier M. Joannon de Neulise il est brancardier et n'a pas l'air très enthousiaste du métier. J'ai également fait la connaissance d'un soldat de ma section qui est monteur chef chez Angot. Il fait surtout les grosses installations, il a l'air en effet très calé. En causant ensemble de mécanique nous en oublions que nous sommes en guerre. Il est tout disposé à venir faire notre montage à condition qu'on le demande. Au retour nous verrons cela. Hier le courrier m'a apporté la photo de Lizette, je ne l'avais pas encore et suis content de l'avoir. En provision, je n'ai plus de saucisson, j'en fais des sandwiches avec le beurre qui touche à la fin aussi. Si au reçu de cette carte vous n'en avez pas envoyé vous pouvez faire partir des deux. Nous profitons bien du repos que l'on nous donne, mais il était nécessaire. J'ai pu avoir la messe aujourd'hui.

Mes meilleurs baisers. Charles Vignon.

09 Novembre 1914.

Petite femme chérie.

Hier a été un vrai dimanche pour nous. J'avais écrit ma carte et, la portant au sac du vaguemestre, j'apprends que l'on préparait une messe. Je vais en avertir Ducreux, ensemble nous allons chercher Duret, et nous voilà quelques uns de St Sym dans la cour où elle devait

se dire. J'y rencontre M. Lapairy de Charlieu qui est sergent major à la 18^{ème}. Nous causons un moment pendant que l'on préparait l'autel sur un perron. On le décorait avec des branchages et des faisceaux d'armes. Mais la messe ne doit se dire que dans quelques minutes, alors, M. Lapairy nous emmène dans le bureau de sa compagnie qui était tout près et là, nous avons bu la goutte comme au café Pivot en causant du pays. La messe a été très émouvante, l'aumônier a donné l'absolution générale à tous ceux qui y assistaient. A mon retour je trouve Jossard, l'instituteur qui me dit "Mon vieux Vignon, je suis allé à la messe aujourd'hui, c'est la première fois depuis longtemps et bien je suis content". Je l'en ai félicité. Après, dans la conversation, j'ai essayé d'amener sans l'effaroucher la conversation sur un sujet religieux mais il n'a pas compris ce que je voulais lui dire et le sujet a dévié. Il ne faut pas le brusquer. Le soir avec Lacaufrette et Grimaud nous avons fait une bonne promenade sur les bords de l'Aisne, il y a beaucoup de pêcheurs. Nous avons vu passer sur l'eau un vieux cheval, on nous a dit qu'un moment avant il était passé un boche. Ces choses seules, nous rappelaient que nous étions encore en guerre. La cavalerie du 298 a quitté le pays où nous sommes. M. Perriot n'est donc plus avec nous. Avant de partir il m'a fait cadeau d'une bouteille de rhum qui m'a fait bien plaisir. J'en garde les $\frac{3}{4}$ pour mettre dans mon bidon, je serais plus content de l'avoir dans les tranchées que là où nous sommes bien traités.

Les lettres ne sont pas arrivées hier, mais par contre j'ai reçu 7 colis : trois bouteillons d'alcool, des biscuits, un saucisson, de la pâte de coing, du tabac, je ne me souviens plus de tout. Le confiseur de Charlieu a offert le thé à l'escouade, j'ai fourni les biscuits (pas les croquets que je garde pour moi) à 4 h nous avons donc eu thé-room comme dans le grand monde. Nous sommes tous heureux et ne souhaitons qu'une chose c'est que cela dure.

A force de recevoir des tas de colis je fini par m'y habituer et j'oublie de vous en remercier. Je le fais donc pour toutes les fois que je ne l'ai pas fait. A ce sujet, j'aimerais recevoir mes gants de peau, ceux qui sont je crois dans ma fourrure, mais pas les derniers achetés qui sont volumineux et doublés en blanc, ceux que je voudrais sont doublés en lapin.

Les nouvelles sont toujours très bonnes ici, on parle de donner à notre régiment un repos sérieux, c'est ce que nous désirerions le plus.

Il est arrivé ici beaucoup de petits paquets. Ils ont été ouverts au bureau, je n'ai donc pas pu voir s'il y en avait de St Symphorien. Une série contenait dans chacun un petit coeur brodé offert par la jeune fille qui avait fait le paquet. Les soldats qui les ont, les portent avec amour. Mais ma petite femme je n'ai pas besoin de cela pour savoir que le tien est avec moi, je le sens à tout moment. Pourquoi as-tu eu un cauchemar la fameuse nuit du 30 au 31 octobre ?

Gros baisers, Charles

10 Novembre 1914. (Lettre de Louise à Alice)

Ma chère Alice, encore de bonnes nouvelles mais quels détails atroces ! Charles, dans la nuit, allant malgré les dangers à 30 ou 40 mètres en avant des tranchées prendre les derniers souvenirs de ce pauvre Giraud. Cela m'a fait frémir. Croyez-vous que pendant que je lisais la lettre de Charles au salon, la pauvre Mme Giraud est venue pour savoir des nouvelles. Je lui ai dit que dans la section de Charles il en manquait 17 dont M. Giraud, c'est tout. Elle a fait une scène de désespoir navrante. Que sera ce quand elle recevra la montre et le portefeuille ? La providence a ses vues. Qui aurait donc pensé que ça serait Charles, le plus catholique du pays, qui devait dans cette nuit de bataille aller chercher sur son camarade tué un dernier souvenir pour sa femme ? Alors que ce camarade était à St Symphorien un des plus enragés blocards ? Charles a fait cela simplement, courageusement, chrétiennement, comme tout ce qu'il fait. Comme il fait de l'apostolat auprès de ce bon Lacaufrette dont il finira par faire un bon chrétien et auprès de cet instituteur laïc qui est ébranlé dans ses idées. Je vous assure ma chère

Alice que je suis bien fière de Charles. Veuillez ma chère Alice embrasser bien fort la bonne maman pour nous tous.

Un joli mot de Jean en terminant puisque cela vous intéresse. L'autre soir en le couchant il me dit en me câlinant "Maman je voudrais bien quelque chose - quoi donc mon petit ? - je voudrais bien que quand je serai curé la petite Lise (sa petite soeur) soit une soeur - pourquoi donc ? - pour qu'elle ait un voile blanc et qu'elle prie bien le bon Dieu ". Le voyez-vous qui veut déjà mettre sa soeur au couvent ! Séraphine sera contente de son neveu.

Bons baisers à toute la famille. Votre soeur. Louise VIGNON.

11 novembre 1914.

Petite femme chérie

Nous avons quitté l'autre nuit notre gentil grenier pour revenir aux tranchées. Les araignées guettaient notre départ et de leur coin devait se dire "ça y est, on va être tranquille". Nos tranchées deviennent de plus en plus confortables et si nous étions sûrs d'y passer l'hiver nous ferions une demande pour qu'on y installe le chauffage central, avec ça se serait parfait mais sans cela nous sommes déjà très bien. A propos d'installation, le monteur de Angot va aller en faire une dans un hôtel qui sert d'hôpital, 80 H.P. et éclaire une ville. Comme c'est un de mes bons amis, il me promet de faire l'impossible pour obtenir un aide monteur et tu devines qui ? C'est une petite lueur d'espoir pour passer un hiver à l'abri du froid mais je n'y compte guère. Je ne t'écrirai pas tous les jours des tranchées, on nous fait travailler beaucoup. Bons baisers, ne te tourmente pas pour moi.

Charles Vignon.

12 novembre 1914.

Petite femme chérie.

Impossible de t'écrire une longue lettre, nous aménageons de nouvelles tranchées et remuons de la terre jour et nuit. Nous approchons de plus en plus des boches afin de consolider je crois la tranchée que nous avons faite le jour de notre attaque. Nous sommes si près d'eux que nous les entendons chanter. Que ne chante t'il pas le chant du départ ? Le travail que l'on nous fait faire nous empêche de sentir le froid et nous ne nous en plaignons pas. La santé est très bonne, pas le moindre rhume. J'allais oublier de te remercier ainsi que grand père et grand mère des bons souhaits de fêtes que la poste un peu tardive m'a apportée hier. L'an prochain ce sera plus gai. Bons gros baisers à tous.

Charles Vignon.

14 novembre 1914.

Petite femme chérie. Toujours en bonne santé.

15 novembre 1914.

Petite femme chérie.

Nous sommes toujours aux tranchées, je ne peux t'écrire longuement faute de temps. Aujourd'hui que j'ai le temps je vais te raconter ce que nous avons fait à notre retour de Roche où nous nous sommes reposés 6 jours.

Partis à minuit, nous gagnons par la route la trop fameuse cote 130 que les boches tiennent depuis un mois. Depuis notre dernier passage, des obus l'ont complètement abîmée et comme la nuit est très noire et le sac très chargé de temps en temps on entend le grognement de soldats à demi endormis que la surprise du faux pas a fait rouler à terre. Sur la côte, le boyau (passage sous terrains) étant coupé nous passons à découvert. De temps en temps le sifflement d'une balle nous rappelle la présence de Monsieur les Boches. Nous arrivons enfin aux tranchées, il me semblait les avoir quittées depuis un mois. Je revois l'endroit où nous avons passé notre dernière journée, celui où nous avons sauté la tranchée pour prendre la ferme brûlée, le passage par lequel je suis allé jusqu'au pauvre Giraud. Il est trois heures du matin, nous organisons le service des sentinelles et chacun s'installe au mieux dans sa niche. J'étais mouillé de chaud une bonne goutte de rhum empêche de prendre froid. La matinée a été occupée à divers aménagements. Notre nouveau lieutenant a toujours quelque chose à nous faire faire, si nous étions relativement tranquilles auparavant, depuis nous n'avons pas un moment de repos.

Depuis notre attaque de la ferme, notre ligne de tranchée s'est trouvée complètement modifiée et comme la distance qui nous sépare des boches est petite, cela nous oblige à prendre beaucoup de précautions. La plus élémentaire est la confection de boyaux où passage sous terrain permettant de gagner la ligne de feu sans s'exposer aux balles. Depuis un jour où deux on parle d'une nouvelle attaque. Le fait est que la situation est plutôt difficile à cause du peu de distance qui nous sépare mais les officiers ne disent rien. A deux heures le lieutenant vient chercher notre section pour travailler à deux boyaux. La soirée, la nuit qui suit et la matinée sont employées à ce travail. On mange à temps perdu, plutôt mal, on fume surtout mais le tabac commence à se faire rare. Notre lieutenant dans la soirée du 12 est dans un état d'agitation que tout le monde remarque. Il presse le travail, parle du mépris de la mort etc. Evidemment il se prépare quelque chose. A 5 h note du rapport : la cérémonie de décoration du drapeau s'est faite le matin en présence de quelques officiers, le colonel rappelle à ses troupes que le 298ème doit soutenir la renommée qu'il a si brillamment acquise : noblesse oblige ! On prescrit à chaque homme d'avoir son bidon plein de café et au moins deux cents cartouches. Cette fois c'est sérieux. Aussi les conversations sont graves et se font par petit groupe. On fait des recommandations aux amis. Une fois la soupe mangée le lieutenant nous réunit et nous dit : "mes amis nous avons cette nuit un effort encore à donner, la première et la troisième section vont creuser une tranchée nouvelle assez près des lignes allemandes, que chacun y mette de la bonne volonté, il faut que la tranchée soit faite au matin et qu'elle soit reliée à la notre par deux boyaux. " Notre section, la 4 devait faire le service des sentinelles mais au bout d'une ½ heure il vient nous chercher et nous conduit en avant des tranchées afin que nous commençons l'un des boyaux à découvert. Je commence mon trou qui est assez rapidement fait mais nous avons du être vus. Quelques coups de fusil nous le font savoir. N'entendant pas passer les balles je continue mon travail en me cachant le plus possible lorsqu'un grand type arrive tout apeuré et se jette dans mon trou. "Faut pas te gêner, veux-tu te sauver - Je n'ai pas d'outil, je n'ai rien pu préparer, les boches tirent - Ce n'est pas une raison pour te mettre chez moi, allez ouste ! Dehors ou gare les coups de pioches". Il en sort à demi et nous finissons par tenir tous les deux heureusement car les boches nous éclairent maintenant avec leurs fusées et nous arrosent avec leurs mitrailleuses. Mais le trou est suffisamment grand d'autre part un repli de terrain nous garanti également. Le plus ennuyeux c'est une averse qui tombe juste à ce moment, notre trou se remplit d'eau je la sens dans mon pantalon, nous sommes inondés. Dans la nuit noire on ne voit absolument rien et impossible de se lever la satanée mitrailleuse ne

veut pas s'arrêter. Quelle vie ! On essaie bien de plaisanter mais personne n'y met de l'entrain. La fusillade se ralenti cependant. On attend prudemment quelques minutes encore mais nous grelottons dans notre eau. Il faut nous remettre au travail pour nous réchauffer. Par bonheur le ciel se purifie, l'averse est passée, mais dans la nuit obscure on ne voit rien de ce que l'on fait, la terre est en bouillie on en est rempli, impossible de s'essuyer les mains dans lesquels les outils glissent. Oh le sale métier ! Quelques uns parlent de s'en aller dans les tranchées mais connaissant le caractère du lieutenant je les en dissuade, d'ailleurs la meilleure chose pour nous est de travailler afin de nous réchauffer. La section qui est devant nous s'en va en débandade, les imprudents si les boches avaient envoyé une fusée à ce moment il en serait certainement resté un ou deux. On les renvoie d'ailleurs immédiatement, le reste du travail s'est fait sans incident. A 4h du matin le général je crois est venu voir les positions et aussitôt après son départ notre artillerie commence à sonner le réveil, les obus éclatent au milieu de nous presque sans arrêt semant dans la nuit des lueurs sinistres. Par malheur, une batterie tire un peu court et nous envoie ses projectiles. On téléphone immédiatement d'allonger mais dans l'intervalle nous en recevons bien une dizaine sans qu'il ait trop de mal. Pour ma part je m'en tire avec une brouettée de terre sur le dos. Elle commence bien l'attaque... Au petit jour les fusils s'en mêlent et c'est alors une fusillade ininterrompue. Vers 8 heures, de nos tranchées, nous apercevons de gros reptiles dans les tranchées betteraves de la colline d'en face de nous. C'est la 42ème qui s'approche pour la charge. Nous les encourageons de nos cris : Vive la 42ème hardis les gars en avant mais ils sont aperçus et criblés de mitraille. Le mouvement s'arrête. Changeant de tactique on nous emmène terminer une tranchée ébauchée dans la nuit, nous y avons travaillé tout le soir mais nous commençons à être vannés. Profitant d'un moment de répit et voyant la mine abattue de mon ami Jossard, l'idée me vient de manger un peu, nous n'y pensions même pas "mon vieux Jossard Zut! Voilà assez travaillé on ne nous apporte rien à croûter, tapons sur la réserve, posons les outils" Nous commençons par des filets de maquereaux assaisonnés de cornichons, hors d'oeuvre épatant, saucisson de St Marcel, une boîte de thon entière, du jambon, du fromage, du chocolat et une bonne goutte de rhum. Si nous avions eu le moindre liquide nous aurions essayé le réchaud mais nous n'en avons pas d'ailleurs nous avons assez chaud comme cela. Le dîner nous avait remis les idées gaies. Le soir on nous emmène dans un boyau pour soit disant nous reposer mais il se trouvait malheureusement trop peu profond sur une partie. Nous croisons quelques hommes du génie chargé de la terminer. Notre lieutenant lui offre de se faire aider par les hommes de sa section, le génie aurait eu tort de le refuser. Aussi il ne se fit pas prier. Combinant le côté avantageux de la situation je m'offre à faire partie de la première équipe afin d'être tranquille le reste de la nuit. Nous attaquons donc le travail avec énergie. Mais un soldat du génie vient chercher ses camarades. Voyant cela et comme nous n'avions l'ordre que pour aider chacun de nous trouve un coin pour se reposer. Ayant des outils en main, je me creuse rapidement une niche pour avoir plus chaud, me roule dans une couverture. J'ai du m'asseoir je ne me rappelle plus. Je m'étais recouvert de ma toile de tente en la mettant sur ma tête comme une housse ainsi j'ai dormi comme un bienheureux, je rêvais même à St Symphorien et aux douceurs du foyer lorsqu'on me réveille pour partir ailleurs. Il pleuvait, la nuit était noire, j'étais transi de froid. Avec le sac au dos, la chaleur revint vite. Nous avons depuis fait de nouvelles tranchées. Hier soir nous avons travaillé pour nous à nous aménager des niches. La pluie est venue et fait écrouler la notre vers onze heures du soir (Jossard et moi) pendant que je prenais la faction. Toujours la nuit noire et le vent glacé. En avant, la pelle et la pioche et vers une heure du matin nous pouvons à nouveau nous reposer. C'est alors que le réchaud nous a rendu de grands services. On nous avait envoyé du vin, du jus, nous avons tout fait chauffer le vin chaud surtout sucré à la saccharine avait un succès mérité. Par exemple une chose que tu ne soupçonnes pas du tout, tu ne peux avoir une idée, c'est l'état de propreté dans lequel nous sommes. Peu être le comprendras-tu quand tu sauras que le seul

moyen de se nettoyer les mains pour manger est de prendre son couteau et de racler l'épaisseur de terre qui s'y trouve. Quant aux effets d'habillement, il vaut mieux ne pas en parler, tu les trouverais sur un tas d'ordure tu n'oserais pas les toucher. Nous sommes tous pareil. Par curiosité il serait intéressant de faire passer un jour une revue dans la vraie tenue de guerre nous aurions du succès. Il est même difficile de se faire sécher, il y a une demi-heure de pluie, ½ de temps gris. Enfin c'est la guerre elle aura bien une fin, on se fait à tout et par comparaison heureux quand on n'est pas en danger. Nous aurons prochainement encore du repos, sans doute à partir de demain soir. Bien reçu aujourd'hui une lettre de toi du 2, une de Joseph qui est bien gentil de m'écrire, une du 7 du grand père, enfin une de toi le 9. Il m'en manque plusieurs et je souhaite qu'elles ne soient pas perdues. Remercie à l'occasion M. Barlerin par l'intermédiaire de sa femme de l'embarras qu'ils firent pour moi je lui en suis très reconnaissant. J'ai reçu une carte de Michel mais je ne sais ou lui répondre. A propos de lettre il paraît que l'ancienne adresse à Roanne est préférable à l'autre pour ceux qui ceux de la région de Roanne, emploie la donc à nouveau.

Je crois que c'est dimanche aujourd'hui. Nous nous étions aménagés de jolies niches, hier il a fallu les quitter à 7 h mais on nous a mis en réserve et par bonheur nous en avons trouvées de très bonnes toutes faites. Il a fait très froid cette nuit, en ce moment il neige, nous nous promenons dans nos tranchées comme l'ours du parc dans sa cage deux pas en avant, deux pas en arrière, faute de place on ne va pas plus loin. Mais comme on ne peut pas se distraire par la vue on chante "promenons-nous dans les bois pendant que le loup (mes boches) n'y est pas". J'ai depuis plusieurs jours à répondre à une carte de Joseph je pensais le faire aujourd'hui mais il fait trop froid les doigts ne veulent pas marcher. J'ai rêvé plusieurs fois de toi c'est bon signe nous nous reverrons bientôt. Bons baisers à tous.

Charles Vignon.

16 Novembre 1914.

Ma petite femme.

Nous sommes encore aux tranchées on nous avait fait espérer que nous serions relevés hier mais notre départ a été retardé d'un jour. Nous ne sommes pas mal, assez tranquilles étant en deuxième ligne, il n'y a que le froid et la pluie qui gâtent notre repos. Enfin nous avons pu nous reposer un peu, nous avons fait chauffer notre quart de vin à l'escouade le jus également. C'est le grand luxe pour l'endroit et le moment. Aussi j'ai à vous adresser à tous deux au grand père et à toi les félicitations de toute l'escouade et il est entendu qu'on vous nommera ministre de la guerre à la première cession puisque vous savez rendre les soldats si heureux. Le soir, c'est à dire, après midi, il pleuvait encore, je me suis couché dans ma niche et j'ai dormi jusqu'à la soupe. A propos de niche je vais essayer de te donner une idée de ce que c'est. Figure toi un trou creusé dans la paroi de terre de la tranchée les dimensions varient suivant le courage et le goût de confortable de celui qui la creuse. Voici celle ou je suis elle est suffisante pour que je puisse me coucher la nuit. Je bouche le devant avec ma toile de tente de telle sorte que je suis complètement fermé. Obligé d'interrompre, on vient nous chercher pour creuser un nouveau boyau. Bonne santé.

Charles Vignon.

Encore un moment avant de donner ma lettre, je viens de recevoir ta lettre du 9 au soir incluse ce que tu me demandes. Reçu aussi les colis de grand père, c'est un instant fameux : le frontignan, le rhum, le pommard sont accueillis avec enthousiasme. J'ai essayé le potage et le

trouve fameux, malheureusement j'avais peu d'eau, je l'ai fait trop concentrée et je l'ai trouvé fort en épice mais la faute en est au manque d'eau par ailleurs il est épatant. Nous en feront plus tard pour la consommation ménagère. Je n'ai pas retrouvé ma pèlerine et le regrette bien, j'en recevrais une autre avec plaisir, pas trop grande ni trop chère. J'oubliais de vous dire que le caleçon et les bonnes chaussettes me sont arrivés aujourd'hui ainsi que le passe montagne. Merci me revoilà tout à fait monté. Demain nous serons au repos, je vous écrirai plus longuement.

Charles Vignon

18 Novembre 1914.

Petite femme chérie.

Nous sommes encore dans les tranchées nous y faisons cette fois un séjour sérieux. Mais ce qu'il y a d'heureux c'est que l'on nous laisse au même endroit, comme je me suis fait une niche à l'aise j'en profite. Nous devons partir ce soir à Roche nous reposer 6 jours mais il peut arriver ce qui s'est passé hier c'est à dire que l'on nous laisse ici un jour de plus encore. Il commence à faire frisquet la nuit, il gèle même fort mais "bibli" n'a pas gelé parce qu'il s'était bien roulé dans sa couverture. Hier soir j'ai pu faire encore chauffer le jus de l'escouade. Pendant la distribution je tenais sur mes genoux ma marmite bien chaude et je m'y chauffais les mains en me disant "quand la guerre sera finie je me ferai une cruche bien chaude pour mon lit et je me figurerais avec un peu d'imagination être dans notre chambre à entendre siffler la bise". Tu ne vas peut-être pas me croire mais je ne souffre pas trop de la vie fatigante que nous menons. Je crois même qu'en fin de compte je vais me faire une santé robuste car tout chez moi va très bien. Il faut dire que je me soigne le mieux que je peux. Au point de vue nourriture tes envois me rendent de grands services. Je me suis fait du potage salé qui est vraiment très bon, supérieur certainement à celui qu'on nous donne. Depuis hier j'ai pu me faire apporter de l'eau et j'ai essayé le chocolat au lait qui est aussi très bon. J'ai fait hier mon petit 4 h (imagine que tu me vois faire ma popote) j'ai fait suivre cela d'une tartine de beurre avec du saucisson le tout assaisonné d'une goutte de frontignan. Vive la guerre ! Aujourd'hui j'aurai des madeleines et du pommard de la noce, mais c'est la noce ! Les colis m'arrivent bien régulièrement et j'apprécie bien le liquide car en fait de boisson nous n'avons que le ¼ de jus matin et soir et cela subordonné à la condition que le cuisinier ne l'oublie pas en route.

La marche des événements n'est pas bien sensible ici, nos attaques n'ont pas de résultats sérieux. Mais je ne serai pas éloigné de croire que les boches déménagent car on entend de moins en moins leur artillerie. Est ce un piège ? On le saura lorsque leurs tranchées seront prises. Après le résultat piteux de l'attaque de la semaine passée, commencée par le 42ème, je ne crois pas qu'on nous fasse faire une attaque semblable. En cas de réussite nous devons les suivre. A vrai dire la prise des tranchées ne peut réussir que par une surprise, c'est à dire la nuit et sans bruit, elles sont trop bien défendues. Enfin je ne suis pas général et mon opinion n'a aucune importance mais je crois qu'après ce coup là nous nous contenterons de rester sur la défensive ce sera peut être le meilleur encore.

Je me suis inquiété de savoir si Vaduz était à ma compagnie, mais personne ne le connaît, il me sera difficile de le trouver.

Comme la petite Lise doit être drôle maintenant ! La reconnaitrais-je lorsque je la reverrais. Elle marchera toute seule et parlera bien j'en suis sûr. Les trois grands aussi seront bien changés. De temps en temps je regarde leur photographie et c'est un moment de plaisir pour moi que de les voir. Espérons que le dénouement ne se fera pas trop attendre, j'en ai une vague intuition, elle n'est cependant pas raisonnée par ce que je vois ici mais c'est une

espérance et nous en vivons. A bientôt petite femme je t'aime de tout mon coeur. A tous avec toi. Ton petit homme.

19 Novembre 1914. (Roche)

Petite femme chérie.

Nous sommes au repos à Roche pour 6 jours sous tente. Nous avons déjà hier commencé à en goûter les teneurs. Notre principale occupation a été de redonner à nos effets, capote surtout la couleur naturelle. Cela n'a pas été un petit travail, mais on est bien maintenant de pouvoir se rouler dedans. Avant c'était autant une planche. Nous avons eu une belle journée avec du soleil ce qui nous a permis de faire sécher couvertures et toiles de tente.

Hier ton excellent gâteau est arrivé, tu me combles ma petite femme, j'étais si content que j'en ai fait une petite folie. Pour que tu m'excuses un peu je dois te dire qu'on ne trouve à acheter ici aucun vin, sauf du champagne. Je suis donc allé trouver Duret qui était radieux d'avoir une petite fille. Cela a fourni le prétexte à la réunion. Ducreux, Jonnard, et Lacaufrette installé sur une brouette dans un coin du jardin nous avons mangé ton gâteau en l'arrosant d'une goutte de champagne. Tu en auras sans doute des échos.

D'après ta lettre, on amplifie beaucoup ce que j'ai fait pour Giraud, il vaut mieux remettre les choses au point, je t'ai écrit l'exacte vérité et ne me vante même pas, tu me ferais passer pour un phénomène. J'aimerais même mieux que l'histoire du chapelet ne coure pas le pays. Notre capitaine Thivel qui est un brave, v être nommé commandant. Le lieutenant qui a passé au conseil était un ancien sous officier. Pauvre Jolet ou plutôt pauvre Mme Jolet. Hélas, le conte n'est pas fini et ceux qui espèrent avoir leurs disparus prisonniers auront de mauvaises surprises. Par principe, même quand on connaît la mort d'un soldat on ne l'annonce pas à la famille. Le bureau écrit disparu depuis... Il n'y a qu'une indiscretion comme il s'en est produit pour Giraud qui fasse connaître la vérité. Mais tu n'auras pas à faire cette démarche pour moi, ma petite femme, j'ai une confiance absolue que tout se passera bien pour moi et je pense avec plaisir au bonheur que nous aurons à nous retrouver. Ce qui me donne un peu de confiance, c'est que le commandant voyant le résultat nul des attaques que nous faisons à l'air d'y renoncer. Nous maintiendrons la défensive et s'il y a une troué à faire ce n'est pas nous qui la ferons.

Bons baisers. Charles

Relevé dans une lettre de Louise à Alice:

Dans ses lettres, Charles fait allusion au sacrifice que les enfants font pour leur papa. Exemple : Jean ne veut pas finir sa soupe puis pensant à papa il dit " !Je la mange quand même c'est bien un sacrifice ? " Alors le gros Dédé qui en engloutirai trois avec plaisir répète en mangeant la sienne avec une satisfaction évidente "Moi aussi je fais un sacrifice pour le papa, dis maman ? "

Un jour en rentrant de la messe je trouve Jean qui parle avec Dédé "viens dire ton chapelet à l'appartement" Dédé ne veut pas car il est en contemplation devant un pot de confiture et il a bien peur de ne pas en avoir s'il s'en va. Alors Jean brandissant son chapelet "Voyons mon Dédé tu l'aimes ou tu ne l'aimes pas ton papa ?" Dédé se laisse toucher et pendant tout mon déjeuner j'entends la petite voix aiguë de Jean qui dit très vite je vous salue Marie... et la grosse voix de Dédé qui a de la peine à suivre répond en martelant "saint te marine mère de dieu..." Voilà ma chère Alice ce que je raconte à Charles pour lui faire

oublier qu'il est dans les tranchées tristes et froides alors que dans sa maison les petits coeurs pensent toujours à lui.

21 Novembre 1914.

Petite femme chérie

Hier on nous a emmenés faire les cantonniers. En guise de repos c'était pommé, depuis le levé du jour au couché pas même la possibilité d'envoyer un mot à sa petite femme, nous avons nettoyé et empierré un bon kilomètre de route.

Afin de ne pas oublier ce que j'ai à te dire je commence par cela. Primo compliment pour les marrons glacés qui étaient excellents et les caleçons en jersey que j'ai sur moi et qui me tiennent bien chaud. Ensuite le froid me fait penser à l'auto. Le Grand père saura bien voir le bouchon qu'il faut enlever pour vider l'eau du radiateur. Je maronnerais à mon retour de la guerre de trouver une auto que l'on ne puisse utiliser. Je pense beaucoup plus qu'autrefois à ce que nous ferons après la guerre je me réjouis donc de ce que le Grand père me dit que la vente se remonte un peu. Il est très probable que les maisons boches nous abandonneront pas mal de choses. Et puis il y a le potager, le travail du Grand père ne sera pas perdu.

Avant hier il nous est arrivé au 298ème de nouveaux renforts. Parmi les nouvelles recrues il s'en trouve un à notre escouade c'est M. Beauvisage tout craché figure et tempérament tu ne connais pas le type, Alice t'en parlera. Visage toujours souriant, lorgnon attaché avec un cordon noir, bonne grosse tête, gros ventre qui témoigne des petits soins dont il a toujours été entouré enfin tout le contraire de ce qu'il faut pour faire un soldat en temps de guerre. Aussi nous prenons plaisir à le faire trembler dans ses culottes en lui racontant les détails les plus horribles de notre vie de tranchées.

"Mais enfin (ton doucereux) vos tranchées vous dites qu'il est dangereux d'en sortir il est pourtant des cas où enfin on ne peut pas rester huit jours sans - aussi il en a plus d'un qui s'est fait tuer pour cela - mais c'est horrible cette vie là !" Le lendemain, le pauvre était complètement abattu, il se met près de moi sur la paille (il faut croire que j'ai tout de même une tête sympathique malgré et ma grosse barbe) et se met à pleurer à chaudes larmes. Je lui en demande la cause. Hélas il est désespéré, cette guerre ne finira jamais, c'est la mort de tout le monde. Je lui passe mon bras autour du coup et le console de mon mieux "mon pauvre ami, il est certain que la vie que nous menons n'est pas rêve, mais tout à une fin, pour ma part j'espère absolument rentrer chez moi." Au bout d'un moment il a séché ses larmes. Hélas hier la situation a changé et le pauvre abattu s'est réveillé sous son vrai jour. Instituteur anti militariste anti clérical qui tremble devant les progrès de l'action française Monsieur croyait avoir à faire à un collègue en me faisant ses confidences. Je l'ai mouché une bonne fois tout de même et devant tous les autres. Il venait de critiquer la guerre en général, tous étaient de son avis mais il cru utile d'ajouter que c'était l'oeuvre des curés et qu'une fois la guerre terminée il aurait encore son fusil et saurait s'en servir. L'occasion était trop belle "eh ! Bien mon ami permet moi de te dire que tes idées sont monstrueuses et absolument dégoûtante. Tu viens de dire que nous n'avons aucunes raisons pour nous battre avec les boches et tu trouves nécessaires que nous nous battions entre français. Je ne sais pas quelle est l'opinion de mes camarades mais pour ma part je laisserai mon fusil avec plaisir." Le pauvre il a essayé de nous expliquer qu'on le comprenait mal mais il s'est enferré d'avantage, il s'est alors rabattu sur l'action française qui veut nous imposer un roi. La discussion s'est tu là dessus.

Bons baisers petite femme.

22 Novembre 1914.

Un petit mot aujourd'hui avant le départ du vagemestre. Nous nous réunissons chez M. Lapairy comme l'autre dimanche et nous irons à la messe ensemble. La santé est toujours bonne mais il fait froid. Cela n'empêche pas le temps de passer et chaque jour nous rapproche.

Charles Vignon.

23 Novembre 1914.

Ma petite femme chérie

En arrivant à la messe il y avait beaucoup de monde. On me remet 6 colis et ta lettre du 19. Ce cumul est dû au changement de vagemestre. Dans ses colis tout m'a fait plaisir, mais particulièrement a pèlerine qui est le rêve de ce qu'il nous faut. Légère, pas encombrante, et avec cela grande et confortable. Le plastron aussi me rendra service. Quant aux victuailles elles sont toujours les bienvenues. Je crois avoir cette fois absolument tout ce que je peux désirer même des cigares ! J'en fumerai un ce soir à la santé du grand père.

Pour les colis à venir, je trouve ton ordonnance très bien faite mais jamais je n'arriverai à tout manger aussi j'ai supprimé deux envois. Tes marrons glacés sont excellents et je me cache pour les manger tout seul.

Il y a eu un remaniement parmi nos officiers. Le capitaine Thivel est devenu commandant, il nous est arrivé des lieutenants et des sergents. Depuis que je suis ici c'est la troisième fois que pareil changement se produit. J'ai entendu dire également que deux de nos généraux sont relevés. Joffre leur reprocherait les dernières attaques que nous avons faites. Dorénavant nous resterions tout à fait sur la défensive, ce serait rassurant pour nous.

Ma petite femme j'aime lire les détails que tu me donnes de ta vie au pays et j'admire tout à fait ton dévouement, je suis même fière à l'occasion de parler de toi ici. Tu fais une oeuvre très utile et qui aura sûrement sa récompense un jour.

Je te ménage une surprise. Oh ! Toute petite. Voilà ce dont il s'agit, mais je pense là si je te la dis ce ne sera plus une surprise, il vaut donc mieux ne rien dire. Comme tu n'es pas curieuse tu attendras patiemment sans chercher à savoir de quoi il s'agit. Pourtant si tu allais croire à quelque chose de très heureux et avoir une déception l'effet serait manqué. Il vaut donc mieux que je te le dise. Voilà il y a ici un soldat qui fait des portraits assez bien réussis au crayon et j'ai pensé que tu serais contente de m'avoir ainsi. J'ai donc posé pour toi ce soir et je t'envoie le résultat. Il m'a un peu maigri n'en tire pas comme conclusion que les bonnes choses contenues dans tes colis ne me profitent pas.

Pour les colis, je te renvoie ta lettre sur laquelle j'ai rayé le superflu. Ce qui me plaît le plus comme nourriture solide c'est le saucisson et le beurre, la pâte de coing ainsi qui se mange avec le pain. Quant au chocolat nous en trouvons un peu ici et du fromage aussi. Pour ce qui est du liquide c'est tout à fait bienvenu.

Demain nous irons probablement travailler à faire les bûcherons, et si tu n'as pas de mes nouvelles n'en soit pas surprise. La vie devient monotone, et de plus en plus nous attendons le moment du retour.

Gros baisers petite femme donne ne un pour moi à tout le monde à la maison. Je suis devenu l'ami intime et confident de Beauvisage, il est même collant, je lui ai passé l'action française.

Charles Vignon

24 Novembre 1914. (Pernant-Soissons)

Petite femme chérie,

Je suis embarrassé pour mettre une date à ma lettre, mais à la réflexion je crois que nous sommes le 24. Je t'écris d'un village dans lequel nous sommes arrivés cette nuit, Pernant près de Soissons. Nous rentrions au cantonnement hier soir à Roche lorsque l'ordre arrive de boucler le sac et de se tenir prêts à partir. Et la soupe ? Vous vous figurerez que vous l'avez mangé cela suffira. Hélas ce n'était pas seulement la soupe que je regrettais mais une bonne poule que par artifice j'étais arrivé à me procurer le matin en la réquisitionnant pour M. Perriot. La pièce n'était pas très belle, elle avait même une patte cassée mais à la guerre on n'est pas difficile et nous attendions le soir pour passer en sa compagnie un agréable moment. Nous nous préparons donc en faisant des suppositions sur le but de notre voyage. C'était évidemment sur Soissons que nous allions mais rien ne nous attirait de ce côté car depuis deux jours le canon ne cessait de tonner. Une chose surtout me chagrinait, tu vas en rire, c'était de penser à ma belle pèlerine et au gilet japonais qui me tient si chaud la nuit et je me disais Zut! C'est encore un coup à perdre mon sac. Le beau père serait rudement vexé si je faisais cadeau de tout cela aux boches avant même de m'en être servi. Tu pourras lui dire qu'il n'en est rien encore. Nous sommes dans un joli petit village qui à peu souffert des boches. Il a encore ses cloches et tu ne peux te figurer le plaisir que nous avons eu tous à les entendre ce matin. Après le lever je me suis promené pour me réchauffer avec Lefevre, le monteur d'Angot qui s'inquiète d'être encore là. Il ne compte plus sur son installation et nous avons causé mécanique. C'est probablement lui qui fera notre installation, il est très gentil et très compétent en mécanique, j'aurai plaisir à le revoir après la guerre pour cette occasion. J'aurai beaucoup à te dire de Beauvisage, il me prend tout mes moments libres pour discuter. Je lui en dis de vertes et lui ai passé l'envie de mettre en public parmi nous l'idée que les curés sont la cause de la guerre. Les pauvres ont à peine le droit de vivre en France et s'il avait par leur influence voulu créer des difficultés au gouvernement dans cette crise, le gouvernement était foutu. Il doit leur en être reconnaissant. On ne peut que leur reprocher d'avoir parlé de la guerre avant qu'elle éclate parce qu'ils ont été plus clairvoyants que d'autre, et pour avoir une opinion sur leur patriotisme il n'y a qu'à comparer la conduite des ceux qui sont reconnus comme catholique avec celle des ... Je n'ai qu'à prendre l'exemple que j'ai sous les yeux sans malice, mon ami Roumeaux, c'est le nom réel de l'instituteur. Voilà mon papier au bout petite femme chérie, j'écris mal j'ai les doigts gelés mais le coeur est toujours bien chaud, tu sais pour qui.

Je t'embrasse bien tendrement. Ton petit mari.

25 novembre 1914.

Chère petite femme.

Nous avons la neige pour la première fois aujourd'hui mais elle ne nous dérange pas trop. La santé est bonne. Bons baisers pour tous.

Charles Vignon.

26 novembre 1914.

Petite femme chérie.

Je t'écris à nouveau de Roche, nous y sommes revenus cette nuit. Cette promenade nous aurait distracts si elle n'avait pas été très pénible mais pour le moment tout est oublié. J'ai peur de t'avoir mal informé en te disant d'adresser de nouveau la correspondance à Roanne car

voilà trois jours que je ne reçois rien. Il vaudra mieux reprendre le système précédent, c'est à dire adresser au bureau central de Paris. J'ai également oublié de te dire que j'ai pu me faire laver mon linge ici. Tu pourras attendre que je t'en demande avant de faire un envoi. Il y a cependant les mouchoirs de poche, tu pourrais en mettre un très ordinaire toutes les semaines. Le père janvier ou le petit Noël nous apportera t'il la signature de la paix cette année ? Ils sont nombreux ceux qui le désireraient. Ce qui nous fait paraître le temps long ici, c'est de voir que nous sommes, autant les boches que nous, dans l'impossibilité de forcer la ligne des tranchées. Les tentatives faites jusqu'ici ont coûté cher et n'ont rien donné. Il faudrait adjoindre à chaque général un bon ingénieur, ce système de guerre serait mieux de son ressort. Nous sommes très près les uns des autres et je crains que l'avantage ne soit au premier qui essayera d'aller par un sous terrain miner par dessous les tranchées de l'adversaire et les fera sauter. Pour le moment nous restons sur place, si partout on en fait autant à pâques ou à la trinité nous y serons encore.

J'ai eu hier une lettre d'Alice m'annonçant que Joseph est pris, je le croyais libéré de tout par ses huit enfants. Louis aussi m'a envoyé une carte. Combien je pense à toi pauvre petite femme et que je désire voir venir le moment du retour. Ce que nous faisons maintenant n'est pas dangereux, nous restons sur la défensive et il n'y a pas à se faire de l'ennui pour moi. Je supporte très bien tout sans être incommodé, la santé est toujours excellente, j'attends même avec impatience l'occasion qui va me permettre d'essayer l'imperméabilité de ma belle pèlerine. Vais-je faire des envieux ce jour là ? Hélas tous n'ont pas comme moi un beau père et une petite femme qui me comble de tout. En retour je ne puis vous envoyer que ces pauvres lettres mais elles contiennent toutes l'affection que j'ai pour vous.

Charles Vignon.

27 Novembre 1914. (Vingré)

Petite femme chérie.

Il fait aujourd'hui un temps doux superbe, après le froid nous l'apprécions. Nous sommes encore à roche pour la journée et nous irons ce soir à Vingré pour faire le service des tranchées mais nous resteront parait il en réserve. Il y a du bon. Le 298 ème reçoit souvent du renfort composé des blessés redevenus valides. Nous sommes actuellement plus qu'au complet et si cela continue, on ne ferait pas mal de remettre les territoriaux à leur place, ce serait une bonne affaire pour nous car si j'en juge par le régiment qui est en arrière de nous, il ne se passe rien. Hier à la nuit tes deux lettres du 19 et du 20 m'ont été remises. La petite histoire à laquelle tu dois penser m'a rappelé de la façon la plus intense le pays et la famille, c'est du vieux tout à fait. Quant à l'affaire du potager j'attends bien d'en savoir la suite, bien que pour l'instant je n'y compte pas du tout.

Merci des offres de vêtement j'ai tout ce qu'il me faut pour l'instant. Cependant si tu trouvais un tricot à manches et à poche je le prendrais en remplacement de ma veste qui est trop petite depuis que je porte un tricot, mais ne choisis pas ce qu'il y a de mieux ne le prends pas trop lourd aussi. Si je savais que la guerre devait durer longtemps, je te demanderais bien autre chose aussi mais c'est une fantaisie. Ma montre va de plus en plus vite, elle arrive à prendre une heure et demie d'avance par jour et je n'ai jamais l'heure; Ce serait de me la remplacer mais par une qui ai le moins de valeur possible Je la porte au poignet il lui faudrait le porte-montre en cuivre. Par la même occasion mets deux ou trois beaux lacets de souliers en cuir, du fil noir et des aiguilles. Avec cela je passerai agréablement le reste de la campagne. Le bruit courrait hier que l'Autriche aurait fait une demande de paix à la Russie. Quel bon son de cloche si la chose était vrai ! Enfin l'important pour nous c'est que l'on ne

nous fasse pas recommencer les attaques sans résultats auxquelles nous avons pris part de puis que nous sommes ici. Une attaque en plein jour contre les tranchées boches doit forcément coûter beaucoup, on ne peut espérer que la réussite d'une surprise la nuit, je fais de la stratégie mal à propos, nous avons horreur de rester sur la défensive. Afin de ne pas accumuler tes lettres sur moi je t'en renverrais chaque jour une des précédentes.

Bons baisers à tous.

Petite femme chérie pense au plaisir que nous aurions quand nous nous reverrons.

Charles Vignon.

28 Novembre 1914. (Vingré)

Petite femme chérie.

Je me distrais un moment du travail de cantonnier que nous faisons pour t'envoyer ce mot. J'ai reçu hier le lit imperméable qui m'a servit cette nuit. J'ai eu bien chaud mais mon pauvre sac pèse autant que moi. J'aimerais mieux ne pas avoir à me séparer de bonnes choses que je ne peux emporter. Le gilet annoncé remplacera celui demandé hier. La santé est toujours très bonne. Bons baisers

Charles Vignon.

Je viens d'avoir quatre lettres de toi adressées à Roanne. Paris est donc meilleur. Merci au grand père de l'embarras qu'il se donne pour moi. Espérons un tout petit peu.

29 Novembre 1914.

Petite femme chérie.

Hier soir nous avons fait les terrassiers, aujourd'hui les bûcherons. On nous occupe du matin au soir. Cela ne nous fait pas passer un aussi bon dimanche que les précédents mais sous un rapport le temps coule plus vite. Les journaux donnent de bonnes nouvelles des russes et ils ont eue la clef de la situation. Il nous est impossible ici de faire du travail utile sans sacrifier un grand nombre d'homme. La meilleure chose qui puisse nous arriver s'est que les boches essayent une attaque et sortent aussi de leurs tranchées. Si tu me voyais écrire cela t'amuserais. Je suis à cheval sur une branche d'arbre, j'ai choisi un coin tranquille pour cela. Ce soir nous irons aux tranchées, il ne faudra pas être inquiète si tu restes plusieurs jours sans nouvelles, notre nouveau général veut que nous restions sur la défensive il n'y a donc pas de danger sérieux.

J'attends tout de même de savoir ce qui va sortir des démarches de M. Le page. Il y a eu déjà quelques départs de ce genre dans le régiment. Il va sans dire que lorsqu'il s'agit de territoriaux on accorde encore plus facilement qu'à des réservistes bien que faisant partie du même régiment. Quoi qu'il arrive, dit bien au grand père que je lui suis infiniment reconnaissant de l'embarras qu'il prend.

Tu me dis dans une des lettres reçues hier que Jean-Charles est bien prisonnier, cela m'a fait plaisir, je ne comptais plus le revoir. Ses parents doivent être heureux de le savoir en vie. Pauvre Jolet il n'a pas eu de chance !

Je t'ai déjà dit que l'adresse de Paris est plus rapide que celle de Roanne, j'ai reçu le lit et pas encore le gilet.

Embrasse bien Joseph pour sa gentille lettre. Maintenant qu'il a un crayon il faudra qu'il m'écrive souvent. Gros baisers.

Charles Vignon.

01 Décembre 1914. (Livret militaire)

Charles Vignon est nommé Caporal.

02 Décembre 1914.

Petite femme chérie.

Je commence ma lettre par les renseignements demandés :

Classe de mobilisation 1898 ou bien de 1902 qui est la classe du recrutement territorial. Numéro au régiment ou à la liste matricule N° 162. Numéro du contrôle spécial du recrutement 1012. Le numéro 4112 est le numéro répertoire du corps.

Ceci fait, passons aux nouvelles. Nous avons été 48 heures en tranchées cela devient monotone. On nous fait faire des aménagements pour l'hiver, alors la moitié de la compagnie veille pendant que l'autre travaille. Hier soir on nous a ramené au village où j'ai passé une excellente nuit. Ce matin pour nous reposer on nous fait venir au bois couper de petits arbres faire des claies qui serviront à faire des abris et faire des tranchées couvertes. Tu me demandes si tes lettres m'arrivent bien. Elles arrivent toutes mais par groupe. Je suis un jour ou deux sans en avoir et un courrier m'en amène plusieurs. Je crois que dans ma dernière lettre je te disais de ne pas m'envoyer le gilet à manche et à poche, mais le gilet imperméable ne peut pas le remplacer. Le lit imperméable que le grand père m'a envoyé me rend de grands services, on y est bien au chaud dedans. Cette nuit je me suis même offert le luxe de quitter mes souliers, seulement ce matin je ne pouvais plus les remettre. Je voudrais que le grand père me dise ce qu'il pense de l'issue de la guerre. La paix peut elle se signer sans que les boches quittent leur position en France ? Parle t'on d'un mouvement révolutionnaire pour après ? Nos instituteurs anti-militaristes attendent ce moment pour se montrer courageusement. Il y a un fait certain, c'est que tous les soldats d'ici en ont assez et ne se gênent pas pour le dire. Nos succès ici peuvent être attribués à cela. Il a eu des refus de marcher en avant à la dernière attaque et c'est très contagieux car celui qui part à trop de chance de se trouver seul en avant et chacun se dit je partirai quand untel ou untel me montrera le chemin. Un fait authentique parmi d'autres pour vous faire comprendre. Un officier supérieur ordonne l'attaque, personne ne part, il menace de son revolver le soldat qui est près de lui celui ci se lève : "Je sais que si je pars je suis comme mort, tuez-moi tout de suite vous tuerez le père de quatre enfants" (n'allez pas croire que c'est moi). Après celui ci c'était un autre l'officier ne put réussir à faire ce qu'il avait mission de faire. Vous ne croyez peut-être pas à cet état d'esprit, il est cependant trop réel dans cette guerre de tranchée qui est terrible pour l'assaillant. Quand donc tout cela sera t'il finit ? Et si seulement c'était la dernière guerre ! Il ne faut pas que je vous donne le noir en vous disant cela, je crois quand même bon que le grand père le sache. La guerre à eu un peu de popularité au début, mais en ce moment ceux qui veulent lui faire une bonne presse se trompe tout à fait sur le moral des soldats.

Voilà qu'on me remet ta lettre du 24 me disant que le Grand père est fatigué. J'espère bien que ce ne sera pas sérieux, mais j'en suis ennuyé tout de même car je suis persuadé que s'il a pris froid c'est en allant à Lyon pour moi. J'espère bien que ce ne sera pas sérieux et qu'avec du repos à la maison il n'en sera pas incommodé longtemps. Mais je t'en supplie si l'affaire des

potages doit arriver à ce résultat qu'il laisse donc tout cela tranquille. Me voilà au bout de ma lettre c'est la 5ème fois que je m'y mets.

Bons baisers à tous.

1er décembre 1914.

Petite femme chérie.

Bonne santé toujours malgré le mauvais temps. J'espère t'écrire demain plus longuement. Bons baiser.

02 Décembre 1914.

Les lettres nous arrivent irrégulièrement depuis quelque temps, voilà deux jours que je n'ai rien reçu de toi. Je serai dédommagé par une avalanche bientôt j'espère. Hier avons reçu 8 colis c'est trop. Ne pas m'envoyer plus que ce que j'ai demandé hier. Pour le tabac, avec un paquet de cigarette par semaine et deux paquets de tabac, j'aurai tout c qu'il me faut. Tes marrons glacés étaient excellents j'ai failli en avoir une indigestion.

04 Décembre 1914 – Les martyrs de Vingré

Les faits ont eu lieu le 27 novembre, le conseil de guerre a lieu le 3 décembre et 6 soldats sont tirés au sort parmi 24 soldats pour être fusillés pour l'exemple. Voir lettre de Charles du 8 décembre à ce sujet.

04 Décembre 1914.

Chère bonne maman.

Les bonnes poires sont arrivées, elles ont souffert du voyage mais j'ai eu plaisir à la manger en pensant qu'elles venaient du pays. Que devient Paul ? Quand vous saurez quelque chose je serais content de le savoir. Bonne santé malgré le mauvais temps.

Charles Vignon.

05 Décembre 1914.

Petite femme chérie.

J'ai reçu hier ta lettre du 30. En la lisant j'ai cru un moment être à la maison. C'est sans doute pour cela que j'y rêvais ce matin lorsque l'on est venu nous réveiller. Aujourd'hui nous travaillons au bois. Bonne santé bons baisers.

Charles Vignon.

05 Décembre 1914.

Petite femme Chérie.

Toujours en tranchées mais je trouve un moment de tranquillité pour t'écrire. Nous venons de boire le jus avec une petite goutte de rhum pour nous réveiller. Il fait bien un peu froid aux doigts, mais je me dépêche avant de les avoir engourdis. Enfin j'ai trouvé ma belle pèlerine, j'ai même eu beaucoup de succès. Les gradés qui ne me connaissent pas me saluent avec respect. Cette nuit nous avons eu une petite alerte, sur la droite fusillade violente. En qualité de fonctionnaire caporal et étant de service à cette heure je suivais les sentinelles. A l'une je dis "Les boches font du bruit là bas, ils ne tirent plus en face de nous, veillez attentivement car le vent ce soir nous empêche de les entendre" l'autre me répond : "Soyez tranquille mon lieutenant". Comme j'éclate de rire il voit la méprise "Bougre de Vignon j'étais même pas sûr que ce soit lieutenant". Fier de mon succès, je vais un moment après où tout était redevenu tranquille chez Beauvisage que j'avais mis dans un endroit éloigné des rondes. Il se promenait ne face de son créneau. Je m'arrête quelques secondes jusqu'à ce qu'il m'aperçoive, et avec une grosse voix : "c'est comme ça que vous veillez ?" Immédiatement il se met en place en balbutiant "mais il a une minute j'y étais, je vous affirme que je veille très sérieusement, j'ai même tiré un coup de fusil sur quelque chose qui me paraissait suspect". Les deux copains qui venaient derrière moi voyant l'embarras du pauvre Beauvisage empêchèrent par leurs éclats de rires que la farce dure plus longtemps. Mais le pauvre en avait assez. De rire un peu cela fait passer le temps plus vite.

Hier j'ai eu une agréable surprise. Travaillant dans un boyau de communication j'y vis venir M. Camille Chanteret en lieutenant... Surprise réciproque. Il est arrivé ici d'hier et doit prendre le commandement d'une nouvelle section de mitrailleuse. Je lui ai demandé d'en faire partie, j'aimerais bien être sous ces ordres et avec lui. Cela se fera probablement, en tout cas nous nous verrons souvent. Point de lettres hier, j'en aurai sans doute deux avec de bonnes nouvelles aujourd'hui. En attendant le temps passe.

Je relis ma lettre, ne me faite pas la blague de m'adresser mes lettres en mettant fonctionnaire caporal, cela est arrivé à un autre, on s'est trop moqué de lui.

Pour Giraud, Il met difficile de savoir ou il est enterré, c'est un autre régiment qui a fait le travail. Ils doivent être plusieurs dans la même fosse, ce sera difficile de le retrouver. Il m'est impossible de retourner à l'endroit, nous en sommes très éloignés.

Bons baisers. Charles.

08 Décembre 1914. (La ferme brûlée)

Petite femme chérie.

Nous sommes si occupés maintenant nuit et jour qu'il nous est difficile de trouver le temps d'écrire et je ne serais pas étonné si on me disait de source sûre que c'est fait intentionnellement pour empêcher les soldats de se plaindre car les esprits sont très montés. Le 3 de ce mois, il y a eu 6 soldats du 298ème qui ont été fusillés pour l'exemple. Je n'ai pas bien su ce qui s'était passé. Ils étaient avec une section de leur compagnie dans la fameuse tranchée que nous avons faite à la ferme brûlée, lorsque quelques boches les ont surpris de jour et ont emmené plusieurs prisonniers. Il n'y a pour ainsi dire pas eu de résistance, c'est ce qu'on a dû leur reprocher, peut-être se sont-ils sauver. Parmi ceux qui se sont laissé faire prisonnier se trouve un Vicomte de Voguë et un autre noble qui sont naturellement condamnés aussi mais pas exécutés puisqu'ils sont partis. Aussi des mesures très sévères sont prises contre les déserteurs de ce genre.

Une jolie histoire authentique : Une nuit un lieutenant commandant une patrouille est tué avec quelques hommes près des tranchées boches. Un autre officier, ami du lieutenant et désirant

avoir son corps demande un volontaire pour aller muni d'un drapeau blanc demander aux boches la permission de les prendre. Au signal du drapeau blanc répond un signal analogue, le volontaire sort et porte un message rédigé en allemand. L'officier boche répond par un autre message et demande à parler à l'officier français. Au signal, de chaque côté un officier et quelques hommes sortent et font chacun la moitié du chemin. L'officier boche avait apporté une boîte de cigares pour en offrir à l'officier français et on a causé 5 minutes. Le corps du lieutenant et des hommes furent emportés. Les Prussiens offrirent aux français de les prendre prisonniers mais n'insistèrent pas devant le refus. C'était parfait, mais après de chaque côté on ne tirait plus, la paix était faite. D'une tranchée à l'autre on s'envoyait des signes d'amitié cela dura une semaine. Lorsqu'un beau jour le colonel apprit la chose et fit bombarder 48 heures durant les tranchées boches par notre artillerie et le régiment fut déplacé. Nous sommes voisins maintenant et celui qui nous a raconté l'histoire nous disait "on n'essaye bien de leur faire signe aux boches qui sont devant nous mais c'est plus les mêmes, ils ne comprennent pas et nous répondent par des coups de fusils".

Tu te trompes ma petite femme, tes marrons étaient vraiment excellent et bien tendre. La raison doit en être dans ce que les colis prennent de l'humidité peut être mais je m'en suis bien régalé.

Tout à l'heure nous retournerons prendre le service des tranchées, le temps et cette fois franchement mauvais. Quel changement quand je me retrouverai avec toi ! Mais dans combien de temps ?

On fait rentrer les agents et policiers craindrait-on quelque manifestation ?

Merci de tes bonnes lettres sans elles je finirais par oublier que j'ai eu autrefois une maison et un lit pour me coucher.

Embrasse bien tout le monde pour moi.

Charles Vignon.

09 Décembre 1914.

Petite femme chérie.

Reçu ta superbe petite trousse bien trop jolie pour un soldat. A demain des nouvelles plus longues.

Charles Vignon.

10 Décembre 1914.

Petite femme chérie.

Encore dans les tranchées. Nous finissons tous par en avoir soupé. Cette nuit, en faisant la ronde, j'en faisais la constatation d'une façon cocasse. Afin de faire passer le temps plus vite, on dit un mot à l'un et à l'autre on cherche un sujet intéressant, mais il n'y en a plus qu'un, du moins il faut le croire car à la troisième ou quatrième phrase l'inévitable arrive "je commence à trouver le temps long, il n'y a pas de raison pour que cela finisse, etc." Le fait est que notre situation peu durer indéfiniment et à mener cette vie là longtemps il y a de quoi devenir fou. A passer des nuits sans sommeil, fournir un travail extrêmement pénible et manger du bouillon à moitié froid qui laisse un dépôt de terre au fond de la gamelle, il n'y a rien de bien réjouissant. Heureusement les colis que nous recevons les uns et les autres nous fournissent quelques douceurs. Si seulement les nouvelles arrivaient bonnes, d'ailleurs

certaines journaux démentent maintenant la victoire des russes, on ne sait à quoi s'en tenir. Les pauvres journaux n'ont pas bonne presse actuellement. De quelle couleur qu'ils soient aucun n'arrive à avoir la confiance du soldat. Les histoires sur le confortable des tranchées ont fait rire d'abord maintenant elles assomment. Les charges et massacres de soldats allemands contres nos tranchées du nord nous rappellent nos dernières attaques dont aucun journal n'a parlé. Du créneau à coté duquel je t'écris, je vois une trentaine de cadavre de chasseurs qui doivent y être depuis fin septembre, la crête en est garnie J'en ai un à 5 - 6 mètres de moi, un autre qui a été recouvert de terre lorsqu'on a fait la butte et que l'on peut tirer par les pieds, ce soir nous l'enterreront.

Mais je feraiS mieux de garder toutes ces histoires pour te les raconter quand nous serons bien tranquilles. Hier un journal reçu publiait une photo montrant des arrivages de poulet pour l'armée de l'Aisne. On en voyait en effet des quantités, ils n'ont pas du passer par chez nous.

J'ai essayé hier le nouveau réchaud, il va très bien et je le préfère à l'ancien. Dans une quinzaine tu pourras en envoyer une autre. Ma petite femme, je pense à toi jour et nuit, il me semble que jamais cela ne finira mais tout passe heureusement. Que je serais content le jour où je pourrais t'embrasser.

Charles Vignon.

10 Décembre 1914.

Chère Alice.

Ta bonne lettre m'a apporté un peu du pays avec elle, rien ne fait plus plaisir que les nouvelles du pays. Tu diras à bonne Maman que le second envoi de poire n'a pas eu autant de chance que le premier, il est arrivé en marmelade. C'est dommage car à en juger par les restes elles devaient être belles.

Marguerite m'a écrit et m'a envoyé elle aussi du chocolat Suisse et des cigarettes, tu vois que je ne suis pas à plaindre. Paul a dû quitter Lyon aujourd'hui, il m'a écrit qu'il était dirigé sur Dijon. Il n'a pas l'air effrayé de s'approcher du canon. Il y a des chances pour qu'il l'entende peu. Embrasse tout le monde pour moi.

Charles Vignon.

11 Décembre 1914. (Roche)

Nous arrivons à Roche ou nous passerons probablement 4 jours. J'en profiterais pour me mettre propre. Voilà bien 8 jours que je n'ai pas pu me débarbouiller. On nous dit à l'instant que la maison dans laquelle nous étions installés avant le départ de Vingré à été bombardé de -6 obus un quart d'heure après que nous l'ayons eu quitté. Nous avons eu de la chance de ne plus y être.

Je suis très content de savoir que Joseph continue ses leçons d'Allemand avec le bon Père Raymond, mais à mon retour, je vais le prendre pour un petit boche. Tu peux dire au Grand père qu'il est inutile de faire une démarche pour utiliser mon tour, il n'y a rien à faire, et je fini par croire que le mieux est d'attendre patiemment. Marguerite m'a envoyé de Genève un colis de chocolats et de cigarette.

Je t'embrasse ma chère petite femme. Charles

12 Décembre 1914.

Voilà enfin une journée de tranquillité, on ne peut pas dire d'inoccupation car nous avons temps à faire pour nous mettre propre que notre temps a été pris presque uniquement par cela. Mais du coup la gaieté est revenue chez tous, nous avons pu nous procurer un peu de vin et du rhum, et le soir en réunissant les extra que chacun avait avec soit : Saucisson, beurre, conserves nous avons fait à l'escouade dans notre petite grange un bon petit pique nique terminé par un brûlot au rhum. La bonne nuit passée la dessus à fait oublier les mauvais jours passés aux tranchées.

La longue lettre du Grand père vient de m'être remise, pour ne pas l'oublier je réponds de suite aux demandes pour les envois. Le liquide est le bienvenu, le vin que je préfère est le frontignan, un peu d'alcool de temps en temps me fait plaisir aussi. Pour chauffer, alcool solide est le plus pratique mais j'en ai encore.

Tu crains que tes colis ne m'arrivent pas régulièrement mais je crois bien tous les recevoir. Le malheur est qu'ils ne sont pas distribués régulièrement alors un beau jour il m'en arrive 6 ou 8 et ces coups là ce produisent toujours lorsqu'on se déplace. A part ces petits inconvénients l'arrivage des colis fait toujours passer un bon moment et les choses délicieuses qu'ils contiennent sont appréciées comme elles le méritent. Tu peux cesser l'envoi du chocolat on nous en donne, et j'en ai au moins un kilo dans mon sac. Les prévisions du grand père sur la guerre correspondent tout à fait avec les miennes. C'est en Belgique qu'il est intéressant pour nous de travailler et je n'ai jamais compris les attaques faites par nous le mois dernier, car en admettant que nous soyons arrivés à pendre les tranchées qui sont en face des nôtres, les boches en ont de toutes prêtes en arrière et ce sera à recommencer. Notre régiment à eu de la chance le 12 novembre, il n'a pas pris part à l'attaque c'est à dire que le début à été si meurtriers pour les régiments qui l'on faite que l'attaque à du être arrêtées sans cela nous y allions aussi. Quand après la guerre il y aura une telle note à payer que le gouvernement qui aura la charge de faire oublier les sacrifices déjà faits ne pourra être qu'un gouvernement économe et sérieux. A ce propos, puisque nous sommes en politique je n'ai pas dit le journal que je préfère. Nous avons ici des journaux de Paris, celui qui me fait le plus plaisir c'est celui de Roanne et aussi le Nouvelliste qui a quelquefois un mot sur le pays. La santé est bien bonne, si le temps était un peu meilleur tout irait mieux. Comme il pleut et que nous avons besoins de dormir, il arrive que nous nous couchions à 5 h et tout le monde dort jusqu'à 7 h du matin.

Bons baisers. Charles.

13 Décembre 1914.

Petite femme chérie.

Je reçois tes lettres plus régulièrement depuis quelques jours. Je pense que les miennes t'arrivent mieux aussi. Te temps en temps, à mes moments de loisir, je relis tes lettres que je conserve avec moi, celles où tu me parles des enfants et de ce qu'ils font. J'essaye de me transporter en pensée au milieu de vous. Comme il sera agréable de se retrouver plus tard et combien on appréciera de vivre tranquille ensembles. Pour l'instant nous profitons de quelques jours de repos du mieux que nous pouvons. Le besoin de sommeil est un peu passé. A l'escouade nous nous entendons bien. Beauvisage nous rase bien un peu avec ses théories et ses bavardages mais nous l'avons cloué en le traitant de franc maçon et lui demandant de nous montrer son petit tablier de cochon. Il sert plutôt de tête de turc. L'autre jour, il nous montrait la photo de sa femme, chacun avait la sienne. Il voulait que je lui fasse voir celle que j'avais de toi "Vignon montre moi un peu ta femme si tu as sa photo" très volontier (je la cherche) mais je ne te l'aurais pas fait voir sans que tu me la demandes. Va chercher ton fusil - Mon

fusil ? Ou tout au moins ta baïonnette - et pourquoi cela ? Mon cher c'est pour avoir du fer à la main, elle est à coté d'un curé sur la photo que j'ai". Pauvre gros Beauvisage ! On riait tellement de lui qu'il ne savait pas où se mettre. Il a mis beaucoup d'eau dans le vin de ses idées et aspire à vivre tranquille lorsqu'il aura retrouvé son foyer. Entre temps il fait des vers. Je t'adresse une de ses élucubrations, il a été très flatté des compliments que je lui ai faits mais il ne les a montrées à personne d'autre qu'à moi. Au fonds c'est un sentimental qui a les idées brouillées par le milieu ou il a vécu. Avec la moindre flatterie on en fait ce que l'on veut. En lui tirant les vers du nez je lui ai fait raconter toute la petite cuisine de son parti. A demain.

Charles Vignon.

14 Décembre 1914.

Petite femme chérie.

Je suis étonné que mes lettres t'arrivent si mal car j'envoie chaque jour quelque chose mais comme il n'y a pas de boites aux lettres dans les tranchées il peut s'en perdre quelques unes.

Un infirmier à qui je causais tout à l'heure me dit : " le 298ème aura 6 jours de repos (nous sommes au 4ème) il fera après 8 jours de tranchées puis il sera ramené en arrière pour 20 jours et on fera pendant cette période l'expérience d'inoculation anti-typhique. Après nous serons versés en réserve d'arme et nous irons en alsace. Ce programme a beaucoup de chance d'être suivi car des officiers en ont parlé. Il y a du bon la dedans mais ce qui ne me plaît pas beaucoup c'est l'expérience du vaccin. On fera parait-il un triage et ceux qui ont eu des accidents vénériens seront laissés de cotés. Je ne pourrais malheureusement pas avoir se prétexte pour me mettre à couvert.

Hier dans notre grange, nous avons essayé de faire une petite soirée. Elle a été très gaie. Chacun chante sa chanson et tout le monde goûte avec plaisir ce petit air de famille, aussi nous le referont. Cela me rappelait les réunions de la chorale, je ne regrettais qu'une chose, de n'avoir rien à servir. Si vous trouvez quelques chansons de Botrel ou autre envoyez m'en quelques unes.

Si nous sommes à l'avenir en réserve d'armée nous serions relativement tranquilles, aussi je souhaite que cela se réalise. L'hiver serait moins pénible pour nous. Ne te fais pas d'ennuis sur moi, tu vois que nous savons prendre les bons moments qui nous sont offerts.

Bons baisers, Charles Vignon.

15 Décembre 1914.

Nous allons reprendre aujourd'hui le service aux tranchées. Le temps n'est pas trop mauvais, nous ne serons pas mal tant qu'il tiendra ainsi. Reçu hier le gilet et la montre qui est très pratique. Merci de tout, le gilet est tout à fait ce qu'il me fallait quant à la montre j'en suis très content. Je fais comme les gosses qui en ont une pour la première fois, pour voir la montre je regarde l'heure à tout moment. Bons baisers.

Charles Vignon.

16 Décembre 1914.

Petite femme chérie.

Un simple bonjour aujourd'hui le temps me manque pour écrire longuement. Bonne santé. Bons baisers à toi et à toute la maisonnée.

Charles Vignon.

17 Décembre 1914.

Mon cher petit Joseph.

Je sais par le petit oiseau bleu que tu te tiens bien sage et que tu travailles bien en classe. J'en suis bien content et voudrais bien pouvoir t'embrasser. Puisque je ne le peux pas tu demanderas à la maman de le faire pour moi. Donne un gros baiser au grand père à grand mère à Jean, Dédé et Lison. Ton papa qui t'aime.

Charles.

18 Décembre 1914.

Mon cher petit Jean.

Les boches nous ont fait des misères, ils sont bien polis. Depuis hier ils nous tirent des coups de canons et nous sommes obligés de nous cacher dans des trous en terre pour qu'ils ne nous fassent pas de mal. J'attends bien de te revoir mon petit Jean tu me ferais bien plaisir ne m'écrivant une petite lettre avec Joseph. Embrasse bien fort ta maman et tout le monde pour moi. Ton papa qui t'aime bien.

Charles Vignon

20 Décembre 1914. (Grottes de Confrécourt)

Chère petite femme.

J'ai passé hier une pénible journée. J'ai dû rendre à Beauvisage le même service que j'ai rendu à Giraud. Si je pensais que cette nouvelle devait t'effrayer je ne t'en parlerai pas mais le doigt de Dieu est si visible pour ceux qui veulent le voir dans cette mort, que l'on se sent au contraire en sûreté si on se confie à sa garde. Il a été tué à côté de moi par une balle en pleine tête, il s'est abattu comme une masse sans avoir le temps de dire ouf ! Il y a une sorte de fatalité dans cette mort ainsi une heure avant, je l'avais commandé pour aller travailler à une sape, il s'est fait remplacer, c'est un autre qui y est allé à sa place. Au moment où la balle l'a touché, le sergent qui était derrière lui, lui demandait sa place pour tirer dans le créneau. Encore une cartouche sergent et je vous la donne. Il avait à peine dit cela qu'il s'abat dans la tranchée la tête en bouillie éclaboussant ceux qui étaient près de lui. Nous l'avons placé dans une couverture et en l'attachant avec des courroies à un gros morceau de bois, nous l'avons apporté aux grottes de Confrécourt où nous sommes logés. Depuis hier il y a à côté un cimetière de soldat et il y a une place maintenant. Il aimait énormément à causer, discuter et comme il trouvait chez moi des idées neuves sur beaucoup de points, nous étions avec Jonard toujours ensemble. L'avant dernière nuit, pendant les deux heures de garde, nous avons parlé de la foi. Je ne me souviens plus de ce qui a amené ce sujet on venait de me dire quelques traits de dévouement car il avait très bon cœur et j'avais saisi l'occasion pour lui dire : "Je t'admire souvent et il n'y a qu'une chose qui m'étonne chez toi c'est d'être un ennemi acharné de la

religion. Je ne me l'explique que par ton ignorance sur sujet et je suis persuadé que si tu voulais l'étudier sérieusement tu serais un emballé pour elle. Ton tempérament te portes aux choses extrêmes" et en riant je lui dis "tu serais capable de faire un Saint !" Cela lui plu beaucoup. Comme il me parlait de religion en général je lui fis comparer la religion mahométane avec la notre ; L'une offrant tous les plaisirs n'avait pas de difficulté à trouver des adeptes, la nôtre au contraire à le sacrifice à sa base il est impossible de ne pas s'étonner lorsque l'on étudie les débuts du christianisme de voir cet esprit de développer dans la ?? Page 121 Païenne au point de prendre le dessus sur la vie de débauche qu'on y menait alors. Il admettait cela. Nous avons causé de l'Evangile, de Lourdes, il y serait peut être allé car il disait : "Si je voyais un miracle, je croirai ». A quoi je lui ai répondu : "la chose est possible". Une idée qui lui avait plus singulièrement, car il était romantique : "Quelle idée te fais tu du paradis ? Il faisait une nuit splendide, je lui dis à voir toutes ces étoiles et l'immensité du monde je ne peux pas croire que cela soit fait sans but, pas plus que notre existence ici bas. Il peut se faire que tous les êtres qui auront passé sur la terre puissent prendre leurs ébats dans l'immensité toute entière. Il me dit à ce moment : "C'est troublant en effet de penser à cela. Le pauvre malheureux doit être fixé maintenant."

L'endroit ou je t'écris est un trou dans une vieille tranchée en ruine, celle probablement ou j'ai passé ma première nuit de garde en première ligne. Mon escouade travaille à coté à la réparation d'un boyau que la pluie de cette nuit à abîmé. Obligé d'interrompre. Un mot seulement, ma nouvelle montre ne marche plus. Bons baisers.

Charles Vignon.

22 Décembre 1914. - Lettre du petit Joseph à son papa.

Mon cher papa,

Je suis bien content de ta lettre que j'ai reçue hier. Nous « fasons beaucou de chaucettes » pour les pauvres soldats qui se battent. Nous, tous les 4 biens sages pour toi. Le père me fait des leçons sans un arrêt. Papa nous prions tous bien pour toi. Alice marche toute seule elle sait dire Papa, Maman, dodo, Dédé, Sésé, Jean-Jean etc. Je vais « coumunié » pour Noël, recevoir le sauveur Jésus, ma première communion. La maman ce soir a lu des contes. Papa sait pour noël que je t'écris cette lettre. Papa « sai » très joli ce que joue Jean pour Noël. Nous avons une jolie petite chatte Gurisa. Elle est très drôle et très amusante, elle danse, elle « sote » Etc. Papa « sai » Mme Gringea qui m'a donné cette lettre pour t'écrire « comifau ». Papa est tu content de cette lettre si grande, j'envoie à Papa gros baisers.

Ton Joseph.

23 Décembre 1914. (Grottes de Confrécourt)

Ma petite femme chérie.

Nous retournons aux tranchées à 11 heures. Je présume que nous auront la paix jusqu'à l'heure de la soupe ce qui est rare. Il faut en profiter pour faire ma lettre. Voilà trois nuits que nous avons passées à peu près tranquille sauf une alerte hier vers 8 heures du matin. Rien ne fait plus de bien que ces nuits de repos. Je pense toutes ces bonnes nuits à ST Symphorien, à chaque réveil il faut bien constater que je n'y suis pas encore, mais je repense ensuite à ces rêves et il me semble qu'il y a un peu de réalité.

J'ai mis les jolis cheveux de la petite Lise avec sa photographie en compagnie des souvenirs que j'ai avec moi et que je regarde souvent. Je t'ai parlé dans une de mes premières lettres des

grottes de Confrécourt. Nous avons couché une fois dans celle qui est dessous la grande ferme et dont l'entrée décorée par deux piliers en forme de Dolmen lui donne un aspect féerique. La nuit, surtout au clair de lune, c'est un vrai décor de théâtre. A 500 m de celle là s'en trouve une autre, l'entrée est plus petite mais l'intérieur est immense, il peut y tenir, y coucher deux régiments. Nous y sommes éclairés par des lampes à acétylène, chaque section trouvant sa place dans des sortes de chambres limitées par des piliers qui soutiennent la voûte. C'est dans cette grotte que se dira la messe de minuit. La pierre (pierre blanche) est très tendre et se travaille facilement. Depuis hier un ouvrier tailleur de pierre creuse dans la paroi la mieux disposée une excavation en forme de voûte en ménageant une plate forme qui servira d'autel. Cette messe sera certainement très belle mais malheureusement je ne pourrais pas y assister ma compagnie sera encore aux tranchées ce jour là, mais je m'unirai d'intention.

Il paraît que Joffre opère dans notre région avec des troupes fraîches ; on dit même que plusieurs villages tout à fait voisins de nous ont été pris par nous. Tant mieux ce serait un pas vers la fin. Hier au rapport on a lu un communiqué de Joffre disant que l'heure était venue, que tout était prêt pour rejeter les boches chez eux. A mon avis il est temps aussi car les tranchées sont trop près maintenant à certains endroits 25 - 30 m. Ce n'est pas tenable, on mine de tous cotés. Dans l'offensive nous devenons réserve d'armée, il n'y a pas beaucoup de danger pour l'instant. Hier notre section est allée passer la journée sur le front des tranchées et nous sommes revenus à la nuit. Le boyau de communication se termine ne haut d'une côte rapide, et la terre de cet endroit à force d'être piétinée forme une boue épaisse et gluante, un vrai mortier. Pour s'y tenir il fallait plus que des précautions, de visibles tours de force et d'équilibre, si bien que la plupart d'entre nous nous avons ramassé la bûche. Pour la part j'ai descendu la côte faisant la bobine, une fois parti j'ai glissé un moment, mon sac a fini par m'arrêter mais tu peux te figurer le nettoyage dont on a besoin après un coup pareil.

J'espère que cette lettre arrivera avant le nouvel an. Si elle avait du retard, je la chargerai des vœux que je forme pour toi et pour tous. Inutile de te les détailler tu les devines. Le premier est de pouvoir t'embrasser bientôt comme je t'aime.

Charles Vignon.

23 Décembre 1914.

Petite femme chérie.

Hier soir j'ai reçu quatre lettres à la fois tu n'es pas seule à te plaindre des lenteurs de la poste. Laisse moi te dire mon admiration pour le dévouement avec lequel tu te donnes à ton oeuvre, chaque fois que dans tes lettres tu me dis tout ce que tu fais pour cela, j'en suis heureux pour tous ceux à qui tu rends service. Ici au 298ème il m'est arrivé de nombreux paquets de Roanne et il en vient encore. Personne à ma connaissance ne manque de rien. La preuve c'est que moi même j'ai touché une paire de chaussettes et je ne les aurais pas prises si quelqu'un en avait eu besoin. Pour mon jour de l'an tu m'enverras une chemise propre et je t'embrasserai bien fort pour cela à la première occasion. Le caporal Grimaud que tu connais un peu est un veinard. Il a été blessé à l'épaule. Tu vas dire qu'il nous ne faut peu pour nous contenter. Hélas tout est relatif, et quand on voit le travail des marmites (obus) boches dans nos tranchées on souhaiterait avoir un bras de moins et se sauver.

Merci au pépère de sa longue lettre, je suis content toutes les fois qu'il me parle de l'usine, en voyant l'embarras qu'il a je voudrais bien pouvoir l'aider mais c'est une chose à laquelle il est inutile de penser. Le bruit persiste que nous iront quelque temps en arrière. Ce qui le confirme, c'est la visite faite hier par le colonel du 65ème territorial à nos emplacements. Et si comme on le dit encore nous allons en réserve d'armée, nous avons quelques chances de ne

pas trop en voir. Ce qui laisse encore espérer cela, c'est la facilité avec laquelle les médecins évacuent les malades. Le changement s'est fait brusquement et d'une rigueur parfois inhumaine. Ils passent à l'extrême. Ainsi nous sommes de moins en moins nombreux mon escouade est à moitié de ce quelle a été. Si j'étais tant soit peu malade j'irai le trouver mais je me porte comme un charme c'est encore le meilleur.

Je renouvelle mes vœux de bonne année et je te prie d'en faire part à l'usine. A toi le meilleur de mon cœur.

Charles Vignon.

24 Décembre 1914.

Petite femme chérie.

Aujourd'hui lettre d'affaire. Nouvelle adresse : Au lieu de bureau central de Paris mettre secteur postal numéro 58.

Le grand père me demande si les colis de liquide m'arrivent bien. Très bien je trouve même que le grand flacon vaut mieux que le petit.

On m'a remis ce soir le colis qui contenait le cadeau de Noël. Rien ne pouvait me faire plus plaisir, un grand merci pour l'intention qui m'a touché et pour les bonnes choses envoyées. Reçois les bons baisers que je voudrais pouvoir donner à tous.

Charles Vignon.

24 Décembre 1914.

Chère bonne maman.

J'espère que cette lettre vous arrivera à temps pour vous porter mes vœux de nouvel an. La chose que l'on peut souhaiter le plus, c'est que le jour qui nous réunira auprès de vous soit le plus près possible. Ce sera l'occasion de faire une belle fête. Cela viendra, tout passe heureusement, les mauvais jours comme les bons et comme on appréciera alors la tranquillité dont tout le monde est privé et la joie de se retrouver ensemble. Je n'ai pas pu vous écrire aussi souvent que je l'aurai voulu, le temps nous manque et je savais que Louise vous faisait passer de mes nouvelles. En avez vous de bonnes de Paul ? Je lui souhaite tout de même de s'en tirer sans voir tout ce que j'ai vu. Lorsque nous pourrons causer tranquillement, je vous raconterai quantité de choses qui seraient trop longues à écrire et on aura alors plaisir à se le rappeler lorsque l'on aura plus à les craindre.

J'envoie par la même occasion mes vœux les meilleurs à Joseph, Jeanne et toute la famille, la tante Alice, Paul et Antoinette, je vous prie de leur en faire part. Recevez chère bonne Maman les baisers que je voudrais pouvoir vous donner.

Charles Vignon.

25 Décembre 1914. (Grottes de Confrécourt)

Petite femme chérie.

Bonnes fêtes de Noël. Revenu aux grottes de Confrécourt nous avons eu une messe à une heure et demie du soir pour remplacer celle de minuit à laquelle nous n'avons pas pu assister.

Elle a parait-il été fort belle. Le minuit chrétien et d'autres Noëls ont été chantés par un artiste de l'Opéra comique, soldat comme nous au 298ème. La matinée dans les tranchées a été d'un calme étonnant, les boches devaient fêter Noël. La veille au soir et dans la nuit nous les entendions chanter, mais les coups de fusils étaient si rares qu'en plein jour nous nous montrions par-dessus les tranchées sans qu'ils nous aient tirés.

Il est 5 heures du soir, je pense à ce qui doit se passer au pays, à l'arbre de Noël de l'asile. Il me semble que j'y vois Jean-Jean disant sa petite pièce de vers, le bon Dédé émerveillé de la fête et la petite Lise aussi.

Dans ta lettre, tu me parles de Mme Giraud qui attend toujours le souvenir de son fils. Je me suis renseigné à ce sujet, il parait que ces objets ne lui seront donnés qu'après la guerre. Si j'avais prévu cela je les lui aurais envoyés. Il pourrait se faire que nous retournions un jour à Vingré. Si cela arrive, je me renseignerai sur l'endroit où il est enterré. Tu peux lui dire que je ferais l'impossible pour lui rendre ce service, mais il faut que les circonstances le permettent.

A demain petite femme chérie. Bons baisers. Charles.

26 Décembre 1914.

Petite femme chérie.

Reçu ton excellent gâteau chacun reçoit quelques gâteries ces jours ci il semble que ceux qui attendent au pays veuillent tous donner aux soldats ce qui chez soit fait le charme : Des cigares, des oranges, cadeaux des écoliers de France assaisonnés d'un quatrain d'Henri Bordeaux.

28 Décembre 1914.

Chère petite femme,

Un mot seulement aujourd'hui, il s'offre pour moi un petit espoir de rentrer dans le service des automobiles. J'ai fait une demande et j'ai prié le commandant Thivel de l'appuyer. On a demandé le nom des conducteurs mécaniciens possédant leur brevet de chauffeur au 298ème. Peut être il y aurait il une chance de plus si le Grand père écrivait au capitaine Peugeot, service des autos à Villers-Cotterêts car il faut plusieurs conducteurs. Le choix se fera à son service. En attendant il faudrait m'adresser mon permis de conduire. Je serais content si cette démarche pouvait réussir, mais comme pour toutes les autres il ne faut pas trop y compter.

Bons baisers. Charles.

29 Décembre 1914.

Petite femme chérie.

Je t'ai parlé hier d'une occasion qui s'offrait pour moi d'entrer dans le service des autos, mais il y a bien des chances pour que j'attende longtemps avant d'entendre parler d'une suite. Je vais probablement être nommé caporal j'aurai mis longtemps pour y arriver, car j'ai commencé en 1902 à suivre le peloton. Il a fallu la guerre pour me hisser à cet échelon de la hiérarchie militaire. Avec un peu d'intrigue on arrive assez facilement être sous lieutenant, c'est mieux mais c'est plus grave, ces nouveaux officiers recherchés parmi les jeunes ont bien des chances

d'être affectés à l'armée qui se forme avec les jeunes classes. Il s'est fait une attaque française vers Compiègne il y a quelques jours. On dit qu'il y avait des Indiens, des Sénégalais, des joyeux ; on n'en a pas parlé, le résultat n'a pas du être brillant ! Pourtant on n'a pas épargné les coups de canon, ils partaient sans interruption. Le grand père m'a encouragé souvent avec ses prévisions que je trouve très justes. Mais plus les événements avancent, plus mon opinion à moi s'oriente vers cette idée qu'à moins événements graves intérieurs en Allemagne on attaque une autre frontière par l'intervention d'une autre puissance; La paix se signera avec les allemands en France. Il se perdra pas mal de monde sur les lignes de front, on bougera peut-être en certains endroits de 5 ou 6 km prendre des positions que l'on ne pourra pas garder, mais entre cela et repousser les boches chez eux il y a gros. Il faut les voir à l'oeuvre et comparer leurs moyens avec les nôtres. Si nous avons de nouvelles pièces ils en ont fait aussi et celles qui sont en face de nous n'ont pas servi beaucoup à en juger sur les bagues de cuivre de leurs obus. Aux tranchées on fait des travaux de mines. De leur côté on entend le bruit d'un moteur à pétrole. Nous en sommes à chercher le moyen de faire des brouettes de fortune pour rouler la terre, comme on n'a rien de ce qu'il faut, on monte une vieille caisse sur une roue et il faut se servir de cela quand se serait si simple de réquisitionner de vraies brouettes. Mais ce qui fait pour moi la plus grande difficulté, c'est qu'on puisse prendre des tranchées. Une fois la première enlevée, il y a une autre derrière, mieux aménagée que la première et ainsi de suite, et il doit en être ainsi de la mer du nord au fond de l'Alsace.

Enfin je vous souhaite de tout coeur que mes prévisions soient fausses car le règlement dans ces conditions ne serait pas avantageux pour nous. En attendant nous prenons notre sort avec patience, le soir de Noël nous avons étrenné le jeu de carte du grand père et nous avons fait une partie de polignac qui a duré jusqu'à l'extinction de la chandelle. Nous le referont à la première occasion.

Ma petite femme, tu as aussi des difficultés à rendre service, c'est la loi. Trop souvent le bien que l'on veut faire ne se fait pas avec la facilité que l'on devrait rencontrer. Quant à la reconnaissance, je souhaite que tu l'aies de tous ceux pour lesquels tu te seras dévouée.

Mais quand je serai revenue à la maison, nous oublierons l'un et l'autre tous les mauvais moments passés, nous aurons assez de rattraper les moments d'affection et d'amour dont nous aurons été privés. En pensant à cela je voudrais tout de suite te donner les bons baisers que je garde pour toi.

Embrasse tout le monde à la maison pour moi.

Charles VIGNON

30 Décembre 1914.

Chère petite femme chérie.

Je crois qu'en fait de repos en arrière on va nous offrir un nouveau séjour dans les tranchées. On ne peut pas savoir si cela vaut mieux ou moins, d'ailleurs nous n'avons pas le choix. Si les essais d'attaques que l'on fait ici avec des troupes fraîches ne donnent pas de résultats, ce n'est pas nous qu'on va lancer en avant. Sur le journal que vous m'avez envoyé hier se trouve le compte rendu des opérations faites dans notre région et qui ont coûté 1200 hommes. Notre artillerie a balayé d'une manière efficace le plateau de Nouvron. Nouvron est notre objectif à deux kilomètres, depuis que nous sommes ici nous devons le prendre. A gauche, il y a Autrèches et Mordain. Si dans les journaux tu vois ces noms, tu sauras que c'est tout à fait notre région. Ta lettre du 22 est arrivée après celle du 23. Elle m'a donné des détails sur ce que je ne comprenais pas bien. M. Desvernoy a bien de la chance d'être mobilisé sur place, il ne saura pas ce que c'est que la guerre, mais une fois la guerre finie je ne serai pas fâché d'y

avoir pris part. Sait-on pour quel motif Mr. Bal n'y est pas lui aussi ? Lui qui désirait temps y aller au début, son patriotisme ou son courage ont-ils fait la girouette comme ses opinions politiques ? Il méritera que plus tard on le lui rappelle quelques fois mais il y a bien des chances pour que cela lui arrive. En attendant je fais comme toi, j'attends avec patience la fin. Je ne peux pas croire que cette situation stationnaire dure très longtemps et si les boches sont indélogeables en France, on attendra peut être qu'ils soient tous morts de faim. La veille de Noël, ils avaient mis à un piquet sur leur tranchée une belle dinde sans doute pour nous dire « venez la chercher pour votre réveillon ». A propos, veux tu m'envoyer plus souvent des mouchoirs de poche mais comme je les jette, choisis les très ordinaires, il n'est même pas utile qu'ils soient ourlés. J'ai reçu tes papillotes, grand merci la ville de Roanne nous a envoyé huit caisses de bonnes choses pour nos étrennes mais les meilleurs seraient un bon et vrai baiser de ma petite Louise chérie.

Charles Vignon.

03 Janvier 1915.

Petite femme chérie.

Hier les chansons du grand père m'ont été remises. Je ne saurai comment le remercier d'avoir pris la peine de les relever lui même. Je les gardes précieusement pour la première occasion. Tes nouvelles conserves sont très bonnes et le tout m'a fait grand plaisir. Pauvre Jean Jean qui trouve les dimanches si long, bientôt Papa reviendra puisque Jean est si sage et c'est peut être lui qui sera le plus heureux ce jour-là.

Bons baisers pour tous.

Charles Vignon.

05 Janvier 1915.

Petite femme chérie.

Point de cartes hier ni aujourd'hui, aussi demain je m'attends à recevoir un courrier sérieux. Il est dix heures du soir, je prends mon premier service de garde comme caporal, il ne faut pas penser dormir avant minuit. A chaque instant il faut aller reconnaître les personnes, voitures, autos qui passent. Le service est très sérieux cela va sans dire. J'ai vu sur les journaux d'aujourd'hui que nous avons progressé sur le plateau de Nouvron. Les boches qui minent un peu partout on fait sauter une assez grande quantité de terrain devant nos tranchées. Elles ne nous ont pas fait grand mal heureusement, et nous avons pris possession du trou que leur mine à fait. Nous sommes pour une huitaine de jours au repos. Le mot repos est relatif, car la journée se passe en corvée ou en exercices. C'est en étant de garde dans un poste que l'on a le plus de tranquillité. Que deviens tu ma pauvre petite femme ? De temps en temps j'essaye bien de me transporter par la pensée près de toi. En fermant les yeux, je me figure que je suis dans la maison au milieu de vous et suivant l'heure et le jour j'essaye de me faire une vision de ce que je ne peux pas voir encore. L'hiver heureusement n'est pas très rigoureux, mais le temps est long, et surtout comment cela va t'il finir ? je n'en voit pas la solution, il est vrai que j'en juge par ce que je vois ici, le dénouement n'est pas obligé d'en sortir. Je préfère même beaucoup qu'il vienne d'ailleurs, mais pour le soldat c'est agaçant et un peu démoralisant de piétiner sur place. Il semble que plus on attend avant de rompre la digue plus elle se

consolide. Il vaut mieux ne pas penser à cela, nous ne sommes que des instruments entre les mains de Dieu, il fera de nous ce qu'il lui plaira. Bientôt peut être je serai près de toi, chère petite Lison pour te faire voir que tu n'a rien perdu de mon amour pour toi.

Charles VIGNON.

06 Janvier 1915.

Au mauvais temps d'hier à succédé une journée relativement bonne. Mes galons de caporal me jouent un vilain tour. M.Chanteret est venu se matin me proposer une place tranquille sous ses ordres, mais il faut un simple soldat. Je le regrette parce qu'avec lui j'aurais été très bien, mais il ne désespère pas de me trouver quelque chose quand même. Il faut attendre qu'un poste de caporal soit vacant. Ce sera peut être encore meilleur. Bons baisers à tous chère petite femme. A demain.

07 Janvier 1915.

Mon cher Joseph mon cher Jean Jean.

Tu m'as fait une belle surprise en m'envoyant des papillotes du jour de l'an. Les autres soldats qui n'en reçoivent pas disaient : "Ce papa il a de la chance d'avoir de bonds petits garçons qui pensent à lui." alors je leur en ai donné à chacun une. Elles étaient joliment bonnes je t'en remercie bien et je t'envoie de bons baisers.

Charles VIGNON

08 Janvier 1915.

Hier soir ta lettre du 12 m'est arrivée. Pauvre petite femme, le jour de l'an a été triste à la maison, il ne l'a pas été moins ici et si l'on cherche souvent à s'esbaudir par des jeux ou du travail cela n'empêche pas l'esprit d'aller ou on voudrait être. Tu peux désirer parfois que je t'écrive d'avantage, ne crois pas que ce soit indifférence de ma part car mon seul plaisir est de lire tes lettres et celles qui me parlent de toi. Mais indépendant du travail excessif qu'on nous demande, même quant on nous met au repos, et nous y sommes en ce moment, pour écrire il faut un peu de tranquillité et c'est difficile à avoir.

Pour t'en donner une idée, voilà ma journée d'hier, celle d'aujourd'hui sera pareille à peu de choses près. Au jour réveil à sept heures. A sept heures et demie, tenue pour l'exercice on en revient juste pour manger la soupe. A dix heures après la lecture du rapport distribution du vin et en qualité de capo, j'ai dû les répartir dans l'escouade. A douze heure et demi exercice avec sac complet, deux cents cartouches, deux jours de vivre, tente, couverture etc. On nous fait faire du pas de gymnastique dans une terre défoncée ou on a l'impression à chaque pas d'y laisser ses souliers et pendant ces exercices les obus boches éclatent de toute part, en l'air, en avant, en arrière. A la fin ils sont venus si près que nous sommes rentrés au pas accéléré sans nous faire prier mais éreintés, mouillés de chaud, n'ayant rien pour se changer. On jette tout pour ne pas alourdir le sac, on se réchauffe en buvant de l'alcool, ceux qui en on, et on se couche sur le peu de paille que l'on a. C'est à ce moment que je t'ai écrit la carte d'hier. Aujourd'hui c'est pareille, pour ne pas être en retard j'avais fait la carte du matin aussitôt la soupe mangée. Pour dire vrai, quitte à ne pas passer pour très brave, voilà ce qui m'a permis de t'écrire. Je sortais dehors afin d'être seul et tranquille pour le faire lorsque mon sergent me voit et me dit "en tenue on part de suite". Comme il avait à la main les lettres, au départ je lui

dis d'attendre que je lui donne une carte. En la faisant il m'a échappé une larme, il s'en est aperçu et en lisant ma carte sachant que j'allais t'écrire il s'est arrangé pour me laisser là ce soir. Il y des moments ou le métier est vraiment dur mais dans ces moments-là, je fais comme toi j'offre ce que j'endure pour qu'un jour nous nous retrouvions ensemble, ce jour là nous oublierons tout pour savourer le bonheur de nous retrouver et de nous aimer enfin réunis. Embrasse bien toute la famille pour moi, je voudrais pouvoir te donner les bons baisers qui te disent combien je t'aime.

Charles VIGNON

09 Janvier 1915.

Pas de lettres de toi mais Dédé m'a envoyé des photos qu'il a faites pendant les vacances sans doute et qui sont très jolies. Ce soir j'aurai peut-être deux fois de tes nouvelles. Il paraît que les nouveaux vaguemestres du régiment ramassent quelques bonnes cuites et pendant ce temps ils ne ramassent pas les lettres. Il est certain que le service ne se fait pas si bien qu'autrefois. Remarques si tu as ma lettre ou une carte par jour, car chaque jour je t'envoie quelque chose. Jusqu'au 12 nous restons ici, après nous pouvons rester ici ou aller ailleurs, il se mitonne quelque chose. C'est peut être le coup de la fin.

Charles VIGNON

10 Janvier 1915.

Petite femme chérie.

Hier soir j'ai eu ta lettre du 30 décembre et du 3 janvier. De plus en plus on se plaint du service, j'ai bien peur que toutes mes lettres ne te parviennent pas. Aujourd'hui dimanche, il fait très beau temps c'est la première belle journée de l'année mais on nous l'a gâtée en nous envoyant avant le lever du jour nettoyer les boyaux. En temps de guerre cela veut dire remettre au propre des passages souterrains en tranchée. Les colis arrivent mieux que les lettres. J'ai reçu le cache nez tricoté par tes blanches mains et je m'en sers chaque nuit en pensant à toi. Reçu aussi mon permis de conduire mais je n'ai pas encore entendu parler qu'on veuille nous donner du service dans l'auto. On parle peu des opérations bien que paraît il, les hôpitaux se remplissent de blessés. Cette expérience pourrait bien être la dernière car je serais bien étonné si elle réussit.

Bons baisers

Charles VIGNON

11 Janvier 1915 - 10 heure du soir.

Aujourd'hui arrivage de lettres et de colis aussi c'est fête et de crainte de n'avoir pas le temps de t'écrire demain je gribouille à la lueur de ma chandelle. Je dois d'abord te dire que j'ai essayé par le commandant Thivel de ravoir les effets que j'ai déposé au bureau de la compagnie pour Mme Giraud mais il paraît que ces effets ont été déposés à un service du ministre de la guerre et qu'il n'y a rien à faire. Par ailleurs je sais tout ce que contient le portefeuille en question. Ce sont des lettres reçues par Giraud le sergent major de ma compagnie voulait même les jeter parce qu'elles étaient tachées de sang. Je m'y suis opposé. A

part ces quelques lettre ou carte il n'y a que les deux reçus de mandats, l'un de 90 francs envoyé par son patron Ploton et L'have de St Etienne et un autre de je ne sais combien qu'il avait envoyé à sa femme. A part une petite glace brisée, il n'y avait pas autre chose dedans. J'ai eu l'envie d'en faire l'envoi moi-même, si j'avais prévu ce qui arrive je l'aurai fait mais dans ces choses-là, il est mieux de faire faire une constatation officielle. C'est cette formalité qui est cause de retard. Je t'avoue même que j'aurai été très heureux de trouver son porte-monnaie car je ne serai pas étonné si un jour ou l'autre tu entends dire par une mauvaise langue que c'est moi qui l'ai gardé. Que veux-tu, c'est ainsi que le dévouement est récompensé. Je t'avoue que si j'ai fait cela, aller dans la nuit au risque de me faire tuer moi-même pour chercher ces quelques effets, c'est en pensant que ces souvenirs constitueraient pour sa famille une relique que plus d'une mère et une épouse n'auraient jamais. Si tu vois Mme Giraud, tu peux bien lui dire que bien peu auront la chance d'en avoir autant. Quant à ceux qui pourraient trouver que je n'en ai pas fait assez, tu peux leur dire sans crainte de te tromper qu'ils ne savent pas ce que c'est que la guerre.

Notre repos se continue demain, nous aurons obtenu de la patronne chez qui nous logeons qu'elle nous fasse cuire un lapin. Si c'est notre dernière journée à passer ici comme c'est probable, nous ferons à l'escouade un extra pour profiter de la dernière veillée. Après nous retournerons sans doute aux tranchées pour quelques jours, mais on ne sait encore rien. Il fait aujourd'hui une journée excellente et c'est avec plaisir que l'on va du côté du beau temps bien que l'hiver n'ai pas dit son dernier mot. A mon avis on essaye en ce moment un grand coup, s'il ne réussit pas, on ne peut pas pousser indéfiniment l'expectative. Un moment viendra ou on sera obligé d'arrêter les frais. Quant à faire partir les boches chez eux, je donnerai gros pour qu'on y arrive, mais je n'y compte plus et je plains les malheureux qui s'approcheront de leurs tranchées. L'expérience d'ailleurs doit être commencée et on ne parle pas de résultats sérieux. Quant à nos avances sur Nouvron, elles sont exactes mais les boches n'ont pas reculé d'un centimètre. Au lieu d'être à 800 mètres comme autrefois nous sommes à 50 mètres d'eux et la frontière est loin.

Je ferais mieux d'être plus gai en parlant d'autre chose mais que veux-tu, je ne peux pas m'empêcher de voir les choses comme elles sont. Ce que j'espère seulement, c'est que sur notre point nous n'auront pas à prendre part à l'offensive et cela se passera comme les autres fois, mieux même, puisque nous seront seulement en réserve. Chaque jour amène la fin ma petite femme encore un peu de patience et nous nous retrouverons. Ce sera le printemps tout nous portera au bonheur. Embrasse pour moi grand père grand mère et tous les enfants. Présente mes hommages au révérent père Raymond. Pour toi mes meilleurs baisers.

Charles VIGNON

13 Janvier 1915.

Petite femme chérie.

Ta lettre du 7 m'a bien amusée. Si Monsieur Bal veut s'assurer par lui-même de la mort de Giraud et si ma parole ne lui suffit pas, il n'a qu'à venir ici. Rien que pour le plaisir de voir la tête qu'il ferait je consentirais à l'accompagner à l'endroit où il est encore. Il faut se faire que Giraud soit enterré sur place mais c'est peu probable. Je n'ai pas eu l'occasion de passer près de cet endroit depuis, sauf une fois de nuit 8 jours après, et je ne pouvais quitter la compagnie. Si M. Bal veut faire des histoires, laisse le faire s'il n'a que le désir de se renseigner il peut demander le livret de Giraud, il est resté à la compagnie, je sais qu'on ne l'a pas mis dans le paquet destiné à sa famille. Pendant que je suis aux renseignements je pense que je ne t'ai pas parlé de Michel Mulsant. Il est impossible de savoir s'il est mort mais je sais

qu'il a été à l'hôpital et sa mort ne m'étonnerait pas car j'ai entendu dire un jour qu'il était très mal.

Nous ne savons toujours pas ce qu'on nous réserve, nous attendons des ordres et faisons des exercices. Tout près de nous on installe une batterie de grosses pièces de 155 c'est un mauvais voisinage. Ils ont commencé ce soir à nous casser la tête. Embrasse tout le monde pour moi.

Charles VIGNON

13 Janvier 1915.

Petite femme chérie.

Si tu as reçu une carte, tu dois te demander ce que je suis devenu. Nous partions heureux car on préparait une attaque dans notre secteur et nous pensions bien en être. Aussi le sac paraissait léger. Nous avons vu dans notre voyage des choses oubliées depuis longtemps, une lampe électrique sur une place, des maisons qui avaient encore leur toit et nous allions toujours plus loin des lignes boches. C'était tout à fait bon. Hélas l'enchantement tomba d'un coup. A la sortie d'un village important on nous échelonne devant une rangée infinie d'énormes automobiles et en route pour je ne sais où. A onze heures on nous débarque dans un village, il pleuvait j'étais dans la neuvième auto en tête sur la place ou nous descendons étaient déjà des sénégalais et des marocains. Nous sommes restés là jusqu'à trois heures du matin on nous a finalement mené dans un abri. Depuis nous avons marché, nous sommes en réserve mais en tranchées quand même à l'est de Soissons. Ce que je t'ai dit du service médical qui pendant quelques jours était très large avait pour cause le repos du terrible major. Mais le beau temps est fini et pour être vraiment malade il faut aller à la visite avec sa tête sous le bras. On dit même qu'on exige la photographie pour éviter la tricherie. A notre escouade nous avons porté à tour de rôle le sac d'un malade qui nous faisait pitié et que le major ne veut pas reconnaître.

Reçu ce matin 5 lettres, trois de toi et deux de grand père. J'aime lire celles du grand père surtout ce matin car j'avais besoin d'être un peu remonté on voit de si triste choses autour de soi. Mais il faut avoir confiance et tes bonnes lettres à toi m'apporte la douceur dont je suis si privé. Je ne sais si je pourrai t'écrire chaque jour mais je tacherai de faire partir au moins une carte. Reçois mes meilleurs baisers. Tes colis aussi sont arrivés.

Charles VIGNON.

16 Janvier 1915.

Petite femme chérie.

Je suis gâté ! Encore une lettre de deux pages, je suis si content de la lire que pour te procurer un plaisir réciproque je me mets de suite à l'ouvrage. Nous rentrons de travail, notre escouade à préparé un abri pour les mitrailleuses de M. Chanteret et nous avons donc passé la matinée ensemble. Les boches ont forcé une partie de notre ligne de tranchée et sont arrivés à l'Aisne. Nous sommes de l'autre coté en creusant des tranchées pour préparer la défense. Le village ou nous sommes Billy sur Aisne commence à être bombardé. Les habitants s'en vont ce n'est pas gai de se trouver acculé à pareille chose. Nous avons acheté un lot de poules, de lapins, de vin à bon compte mais il n'y en a pas pour longtemps car comme nous sommes appelés à déménager d'un moment à l'autre on mange tout à la fois. Nous sommes contents de changer de pays, d'abord cela fait de la distraction et puis nos positions n'étaient plus tenables à force

qu'il a été à l'hôpital et sa mort ne m'étonnerait pas car j'ai entendu dire un jour qu'il était très mal.

Nous ne savons toujours pas ce qu'on nous réserve, nous attendons des ordres et faisons des exercices. Tout près de nous on installe une batterie de grosses pièces de 155 c'est un mauvais voisinage. Ils ont commencé ce soir à nous casser la tête. Embrasse tout le monde pour moi.

Charles VIGNON

13 Janvier 1915.

Petite femme chérie.

Si tu as reçu une carte, tu dois te demander ce que je suis devenu. Nous partions heureux car on préparait une attaque dans notre secteur et nous pensions bien en être. Aussi le sac paraissait léger. Nous avons vu dans notre voyage des choses oubliées depuis longtemps, une lampe électrique sur une place, des maisons qui avaient encore leur toit et nous allions toujours plus loin des lignes boches. C'était tout à fait bon. Hélas l'enchantement tomba d'un coup. A la sortie d'un village important on nous échelonne devant une rangée infinie d'énormes automobiles et en route pour je ne sais où. A onze heures on nous débarque dans un village, il pleuvait j'étais dans la neuvième auto en tête sur la place ou nous descendons étaient déjà des sénégalais et des marocains. Nous sommes restés là jusqu'à trois heures du matin on nous a finalement mené dans un abri. Depuis nous avons marché, nous sommes en réserve mais en tranchées quand même à l'est de Soissons. Ce que je t'ai dit du service médical qui pendant quelques jours était très large avait pour cause le repos du terrible major. Mais le beau temps est fini et pour être vraiment malade il faut aller à la visite avec sa tête sous le bras. On dit même qu'on exige la photographie pour éviter la tricherie. A notre escouade nous avons porté à tour de rôle le sac d'un malade qui nous faisait pitié et que le major ne veut pas reconnaître.

Reçu ce matin 5 lettres, trois de toi et deux de grand père. J'aime lire celles du grand père surtout ce matin car j'avais besoin d'être un peu remonté on voit de si triste choses autour de soi. Mais il faut avoir confiance et tes bonnes lettres à toi m'apporte la douceur dont je suis si privé. Je ne sais si je pourrai t'écrire chaque jour mais je tacherai de faire partir au moins une carte. Reçois mes meilleurs baisers. Tes colis aussi sont arrivés.

Charles VIGNON.

16 Janvier 1915.

Petite femme chérie.

Je suis gâté ! Encore une lettre de deux pages, je suis si content de la lire que pour te procurer un plaisir réciproque je me mets de suite à l'ouvrage. Nous rentrons de travail, notre escouade à préparé un abri pour les mitrailleuses de M. Chanteret et nous avons donc passé la matinée ensemble. Les boches ont forcé une partie de notre ligne de tranchée et sont arrivés à l'Aisne. Nous sommes de l'autre coté en creusant des tranchées pour préparer la défense. Le village ou nous sommes Billy sur Aisne commence à être bombardé. Les habitants s'en vont ce n'est pas gai de se trouver acculé à pareille chose. Nous avons acheté un lot de poules, de lapins, de vin à bon compte mais il n'y en a pas pour longtemps car comme nous sommes appelés à déménager d'un moment à l'autre on mange tout à la fois. Nous sommes contents de changer de pays, d'abord cela fait de la distraction et puis nos positions n'étaient plus tenables à force

d'être près les uns des autres on ne se battait plus à coup de fusil mais en se lançant des bombes. Quand une bombe tombait bien dans la tranchée elle faisait encore du travail. Ici il paraît que l'attaque a été dure du côté boche ils ont perdu pas mal de monde mais ils ont gagné une bonne position. Des pièces d'artilleries qui avaient épuisé leurs provisions ont été abandonnées. La situation générale pour nous est moins bonne qu'avant dans cette région, nous tenions la crête du plateau que domine la vallée de l'Aisne et nous ne l'avons plus. Je ne comprends pas où Guillaume recrute ses soldats pour en avoir autant. Chez nous ce sont les mêmes qui se déplacent, lui trouve le moyen d'en sacrifier en masse et d'en n'avoir toujours. Espérons qu'un jour ou l'autre viendra et que ce sera notre tour.
Reçoit petite femme mes meilleurs baisers.

Charles VIGNON

17 Janvier 1915.

Petite femme chérie.

C'est aujourd'hui dimanche, la chance a voulu que nous n'ayons pas grand chose à faire ce matin nous sommes allés à la messe dans l'église du petit village dans lequel nous sommes. C'est la première fois de l'entendre dans une église depuis mon départ de Lyon que j'ai pareille chance. M. Joannes de Cublize y était et avait organisé dans le service des brancardiers une petite chorale. La messe, dite par un des infirmiers spécialement pour le 298^{ème}, avait été annoncée. Il y avait beaucoup de monde. On y a chanté l'astre (?) fidèle, l'Ave maria de Gounod et un chant de circonstance. Pendant cette messe je n'ai pensé qu'à St Symphorien tu y étais sans doute aussi et que tu priais pour nous. J'ai fait la réciproque et j'ai demandé que tu ne sois pas malade ni personne à la maison. J'ai peur que tu ne te soignes pas bien. La guerre finira un jour, il faut que je te retrouve en bonne santé si j'ai un peu maigri, tu me soigneras bien pour me faire engraisser, en peu de jours ce sera revenu. Mais il faut que tu te soignes d'abord. Après j'ai demandé de retourner au pays et que la guerre finisse avec tous les avantages que nous en attendons. Pour l'instant je n'ai pas à me plaindre, je sais qu'à la maison tout va pour le mieux et je suis même très heureux de ce que dit le grand père sur la marche de l'usine. De temps en temps avec Lefèvre, le monteur qui est maintenant dans mon escouade, nous causons de l'installation future et je craignais qu'elle fût inutile, mais je vois que si elle n'est pas absolument utile, elle ne sera pas trop à regretter.

Tes colis m'arrivent bien, j'ai reçu le jambonneau et trois fois du poulet. Je préfère le poulet mais tout se mange. Tu me parles de pantalon, j'en ai touché de neuf, un pantalon de facteur bleu mais cela ne fait rien il commence à avoir un peu de tout. Il me faudrait un petit peigne et une petite glace car ma barbe commence à être longue et plutôt que de la couper j'en prendrai soins. J'ai montré à beaucoup le compte rendu de notre messe de minuit à Confremont, c'est bien cela l'attaque du soir pendant que nous étions en tranchées. Il faudra que plus tard nous revenions ensemble voir ce pays. En relisant ma lettre je la trouve un peu décousue. Je l'ai faite en cinq fois. Je la termine au milieu d'un bois dans lequel on m'a envoyé avec mon escouade chercher du bois pour la cuisine. A demain ma chère petite Louise, Je t'embrasse bien fort pour que tu saches que malgré la distance je t'aime beaucoup d'avantage.

Embrasse pour moi grand père ainsi que les enfants. Mes hommages au révérent père Raymond.

Charles VIGNON

18 Janvier 1915.

route, les voitures du moins les nôtres sont confortables, ce sont les autobus de Paris avec 1ère classe chauffée pour les gradés. Le temps c'était remis au beau le voyage fut très agréable. Actuellement nous sommes à Amblemy pays assez important, celui ou était Romanet ces derniers 15 jours, si nous y restons longtemps nous y serons très bien.

Tu as vu dans les journaux les opérations de Soissons, il paraît que Guillaume lui-même y était. Comme il fait les choses en grand, il a fait massacrer une quantité considérable de ses sujets. Un artilleur qui a vu la chose nous a raconté qu'à un moment, un bataillon boche en formation par 4 s'avancait. Le commandant d'artillerie l'ayant vu dirigea sur lui un feu continu de 5 pièces de 75. Il faut avoir vu cela comme je l'ai vu une fois, ce fut un anéantissement complet. Malheureusement cet avantage fut tout à fait partiel et malgré les pertes subies Guillaume peut être content de ce qu'il a fait. Il a repris une position qui nous avait coûté bien cher et sur cette position une trentaine de pièces d'artillerie dont 3 de 155. Mais la pointe prise forme hernie sur la ligne. Si Joffre pouvait l'étrangler se serait un joli tour. Espérons. J'écris mal ma chère petite Lise à certain moment on a la tête vide mais cela n'empêche pas que je t'aime de tout mon cœur.

Je t'embrasse comme je t'aime. Charles VIGNON

20 Janvier 1915.

Petite femme chérie

Nous sommes toujours au repos ce qui m'a permis de passer hier une bonne journée. Le matin je suis allé à la rivière pour me débarbouiller, l'opération était à peine terminée que M. Chanteret vint me chercher pour m'emmener dîner avec lui. J'accepte sans réserve et vais de suite en demander la permission à notre lieutenant commandant la compagnie. Il me l'a donnée sans faire de difficultés. Notre dîner était surtout composé de conserves mais nous l'avons mangé dans une cuisine bien propre pour moi c'était de l'extra. J'oubliai l'omelette qui en était une autre, n'en ayant pas goûté depuis notre départ de Lyon. Nous avons causé du pays, il est comme moi, il attend avec patience le bon moment qui nous permettra de le revoir. Il m'a chargé de transmettre au Grand père et à toute la maisonnée son meilleur souvenir.

Le soir, le régiment s'est réuni afin de se mettre en grande pompe la croix de chevalier de la légion d'honneur au commandant du 5ème bataillon du 298. Le soir on nous a annoncé une bonne nouvelle, malheureusement je n'y crois plus depuis le temps qu'on nous en parle, la voilà : Notre régiment serait pour de bon en réserve de corps d'armée et c'est notre général de brigade qui aurait obtenu cela du général de corps hier soir.

21 Janvier 1915.

Petite femme chérie

Je suis depuis trois heures dans un petit café qui sert de poste à la limite du village d'Emblény et pendant que chacun commence à se reposer je profite de la tranquillité pour écrire. Il y a une table et c'est très commode. Le village dans lequel nous sommes est un des plus importants de l'endroit. Le général de division y est installé et tous les services de sa division avec. Il y passe quantité d'autos, de ravitaillements ou autres. En arrêtant et reconnaissant un convoi tout à l'heure j'ai causé avec un conducteur et lui ai demandé si toutes les places étaient occupées. Il m'a dit qu'au parc Peugeot c'est à dire là où le grand père a écrit

on voit arriver souvent de nouveaux conducteurs. Cela me donne encore un petit espoir. Si le grand père lui écrit en lui faisant remarquer que je suis territorial.

Si on avait prévu la guerre, j'aurai pu rentrer d'office dans ce service tous les possesseurs de camions conduisant leur voiture. Partant de cette idée ne pourrait on pas rendre la demande à Peugeot plus intéressante pour lui en lui laissant entrevoir la vente d'un camion l'autorité militaire ne paye qu'une partie. Je propose les grands moyens ! Si le grand père acceptait l'idée de faire son camionnage lui même après la guerre il pourrait encore trouver le directeur du garage Peugeot à Lyon ou Berliet et lui demander si en achetant maintenant un camion il obtiendrait que je sois le conducteur. C'est une dépense mais je suis persuadé que vous seriez disposé à la faire si vous aviez la certitude que je vois la fin de la guerre. Pour ma part, en restant au 298 ème, je crains bien que cela ne se termine mal. Nous sommes en réserve pour le moment mais on ne sait pour combien de temps. Une fois déjà nous l'avons été et cela a duré 48 heures. Ce qui me fait croire que ce sera la même chose c'est que le bataillon de Romanet est déjà parti à Roche cette nuit. Comme il s'est reposé pendant que nous étions en service, nous en espérons que nous en aurons notre part mais à ce bataillon nous sommes guinards et nous ne comptons pas que ce repos dure longtemps. Si j'étais assuré de terminer la guerre sain et sauf ou même avec une blessure je ne chercherai pas à me mettre à l'abri du danger mais à force d'en voir de toutes les couleurs j'ai cette conviction que si notre régiment a un jour un devoir à remplir, il y en a qui sont marqués pour y rester. Quant à chercher à ce soustraire au danger en faisant un service autre part il n'y a pas de scrupules à avoir ou tout au moins on les perd vite quand on voit comment toutes les bonnes places sont accaparées par ceux souvent qui le méritent le moins.

Enfin c'est une idée qui m'est passée par la tête, le grand père ne fera ce qu'il trouvera bon, mais je suis sur qu'il va se mettre de suite à la besogne, aussi tu le remercieras pour moi de tout l'embarras que cela va lui causer. Ma petite femme c'est à toi que je pense dans tout cela et nos marmots on ne devrait pas mettre ainsi les pères de famille en premières lignes. Ayons confiance toujours le bon Dieu a bien voulu me protéger jusqu'à présent, il continuera peut importe le moyen.

Reçu ce soir les lettres de Jean, deux des tiennes et celle du grand père. Voilà trois jours que je n'en recevais plus. Comme on trouvera bon de se sentir ensemble ma chère petite lise quand tout cela sera finit. Je n'ose guère y penser encore mais cela viendra. Je t'embrasse bien fort en attendant ainsi que toute la maison.

Charles VIGNON

22 Janvier 1915.

Nous revoilà aux tranchées. Quand je pourrais t'écrire longuement, je te raconterai notre aventure mais ce ne sera que pour après demain.

Charles Vignon

24 Janvier 1915.

Changement d'adresse Charles VIGNON caporal mitrailleur - section de mitrailleuse 298ème secteur postal 58.

Je suis avec M. Chanteret impossible d'écrire long mais demain j'espère avoir le temps.

Bons baisers. Charles Vignon

25 Janvier 1915.

Chère bonne maman

Je suis bien en retard pour vous remercier du sac de papillotes qui m'est arrivé en bon état. Elles étaient si bonnes qu'il n'en reste plus. Le temps passe et bientôt j'aurai le bonheur de vous embrasser.

Charles VIGNON caporal mitrailleur - section de mitrailleuse 298ème secteur postal 58

25 Janvier 1915.

Petite femme chérie

Je suis depuis hier dans un nouveau poste. Tu as dû recevoir une carte indiquant mon changement d'adresse. Comme pendant quelque temps je serai obligé d'aller chercher à ma compagnie les lettres et colis, ma première pensée a été de t'en avertir afin que tout cela arrive le plus tôt possible et le plus directement. Je suis très content de ma nouvelle place. C'est Monsieur Chanteret qui me l'a fait avoir, le Grand père pourra l'en remercier, cela lui fera plaisir. Mais tu ne sais pas encore de quoi il s'agit. Je suis caporal mitrailleur sous les ordres de Monsieur Chanteret, ainsi en ce moment je suis avec lui, nous venons de commencer le service. Comme travail il y a le service de la pièce mais je suis en dehors et à l'abri de ces corvées assommantes qui prenaient nos jours et nos nuits. Ainsi depuis notre départ d'Emblény je n'ai pas pu dormir cela faisait quatre nuits et il n'y a rien de fatigant pour moi comme cela mais je me suis rattrapé la nuit dernière. Je vais te raconter ma soirée d'hier, demain je te dirais ce que nous avons fait en quittant Emblény. Nous avons quitté la tranchée hier à midi, le matin un copain de mon escouade avait été blessé en faisant un travail que je devais faire moi même et nous devons prendre un peu de repos dans les grottes de Confrécourt. Nous étions vannés, la soupe était à peine mangée qu'on nous envoi occuper une tranchée en soutient d'artillerie, les abris pour la nuit n'étaient même pas terminés. Prévoyant une mauvaise nuit je me suis esquivé pour aller chercher à Vaux le sac de couchage que j'avais déposé chez une bonne vieille qui avait hébergé notre escouade. Elle ne m'a pas reconnu tellement j'étais sale, je me suis débarbouillé, elle m'a fait du vin chaud et je remontais tranquillement à notre tranchée lorsqu'on m'apprend ma nomination à la mitrailleuse. Il fallait que je rentre à Vingré, j'y arrive à la nuit et là je rencontre l'ami Lacaufrette qui est ordonnance de l'officier mitrailleur chez qui je dois aller. Nous avons soupé ensemble à son ordinaire qui n'est pas trop mal, nous avons ajouté la boîte de poulet que j'avais reçu à Emblény et que je n'avais pas encore ouverte. Nous avons un bon feu dans la cheminée, seuls dans la maison nous avons veillé un peu en fumant des pipes et nous racontant des histoires. J'ai couché avec lui "ha, la bonne nuit"! Le matin il m'avait préparé mon jus nous avons fait encore du chocolat, tu vois que la vie que j'ai en perspective change de l'autre. Je verrai souvent Lacaufrette tant dans le même service. Il y aura bien quelques mauvais moments mais ce n'est pas comparable à ceux que j'ai passés déjà. Voilà quatre jours que je n'ai pas eu de lettre, demain j'irai chercher mon courrier à Confrécourt et je passerai un bon moment à lire ce qui m'attend là-bas. Bons baisers ma petite femme le plus mauvais temps est je crois passer tu en seras heureuse aussi le temps passera plus vite.

Embrasse toute la maisonnée pour moi. Charles VIGNON

26 Janvier 1915.

Petite femme chérie

Ma première journée de service à la mitrailleuse a été ma vraie journée de repos. Quel changement et comme je l'apprécie après ce que j'ai vu ! Tout y est mieux, la compagnie de Monsieur Chanteret y est précieuse pour moi le risque de guerre est moindre pour moi que là où j'étais. A la compagnie j'étais sous les ordres d'un lieutenant très courageux mais trop audacieux. Il réclamait pour lui les postes dangereux et nous en faisait profiter. Quand quelques coups étaient à faire il avait ses hommes de confiance et je n'étais pas plus fier que ça d'en être. Il m'avait désigné caporal grenadier, la fonction était d'aller en rampant jeter des grenades explosives dans les tranchées boches. Adieu tout cela j'en pousse un ouf de satisfaction. A côté de cela, nous vivons dans un bien être relatif, toutes les mitrailleuses sont dans des abris, on y fait du feu et la nuit nous sommes renforcés par des veilleurs fournis par les compagnies, nous pouvons nous reposer à tour de rôle en ne laissant deux hommes par pièce.

Hier soir jusqu'à minuit nous avons veillé ensemble. Monsieur Chanteret et moi, nous avons causé auprès du feu de bois en fumant quelques bonnes pipes. Tes colis nous sont parvenus, il y avait du malaga, du frontignan, des lettres. Monsieur Chanteret en avait un aussi avec des Chatteries, nous nous sommes offerts réciproquement des bonnes choses. Enfin petite femme tu vois que je suis beaucoup mieux depuis ce changement. Sous le rapport de la cuisine, là aussi c'est mieux. A la compagnie je ne mangeais que du bouillon et je tapais dans les conserves mais ici tout est fait proprement. Cela tient à ce que la section des mitrailleuses forme un service indépendant du régiment et suit toujours le colonel, il en découle certains avantages. Mais je ne t'ai pas encore raconté notre arrivée aux tranchées. Partis d'Emblény à cinq heures du soir par la pluie nous arrivons à Confrécourt à sept heures du soir. Le régiment que nous allions relever avait négligé d'entretenir les boyaux de communication. Ils étaient dans un état épouvantable à l'entrée il a fallu rentrer dans 50 centimètre d'eau et comme nous étions déjà mouillés cela n'avait qu'une petite importance mais plus loin, c'était de la boue épaisse et on avait jusqu'aux genoux quelques fois plus haut à certains endroits. Et la pluie toujours la pluie dans la nuit noire. Ordinairement on met 40 mn pour aller du commencement du boyau à la ligne de feu ce soir de sept heures du soir nous sommes arrivés à une heure du matin et encore pas tous, quelques-uns sont restés enlisés jusqu'au matin. A mon escouade, l'un avait perdu un soulier dans la mélasse un autre est arrivé pieds nus. Inutile de dire dans quel état nous étions. Ce qui m'a fait le plus ronchonner c'est un petit accident arrivé en route. Dans un endroit l'eau ou plutôt la boue claire nous arrivant au dessous des genoux je glisse dans un trou je perds l'équilibre et m'assoit par force dans la bouillabaisse. Il a fallu repêcher mon fusil mais nous étions déjà garnis de boue à un tel point qu'un peu plus ou un peu moins on n'y regardait pas. Enfin nous arrivons au terminus. J'étais avec Lefèvre le monteur d'Angot, nous décidons de nous arrêter dans le premier abri venu. Hélas tout était effondré, c'était lugubre, il fallait y voir un peu et j'avais un bout de bougie mais il fallait l'allumer. Comment faire prendre une allumette avec des mains mouillées, en sacrifiant mon mouchoir j'y arrive mais la guigne s'en mêle et une goutte d'eau tombe sur la mèche et l'éteint. Je n'ai pas pu faire prendre une autre allumette. Nous rechargeons les bagages et cherchons un abri plus hospitalier. Nous y arrivons enfin et retrouvons quelques copains qui avaient déjà allumés du feu. Nous sommes restés trois jours avant de pouvoir nous changer, c'est une aventure dont on se souviendra. Reçu tes lettres si aimantes ma grande Lise et merci aussi au Grand père de la sienne. Tout cela m'a fait bien plaisir. Cette fois je reprends bon espoir de vous revoir tous.

Ma petite femme chérie.

La vie que nous menons ici change complètement de celle que nous menions à Vingré. Les derniers temps nous vivions dans un cauchemar, nous avions la perspective d'une attaque inévitable et dans les conditions où on devait la faire il y avait bien peu de chance de s'en tirer. Les blessés ne pouvaient guère espérer se retirer si notre avance n'était considérable. Pour ma part je sentais, pour l'avoir vu d'autres fois, comment les choses allaient se passer. Quelques courageux partent en avant, les autres se cachent bien heureux là dans leur frousse, si cela se passe la nuit, ils ne nous tirent pas dessus. Pour le coup de la ferme brûlée, nous nous sommes trouvés 18 sur une compagnie, ce qui nous a sauvés c'est la distance un peu grande qui nous sépare des tranchées boches et la nuit qui nous a permis de nous retrancher. Mais maintenant que la distance n'est plus que de 50 à 60 mètres, il n'y avait qu'une sortie imaginable qui pouvait la faire réussir et en sortant quelques uns comme cela serait arrivé, ceux-là étaient assurés de ne pouvoir rien faire et de ne pouvoir revenir. Un général disait dans un article publié dans l'écho de Paris, qu'après 5 mois de campagne une troupe ne vaut pas grand chose. Sans aller si loin, bien que je trouve un peu de réalité dans ce qu'il dit, on aurait un moral bien meilleur en donnant aux troupes du front quelques moments de répit. Il faut renoncer à demander à ces troupes l'énergie nécessaire dans un mouvement d'attaque. Un soldat qui a vécu trois ou quatre mois dans les tranchées en arrivera à ne plus vouloir rester derrière un créneau parce que chaque jour il a vu un de ces camarades tués au moment où il ne s'y attendait pas par une balle passant par le trou du créneau. Quand d'autre part il a entendu comme cela arrive souvent des rafales de balle venant se loger dans la butte.

Il aime autant se faire tuer sur place que d'aller chercher la mort dans un enfer pareil. Il faut vraiment du courage pour y aller. Tandis qu'une troupe bien reposée et qui a oublié cela quelque temps s'est au contraire retournée aux récits d'exploits de quelques braves ou indignée de voir les massacres causés par la trahison de quelques boches y va de tout son courage avec le désir de faire du travail utile. Bien que le fait pour nous d'avoir changé d'objectif, nous enlève une bonne partie de la crainte que nous avions tous aux tranchées. Un officier nous disait ce matin « il m'a été impossible de dormir les deux dernières nuits ». Je lui ai dit « Vous n'êtes pas le seul ». Je ne sais ce que l'avenir nous réserve en tout cas il faut avoir confiance.

A demain petite Lise. Meilleurs baisers. Charles Vignon

19 Janvier 1915.

Petite femme chérie,

Décidément le général doit avoir la pensée de nous donner quelques distractions. On nous a offert encore un petit voyage en auto. Le départ manquait un peu d'entrain, on nous a réveillés à 11 h du soir, le rassemblement est un peu long. Nous sommes restés une bonne heure sur la place à attendre. Il neigeait, nous étions tout blancs. Nous voyons défiler dans la neige le régiment qui vient nous remplacer. Enfin nous partons au petit jour et nous faisons une bonne pause sur la route qui mène à Soissons. Comme on se bat à Soissons et qu'une partie de la ville est prise, je pensais qu'on nous y menait. Mais au bout d'un moment, les magnifiques autos des officiers supérieurs sont arrivées et c'était beaucoup plus intéressant que la première fois. D'abord on s'habitue aux choses, et comme nous n'étions pas encore morts d'y être allés une fois nous y allons sans méfiance. C'est vraiment impressionnant de voir ses trains en

Ces temps derniers je vivais comme un condamné à mort, maintenant que je ne suis plus à la compagnie je suis délivré de ce cauchemar.

Reçoit mes plus tendres baisers. Charles VIGNON

27 Janvier 1915.

Chère petite femme

J'ai eu une bonne surprise en recevant les envois du Grand père, ils m'ont fait d'autant plus plaisir, qu'ils tombaient à pic. Depuis notre marche dans la boue mes souliers laissaient voir des jours inquiétant, mes jambières aussi commençaient à crier grâce et le tout menaçait de refuser le service. Me voilà botté comme un bleu tout frais arrivé. J'ai mis ce matin mes jambières de cuir, c'est pour le coup que je serais salué comme un officier lorsque j'aurai ma pèlerine. Hier j'ai couché à coté de Monsieur Chanteret, nous partageons tout ce que nous avons, nous mangeons ensemble, quel changement pour moi. Une chose qui m'a fait plaisir aussi c'est de constater que les mitrailleurs sont des soldats courageux ayant confiance en leurs pièces. Le milieu n'est pas déprimant comme l'était celui dans lequel j'étais avant.

Vos deux lettres relatives à l'incident diplomatique m'ont bien amusées la note ne m'a pas produit le quart de l'effet supposé, dans tous les cas je te dis en toute franchise que je n'aurais pas eu la force de caractère suffisante pour te dire que j'étais très heureux quand c'était tout le contraire. Le plus que j'aurai pu faire aurait été de ne pas écrire, je suis sur qu'entre les deux choses tu préfère savoir la vérité. Je suis d'ailleurs très fier de constater que si mes lettres ont pu t'attrister, tu ne t'es pas laissée abattre, les tiennes m'ont toujours apporté un bon réconfort. A demain petite femme chérie je t'envoie mes meilleurs baisers, tu sauras y trouver toute l'affection que j'ai pour toi.

Charles VIGNON

Relevé dans une lettre de Louise

Chaque soir malgré la neige, Joseph et Jean viennent avec moi à l'exercice de l'église. Jean les yeux fermés répond très fort aux prières, chante le tantain. Le subtuum et le parce domine comme un vrai petit curé et suit son chapelet sans se tromper d'un grain. Au dernier de la dernière dizaine il se met gravement à genoux convaincu que c'est lui qui donne le signal à toute l'église. Hier soir petit Jean, contrairement à ses habitudes, devait être en distraction. Au deuxième grain de la dernière dizaine il se met à genoux, personne ne l'imité. Monsieur l'abbé en chaire continue un, deux, trois Ave maria je vois le petit coeur qui gonfle les larmes qui arrivent, quatre cinq six Ave maria, c'est trop fort Jean éclate et très tragique me jette son chapelet en me disant avec désespoir "maman maman mon chapelet... il n'est plus juste" pauvre Jean Jean. L'autre jour aussi ayant perdu un grain de son chapelet, il me disait "Mon chapelet qui a une note cassé". Ne croyez vous pas ma chère Alice que les notes passant par cette petite bouche innocente doivent vibrer jusqu'au ciel ?

27 Janvier 1915.

Petite femme chérie

Reçu deux lettres hier soir et trois colis dont deux de liquides et un de victuailles, un bon saucisson cuit, c'est ceux que je préfère aussi je ne le laisse pas vieillir. Tu as eu de l'embarras

pour aller chercher mes bottines à Roanne ma petite femme si tu savais combien je suis content de les avoir ainsi que mes jambières, malgré le froid j'ai chaud comme en été. Je ne sais si je t'ai dit que les mitrailleurs ont une voiture pour porter leurs sacs. On peut donc la charger sans inconvénients, tu ferais bien de m'envoyer un colis de linge et de chaussettes. Mr. Chanteret fait de la photo ici mais il fait développer à Roanne et n'a pas encore reçu ses épreuves. Je lui ai demandé de faire ma binette. Quand tu iras à Roanne tu pourras faire une visite à Mme Chanteret, elle te fera voir celles qu'il a déjà faites. Depuis que je suis à la mitraille j'ai pris un appétit formidable, je grignote toute la journée, je ne dis pas cela pour que tu ne m'envoies plus de provisions, j'en ai de reste. La cuisine est très bonne je trouve bien ce qu'il me faut.

Hier soir et cette nuit nous avons causé un peu de tout. M. Chanteret avait reçu un journal où se trouve une lettre en patois, l'arrivée d'un territorial sur le front, je te l'enverrai c'est nature. Que de champs de carottes ont été abimés parce que le vent avait fait bouger une betterave montée sur sa tige. Ce que tu me dis des commandes reçues par le Grand père me donne envie de vite aller l'aider, ce sera un renouveau complet.

Je t'embrasse bien fort ma petite femme. Charles Vignon

29 Janvier 1915.

Petite femme chérie.

Tes lettres prennent l'habitude d'arriver tous les deux jours. Ce soir j'aurai des nouvelles mais hier j'ai jeuné. Il fait une journée splendide, le soleil envoie quelques rayons dans notre abri, on sent que le beau temps à pitié de nous et vient nous rendre la vie plus douce. De temps en temps, je vois le brave ami Lacaufrette chez qui je trouve l'hospitalité la plus aimable. Son officier est rarement chez lui, Lacaufrette est tout à fait le patron et fait sa popote alors on cause au coin du feu. Je suis d'avance tout à fait heureux depuis mon changement, d'un autre côté M. Chanteret est on ne peut plus gentil avec moi et nous partageons tout ce que nous avons, à l'avenir nous partagerons même le danger puisque nous y serons ensemble. Dans ces moments-là, on peut avoir des services sérieux à se rendre mais il faut bien espérer que tout se passera sans accident. On nous dit encore aujourd'hui que nous allons avoir du repos en arrière. C'est au rapport officiel, nous voudrions bien le croire, mais depuis le temps qu'on nous parle de ce repos sans le donner nous perdons confiance. Cependant si ce qu'on dit est vrai que tous les dépôts regorgeant de soldats qui ne font rien vont en permission, il serait juste que nous soyons remplacés pendant quelques temps. D'après le rapport, après le repos nous irions en Alsace, il faudra bien que cela finisse avant les chaleurs car à ce moment les corps non enterrés et qui sont en décomposition nous amèneraient bien la peste ou le choléra. J'ai des mercis à te transmettre de la part de l'André, de Vardon et Ducher, à qui tu as envoyé des colis de linge. Un jour que tu iras à Roanne, achète-moi deux ou trois gants éponge, j'ai usé les miens.

A demain ma chère Lise, reçoit mes meilleurs baisers. Charles Vignon

31 Janvier 1915. (Venizel)

Petite femme chérie

Encore un mois qui finit, chaque fois qu'on en commence un autre, on espère qu'il amène avec lui des événements assez importants pour hâter le dénouement désiré. Et jusqu'à présent

nous sommes toujours au même point. Peut être février nous fera voir du nouveau. Point de lettre hier, point de lettres aujourd'hui je crains bien de rester plusieurs jours ainsi en voici les raisons : mes lettres adressées à la 24 ème compagnie vont au 26 bataillon que j'ai quitté en venant à SHR. On dit que le 6ème bataillon est parti, s'il est loin, mes lettres s'y accumuleront jusqu'à l'occasion qui nous rapprochera. La cause de son départ est toujours ce fameux repos si désiré, il en est encore question et il y a des chances pour que nous allions passer quelques jours en arrière et on recommencera. Les Allemands ont, parait-il, passé l'Aisne à Vénizel où nous avons été dans notre voyage à Soissons mais ils ont été reçu avec tous les honneurs dus à leur rang, ce n'est pas dommage. Ici ils canonnent ferme, leur nouveaux obus font des craquées formidables, à chaque explosion la terre tremble a cent mètres à la ronde. On vit au milieu de cela sans penser au danger, mais quelle tranquillité ce sera pour tous quand on entendra plus du tout ce bruit là. Il en est qui prétendent qu'ils ne pourront plus dormir, ils font le projet de se munir de pétard que leurs femmes allumeront à intervalle régulier pendant la nuit. Comme tu le penses se sont des plaisanteries. Pour moi, quand je serai bien au chaud avec toi, je ne désirerai rien d'autre mais je n'ose pas encore y penser. Cela viendra certainement mais quand ?

Depuis que je suis à la mitrailleuse je dors bien, les gradés ont le privilège de pouvoir se reposer assez tranquillement, j'en profite. Je rêve même chaque nuit ce qui ne m'arrivait plus. Cette nuit nous étions à Ste Marguerite et j'ai vécu les meilleurs moments que nous y avons passés.

Reçoit mes meilleurs baisers. Charles Vignon

1er Février 1915.

Petite femme chérie.

Allons en arrière, à demain des nouvelles, bonne santé.

Charles Vignon

02 Février 1915.

Petite femme chérie,

On me remet ce matin vos deux lettres de Lyon, la tienne et celle du Grand père. Je voudrais bien que cette démarche aboutisse. Je suis beaucoup mieux qu'avant mon affectation à la section de mitrailleuse, mais en tout il faut considérer la fin et dans un coup de chien les mitrailleurs en voient de dures. Enfin, à la grâce de Dieu comme tu dis, c'est lui qui dirige les événements, il n'arrive que ce qu'il permet.

Ce que tu me dis de vos démarches à Lyon me laisse un bon espoir.

Nous avons quitté Vingré hier soir et nous sommes à 20 kms en arrière. Il est impossible de savoir si nous y resterons longtemps. Je crois que le front se garni de troupes actives, on parle même de l'arrivée de troupes anglaises, c'est peut être le grand coup qui se prépare. Tant mieux il faudra bien en finir une fois, le plus tôt est le meilleur. Nous sommes cantonnés dans une immense ferme comme on n'en voit pas dans nos pays. Ce sont de vraies usines avec atelier de forge, charronnage etc. Comme c'est immense nous y sommes bien logés, très au large.

Remercie bien le Grand père de tout l'embarras qu'il prend pour moi mais l'année ou l'hiver prochain quand je serai rentré, je lui revaudrai cela, il pourra aller tranquillement avec Grand-

mère à Ste Maxime. Je me chargerai du reste. En attendant embrasse les bien pour moi ainsi que les enfants et reçoit mes meilleurs baisers.

Charles Vignon

03 Février 1915.

Petite femme chérie

J'espérai avoir hier une lettre de toi mais rien n'est arrivé. Ce matin nous avons fait un nettoyage complet des mitrailleuses, le mécanisme est assez compliqué, aussi nous avons été très occupés. En ce moment nous attendons dans nos granges la visite du général, comme il se fait attendre je t'écris. Lacaufrette m'a fait avoir un nouvel emploi, son officier à un appareil photo. Je vais lui servir d'opérateur, c'est encore une bonne affaire. Je pourrais faire de la photo moi même et comme je serai souvent avec lui je pourrais en retirer à l'occasion quelques avantages. Petit à petit ma situation s'améliore, il y a même un changement très sérieux : plus de liberté, travail plus intéressant et moins pénible. Je ne désirerai rien de plus, mais quand je pense à toi et tout ce qui m'attend au pays, je cherche encore le moyen et l'emploi qui me rendra plus sûr, le retour à la maison. Mais j'ai confiance il semble que sous ce rapport la chance se met à me sourire et si la demande pour le service des autos ne donne pas de résultat j'arriverai peut-être à me débrouiller ici. Il est arrivé du renfort au 298^{ème}, un détachement de 150 hommes venus de Roanne hier. On complète le régiment mais j'ai entendu dire que ces renforts étaient en grande partie composés de territoriaux. C'est un espoir de voir le régiment rester à l'avenir un peu en arrière. Après la revue je commencerai mes débuts de photos, il me sera possible de t'envoyer quelques unes des épreuves les plus intéressantes. A demain chère petite femme embrasse tout le monde pour moi, à toi mes meilleurs baisers.

Charles Vignon

04 Février 1915.

Décidément il y a du bon, me voilà passé photographe au service du lieutenant mitrailleur, cela me donne des entrées près des légumes. Hier soir avec Lacaufrette j'ai fait l'inventaire du matériel de photo du lieutenant qui est logé dans la maison de maître de l'immense ferme. C'est une antique habitation très bourgeoise aux grandes pièces. J'aurai pour mon cabinet noir le cabinet à toilette d'une très grande chambre qui sert en même temps de salle de billard. Cela va te paraître cocasse, je m'explique mal sans doute. Admets si tu veux, que c'est une salle de billard qui est transformée en chambre à coucher, le lit est dans une alcôve caché par des tentures. D'une vaste fenêtre on a vue sur un parc magnifique, c'est très agréable. La pièce, joliment meublée a les murs ornés de lambris et garnis de tableaux. J'ai admiré le tout et essayé le moelleux des fauteuils. En le faisant, j'ai pensé malgré moi à Louis Rodet et me disait si l'officier venait, je me trouverais dans une situation analogue à celle de Louis Rodet le jour ou Louise le trouva installé dans le pouf de notre chambre.

Charles Vignon

04 Février 1915. Matinée

J'avais commencé hier soir à t'écrire, je n'ai pas terminé, je m'y remets donc. Hier soir, grand arrivage de lettres, toutes celles envoyées depuis le 24 et le 31 sauf les deux de Lyon, plus une d'Alice, une de Girardon très aimable, enfin les encouragements et consolations hebdomadaires de Cl. Chapelle.

J'en ai eu pour un moment à voir tout cela, mais les lettres anciennes ont moins d'intérêt que les nouvelles.

Je vais te donner une preuve évidente que je suis beaucoup mieux depuis mon changement, à l'avenir j'aurai beaucoup moins besoin de réserve. Ici je mange avec les sous-officiers, M. Chanteret m'a obtenu cela. Nous irons manger aujourd'hui chez une femme du pays elle nous fera notre cuisine, nous prendrons nos repas dans une salle à manger et cela tant que nous serons ici. Tu vois qu'il y a du bon. Hier soir à 5 heures, comme notre cantonnement était déjà signé, je suis sorti voir un peu le pays, je suis entré à l'église qui ressemble pour l'extérieur à celle de l'oncle de Fresneau. J'y avais fait ma prière lorsque le curé de l'endroit c'est mit à allumer les bougies, je suis resté et j'ai assisté à une bénédiction. Les brancardiers qui sont des prêtres en grande partie, y étaient et ont chanté les chants ordinaires du salut. Mr. Joannon tenait les orgues, je me suis cru un moment bien loin de la guerre et j'ai bien prié pour vous. Aujourd'hui nous irons faire des exercices avec nos mitrailleuses, il fait beau, ce sera un passe temps. Nous allons mener la vie de caserne jusqu'à ce que nous retournions au front. J'oubliais de te dire que pour la demande auto, je ferais tout ce que je pourrais ici pour la faire aboutir. Le copain qui s'est fait blesser à ma place est à Bordeaux je regrette un peu de ne pas l'avoir été moi même, sa blessure est à la tête sans beaucoup de gravité mais le pauvre il l'a échappé belle, à 2 cm près il y serait resté. Ce sera encore mieux pour moi si je l'en tire indemne et je l'espère du bon Dieu. Tous les sacrifices que tu fais pour moi sans oublier celui du chocolat ne peuvent pas rester sans effet. Ayons donc confiance et attendons patiemment. Ma provision de papier à écrire était épuisée, j'ai trouvé celui là qui est un peu plus grand tu ne t'en plaindras pas. Ma petite femme je regrette quelques lettres un peu alarmées qui ont pu te donner des idées noires. Oublie-les, le beau temps moral est revenu et je crois qu'à l'avenir tout ira mieux. Embrasse Grand père et Grand-mère pour moi. Dis au Grand père que je me mets à sa disposition pour tous les renseignements mécaniques que je suis capable de lui donner. Ce n'est pas un travail pour moi de lui écrire là dessus, je voudrais d'ailleurs l'aider d'une façon plus active.

Petite femme je t'embrasse de tout mon cœur. Charles Vignon

04 Février 1915.

Petite femme chérie,

Point de lettres aujourd'hui. C'est un jour borgne comme dirait Jean. C'est l'œil qui met la vie dans un visage se sont les lettres qui mettent la gaieté dans la journée du soldat. Hier M. Chanteret a profité du beau temps pour faire des photos avec son appareil. Bientôt je t'en enverrai une nouvelle de ton mari, une autre qui te fera connaître la bonne petite mère qui nous héberge et chez qui nous sommes si bien. Elle nous fait une cuisine excellente, je veux dire très saine. Jusqu'à présent notre cuisine péchais par l'excès de gras, quelquefois nous avons mangé des plats préparés à l'huile, ce n'est pas fameux. Elle nous fait chaque soir une bonne soupe qu'elle veut nous servir elle-même, un plat de légumes pommes de terre ou conserve, un plat de viande et le dessert. Tu vois que nous sommes très bien de temps en temps il y a des extras, ainsi j'ai aperçu ce soir derrière la porte une corbeille d'huîtres. Je ne sais pas encore d'où cela vient mais je proposerai que la personne qui les a envoyées soit aussi membre honoraire. Je crois que c'est un adjudant nouvellement nommé qui arrose

son sabre. Ce matin j'ai photographié le capitaine Pelade tout seul en grand et en petit, il a été nommé récemment Chevalier de la Légion d'Honneur et il veut envoyer à sa femme une photo de lui portant sa médaille. Le Capitaine Pelade est un des officiers les plus influents au régiment, il loge constamment avec le colonel aussi j'ai soigné particulièrement sa photo.

Un de ces jours le colonel me demandera peut-être le même service. Tu vois que je fréquente la haute. Il n'y a pas de comparaison entre la vie que j'avais autrefois celle de maintenant indépendamment de la liberté que j'ai, mon travail est plus agréable, la compagnie plus intéressante et puis si je couche encore à la paille c'est que je le veux bien. Je passe une partie de mon temps dans les appartements celui des cordonniers enfin à l'immense avantage de me fournir un cabinet noir dans sa cave. C'est la maison des arts et métiers. Tout à l'heure je suis allé coudre des boutons à ma capote chez les armuriers. En tant de guerre on préfère aller chez eux que chez le tailleur car ils ont ce qu'il faut pour les coudre avec du fils de fer. Depuis que nous sommes ici le bureau de la CHR est installé dans une jolie villa abandonnée qui a été abîmée par une marmite. On l'a surnommé la villa "Raymond" du nom du sergent major qui a installé son bureau. Comme Raymond est un copain depuis que je lui ai fait de la photo je vais le voir de temps en temps. Il reçoit dans son joli petit salon, enfin il se sert de toute la maison. Il y a une cuisine bien installée une jolie salle à manger, c'est très gentil.

Mais avec mes bavardages j'arrive au bout de mon papier. Que doit penser le grand père en lisant tout cela, lui qui trime comme un nègre pendant que je lui sers si peu. Il faudra qu'à ma rentrée il prenne tout à fait sa retraite. Hélas ! Quand cela viendra-il ? Quand pourrais-je t'embrasser comme je voudrais le faire ?

Charles Vignon

06 Février 1915.

Petite femme chérie,

Nous avons marché hier toute la journée de 6 heures et demie du matin à 7 heures du soir, il m'a été impossible de t'écrire. De même je n'ai rien reçu de toi. Il faisait bon temps nous étions assez en arrière nous nous serions cru aux grandes manœuvres. Je t'ai déjà dit que les mitrailleurs ne portent pas de sac, je l'ai apprécié ce jour-là nous n'avons pour tout bagage avec l'équipement la musette et les bidons et la couverture roulée en sautoir. J'y mets aussi ma pèlerine pour les cas où il pleuvrait. Ceci remplace le sac. À la place du fusil nous avons une petite carabine légère et pas embarrassante. J'avais cependant quelques choses de plus que les autres, l'appareil à photo du lieutenant Caton avec mission de photographier tout ce que je trouverai d'intéressant en route. J'ai dû photographier le groupe des officiers pendant le dîner de la grande halte. Il y avait des officiers marocains avec eux le petit truc des photos peut me rendre bien service avec lui j'aurai l'occasion d'approcher des légumes et d'en tirer parfois un avantage. Je t'envoierai une épreuve de ces photos lorsqu'elles seront finies cela t'intéressera. C'est dommage que je n'ai pas pu en faire aux tranchées, tu aurais vu cela. J'en ai trouvé trois ou quatre clichés que j'ai tirés à la hâte, je t'envoie une épreuve mais elle n'est pas virée, tu la termineras.

Lorsque tu iras à Roanne procure-toi donc deux piles pour la lampe électrique que tu m'as envoyée, cela ne presse pas je la mettrai dans la cantine de M. Chanteret. Cette lampe rend de grands services je m'en sers bien encore et je ne sais pas le temps que la pile peut durer. M. Chanteret a reçu la lettre du grand père, elle lui a fait bien plaisir, il me l'a montrée. J'espère bien recevoir aujourd'hui quelques bonnes lettres de toi c'est mon plus grand plaisir.

À demain chère petite femme. Charles Vignon

07 Février 1915.

Petite femme chérie.

Toujours point de lettre et les colis arrivent. Mes lettres vont à la compagnie elles trouvent sans doute trop de gens complaisants qui se chargent tous de me les faire passer et qui ne se doutent pas quelles feraient mieux de laisser ce soin à celui qui en est chargé. Il faudra que je trouve la cause de ce retard. Je viens de la messe en compagnie de M. Chanteret tout l'état-major de la mitraille y était, l'aumônier y a dit un petit mot très émouvant à l'occasion des prières dites aujourd'hui dans tout le monde catholique pour la fin de la guerre. Il a évoqué la vision de chacune de nos églises dans lesquelles certainement chaque famille prie avec plus de ferveur que de coutume, c'était très bien. Il y a beaucoup de punitions en ce moment pour des soldats qui ont indiqué dans leurs lettres le nom du pays dans lesquels ils sont. Tu comprendras pourquoi je ne te dis rien à ce sujet. Hier soir nous avons mangé ton gâteau de Savoie, nous l'avons trouvé bien bon. J'ai à t'adresser les mercis de ceux qui en ont profité. Nous mangeons à six à présent, cela change selon les circonstances. M. Chanteret à un autre adjudant, deux sergents, Lacaufrette et moi. Chacun apporte quelques extras, hier nous avons mangé des huîtres. Tu diras qu'il ne s'en fait plus. Je les ai savourées autant pour elle même que pour le souvenir de toutes les fois que nous avons eu l'occasion d'en manger. Nous mangeons à table ici c'est tout à fait chic. Il y a bien des fourchettes qui n'ont que trois dents mais on passe là dessus. Inclue une petite photo, quand j'aurai tiré les autres je te les enverrai.

Je t'embrasse. Charles Vignon

08 Février 1915.

Petite femme chérie;

J'ai un moment de libre, je viens le passer chez toi. Nous sommes toujours au repos, ma journée d'hier à été en grande partie occupée à tirer des photos. Le lieutenant en veut plusieurs exemplaires de chaque, c'est un travail assez long et absorbant, mais j'aime assez cela le temps passe plus vite. Il faut que je te fasse faire connaissance avec l'ordonnance de M. Chanteret, c'est un personnage important à notre section. Comme caractère et tempérament c'est notre ancienne Claudine furetant partout, au courant de tout, très débrouillard. Il nous fait notre cuisine et après le repas il nous chante des chansons mais ce qui est amusant chez lui c'est son culot formidable et les réflexions pittoresques dont il émaille la conversation. Je ne puis te les dire ne pouvant me les rappeler toutes. Elles n'ont de sel que dites par lui, quand il ne trouve rien à répondre son mot est celui ci : "c'est bien cela la guerre". Cette expression revient souvent. Ainsi dans la maison ou nous sommes il y a des marmots. Lui lave la vaisselle, cire les souliers, va à la cave, pouponne les gosses. Or hier qu'il avait le gosse sur les bras, celui ci lui fait une rivière. Il regarde les dernières gouttes qui tombent de sa vareuse à terre et tranquillement pendant que nous nous amusons de son embarras : "c'est bien cela les gosses". Allons fais dodo etc... Une autre petite histoire nature : je mettais sécher des photos dans la chambre du lieutenant, lui satisfait de son travail s'offre à me faire prendre le thé. Il appelle la fille de la maison et lui demande de lui préparer le thé. Celle ci lui répond : "Je veux bien mais avant il faut que je donne à manger à mes cochons ». De l'affaire, nous n'en avons pas eu c'est la faute aux cochons. Je ne sais si nous resterons longtemps ici, nous changeons souvent de cantonnement mais en restant toujours assez loin des lignes. On vient de me remettre tes

lettres du 2 et du 3 ainsi que les trois colis qui ne sont pas encore défaits. Dans l'un j'ai tâté des chaussures.

Tu veux savoir si j'ai tué des boches, ça fait frémir rien que d'y penser. Si j'en ai tué je n'en sais rien. Le dernier jour que j'étais aux tranchées à la compagnie, nous étions éloignés d'eux de 20 à 25 mètres. La nuit précédente il en est venu deux près de nous, nous aurions pu les voir si la sentinelle avait su manoeuvrer. C'était un poste très dangereux sans grand moyen de défense, nous étions 4 dans une tranchée de 30 mètres. Surtout à ce moment où nos tranchées étaient pleines d'une boue épaisse. Bref nous les avons tirés mais trop haut et dans la nuit, nous avons du seulement leur faire peur. Le lendemain au matin j'en ai vu un très distinctement qui regardait au-dessus de la tranchée comme pour la voir. J'étais obligé d'en faire autant, c'est à dire de me montrer, je me suis contenté de lui crier : "Guten tag". Je n'ai pas compris la réponse et nous nous sommes cachés tous deux. Tu vois que mes faits d'armes ne sont pas glorieux. Je n'ai pas le tempérament guerrier, et viser un homme imprudent, froidement avec la certitude de le tuer comme c'était le cas, comme on tire un lapin ou un chat, il me semble que ce n'est plus de la guerre, j'aurais la crainte d'avoir tué un père de famille. Tu vas me dire que je suis un mauvais soldat, au fond j'ai peut-être bien agité car ce boche n'était pas seul dans la tranchée, si je m'étais fait voir avec mon fusil je n'aurais peut-être pas eu le temps de le tirer. Quant aux grenades je n'en ai jamais portées dans les tranchées boches, ça n'est pas qu'on ne m'a jamais proposé d'en porter mais jusqu'à présent j'avais pu éviter. Maintenant il n'est plus question de cela, la mitrailleuse est un outil surtout défensif. On arrive à envoyer 6 000 balles à la minute, si un jour je me trouve en présence de ces messieurs il y a des chances pour qu'il en reste plus d'un sur le carreau.

Tu me dis que l'ouvrage est toujours aussi abondant, j'en suis heureux mais je plains trop le Grand père surtout si les machines prennent la fantaisie de se casser. A t'il prit une décision au sujet du moteur ? L'installation peut se faire facilement s'il trouve un mécanicien qui lui prête son concours. De mon côté je lui indiquerai les grandes lignes du travail, je me souviens très bien de tous les détails. Je pense cette fois que tu seras contente de ma lettre ce n'est pas tous les jours que j'aurai le temps d'en écrire une si longue. C'est pourquoi j'en profite. C'est que je pense à toi presque continuellement et quand il m'arrive de ne pas pouvoir t'envoyer un mot cela m'a fait un vide dans ma journée.

Je t'embrasse. Charles Vignon

09 Février 1915.

Petite femme chérie,

J'ai eu aujourd'hui tes lettres des quatre et du premier, le retard provenait bien de ce que je pensais. Celui qui touchait les lettres des mitrailleurs n'avait pas l'habitude de prendre des lettres pour moi Vignon "Vignon connais pas " Alors un autre "moi je le connais, donne je lui ferai passer". De cette façon elles partaient bien dans toutes les directions. Maintenant elles me viendront toutes régulièrement. Un point sur lequel mon sort s'est bien amélioré c'est la nourriture. J'ai envie de te dire de ne plus m'envoyer autant de colis, mais pour cela je suis partagé entre deux sentiments : J'en reçois certes trop pour moi mais comme je mange avec les sous-officiers et que cela n'est pas réglementaire il est bon que ma présence irrégulière passée avec eux soit compensée par de petits extras qui améliorent l'ordinaire. Ce qui est agréable, c'est de manger à table et de causer ensemble, ils sont tous des gens bien élevés, l'un cause très bien l'allemand, nous passons de bons moments.

Aujourd'hui nous avons fait du service en campagne avec les pièces. A une heure on a bâti les mulets, chaque pièce à quatre mulets, celui qui porte la pièce s'appelle Jules. Têtus comme

les animaux de cette espèce mais le conducteur qui l'amène est encore plus têtue que lui. Ils sont à voir ensemble c'est à celui qui mènera l'autre. Quand on bâte Jules il fait gonfler son ventre on sert les sangles aussi fort que possible et quand on croit le bât bien serrer il se fait tout petit et fait passer son bât sous le ventre mais on le dresse. A la section nous adopté un petit chien que nous appelons mitrailleur. C'est un Basset que le lieutenant veut conserver. Il nous suit depuis environ huit jours. J'espère qu'il sera plus brave que Black et qu'il ne nous quittera pas quand la mitrailleuse fonctionnera car il ne l'a pas encore entendue. Dans ta lettre du premier tu dis qu'il faut que les hommes soient plus durs que les chiens pour supporter ce que nous avons enduré quelques fois. Cela me rappelle un mot d'un copain : un soir qu'on nous apportait en tranchée de la soupe pleine de terre et toute froide d'un air furieux il dit : "Je veux tuer mon chien quand je le reverrai, la sale bête elle n'y coupera pas." Nous ne comprenions pas où il voulait en venir. "Eh ! Oui, dit il c'est pas juste on lui donne de la bonne soupe chaude à lui et moi je ne peux pas en avoir autant." Hélas ce n'était que trop vrai.

Le mauvais temps est passé Dieu merci. Je ne crois pas qu'il recommence pour moi, pour le moment je suis très heureux. Indépendamment de toutes les bonnes choses que me procure M. Chanteret, j'ai beaucoup de liberté avec le lieutenant. Le travail que je lui fais me donne l'occasion de passer quelques moments chez lui. Lacaufrette est son ordonnance, alors tu vois comme nous devons passer de bons moments. Je n'en attends pas moins que cela soit fini car les meilleures choses ne peuvent remplacer ce que j'aime le plus au monde et c'est toi ma petite femme.

Charles Vignon

11 février 1915.

Petite femme chérie,

Journée d'hier très occupée : Le matin à sept heures nous partions au tir et nous avons fait des tirs à la mitrailleuse. Cette expérience a été très utile, elle nous a permis de voir qu'une de nos mitrailleuses avait le canon usé, une autre a une petite rectification à faire.

Nous rentrons vers dix heures, le soir devait être occupé au nettoyage des pièces cette opération était à peine commencée, c'est à dire les pièces démontées, qu'on apporte un ordre d'alerte. On part immédiatement et vingt minutes après nous sommes sur la route. Tout le régiment partait mais cette alerte n'était qu'un exercice. On nous a menés à huit kilomètres passer une revue ! Rentrés à six heures et demie du soir, je pensais avoir un moment de tranquillité mais pour que ma lettre parte il faut que je termine. On vient nous annoncer que nous passons aujourd'hui une revue par le général Joffre. Je te raconterai cela demain.

Bons baisers, Charles Vignon

10 février 1915.

Petite femme chérie,

J'ai cru un moment ne pas avoir aujourd'hui le temps de t'écrire. La journée est finie, avant de me coucher je m'y mets pour que la journée soit complète. Ce soir on m'a remis deux colis dans l'un j'ai trouvé les cravates et les chaussures fourrées. J'ai déjà porté un soir les chaussures, mais avec je ne ressemble plus à un soldat. Notre général ferai joli s'il me voyait avec mais il n'empêchera pas que je les emporterai sur mon sac pour m'en servir à l'occasion.

C'est un type notre général ; très soldat et qui veut que tout soit réglementaire. Il arrive parfois que nous avons sa visita au cantonnement, il nous a dit la dernière fois que les règlements militaires était assez compliqués pour qu'il s'occupe seulement des les faire appliquer. Il ne voulait rien y modifier pour ne pas les embrouiller. Il veut donc que l'on ne porte sur soit que les effets réglementaires mais je n'irais pas le chercher quand un jour de gelée je mettrais mes belles pantoufles.

Je t'embrasse bien fort ainsi que toute la famille. Charles Vignon

12 février 1915. (Hardenne)

Petite femme chérie,

Hier de bon matin on nous annonce une revue du général Joffre. Grand branle-bas qui m'a obligé à faire partir ma lettre sans l'avoir terminée. Il a fallu astiquer, faire des exercices de formations et de déploiement. Enfin à neuf heures, on mange et nous voilà partis. La revue s'est faite dans une immense plaine près d'Hardenne. Il y avait toute l'infanterie de la division plus un régiment de dragons, soit douze mille à quatorze mille hommes. Nous avons défilé devant le grand homme en colonne double de bataillon et le défilé, malgré ce grand front, a duré longtemps. Il faisait un temps assez beau. Avant l'arrivée du général il est venu un avion puis deux puis trois qui ont évolués a faible hauteur au dessus de nous. C'était la partie du programme la plus intéressante. Ils ont atterri et ce sont alignés comme les autres. Ils devaient se dire voilà de pauvres bougres abrutis par quatre ou cinq mois de tranchée, il faut les distraire un peu. Nous attendons toujours, mais tout à coup on entend les sonneries avec l'air bien connu "voilà le général qui passe, tout bossu, tout fourbu, son falzar tout décousu, si ça fente continue etc." Mais les paroles ne s'accordent plus à l'arrivée du général moderne. Une suite d'autos toutes plus chics les unes que les autres, amènent l'état-major et la revue commence. J'étais loin, je n'ai pas pu voir grand chose. Le défilé s'est fait le mieux possible, Jules, notre cagneux, levait les oreilles comme un brave de son espèce, Mitrailleur notre chien était de la fête aussi. Tout à été pour le mieux, nous sommes revenus à nos cantonnements à six heures du soir. J'y ai trouvé la lettre du grand père et deux des tiennes. Pour l'auto cela ne m'étonne pas, ça ne marche pas tant pis. On finira la guerre comme cela aux mitrailleuses, on est moins exposé tout de même que dans la ligne. Dans la guerre en rase campagne, on est généralement en arrière comme soutien, souvent avec l'artillerie, or l'artillerie à perdu peu de monde. Dans la guerre de tranchées, les mitrailleuses ne font pas l'assaut, ils les soutiennent seulement de leurs feux, tu peux donc être plus tranquille à mon sujet. Une autre raison pour te tranquilliser, dans le rapport d'aujourd'hui il y a les remerciements d'un général de corps aux officiers de notre division pour le travail fourni par elle pendant les cinq mois qu'elle a été sous ses ordres. Les termes employés laissent comprendre que la 69ème division de réserve lui avait été prêtée comme troupe active et que maintenant elle reprendrait sa primitive destination. Cela me paraîtrait tout naturel si des régiments de territoriaux comme le 104ème se trouvaient actuellement en première ligne. C'est à n'y rien comprendre et il y a de jeunes soldats encore en casernes ! Il faudrait pourtant qu'ils en goûtent aussi. J'oubliais de te dire que pendant la revue d'hier j'ai pu causer un instant avec M. Daguerre, il est en bonne santé et à laissé lui aussi pousser sa barbe. Il est content aussi d'être au repos, il devait y avoir aussi M. Chamoret, officier mitrailleur, mais il était trop loin pour que je puisse le voir. La suite à demain, je répondrai au Grand père.

A demain, bon baisers. Charles Vignon

13 février 1915. Au soir

Petite femme chérie,

Il fait aujourd'hui un temps épouvantable, il tombe de la neige de la pluie et avec cela un vent glacé. On est bien à se sentir à l'abri pendant qu'il fait si mauvais. Dehors le temps passe relativement vite j'ai tout sorte d'occupations. Avec les photos je fais des états de bureau pour la section de mitrailleuses, rapports sur les objets qui manquent et le travail de bureau me fournira probablement plus tard un emploi tranquille car il est fortement question de nous rendre indépendant de la SHR (section hors rang). Nous aurions alors un bureau à nous sergent major etc. et j'en ferais parti. Ce serait l'adieu définitif aux tranchées si nous y retournions. J'ai reçu les lettre du 9 et 10, et celle que Paul t'a écrite. Je ne sais pas du tout le moyen, j'ai pourtant essayé un jour d'aller à la visite mais j'étais si malade que je n'ai pas pu me faire reconnaître. Je crois que le mieux est de laisser les choses suivrent leur cours maintenant.

Hier soir nous avons fait une partie de carte après le souper. Nous avons appris à M. Chanteret à jouer au polignac et il lui en a couté pas loin de trois francs et nous avons bien ri. C'est une occasion qui nous a permis de veiller. Nous mangeons dans la pièce qui sert de chambre au lieutenant. D'habitude nous nous dépêchons à souper afin qu'il trouve sa chambre prête quand il arrive. Ce soir-là, il y avait réunion chez le colonel, arrosage de médailles et il était à prévoir que la chambre serait libre jusque bien tard c'est pourquoi nous en avons profité. La cagnotte faite avec nos enjeux sert à payer un extra ou simplement l'ordinaire. Je t'ai dit déjà que je mangeais avec les sous-offs. Nous améliorons ce que l'on touche aux distributions régulières par ce qu'il peut se trouver. Ainsi nous avons de temps en temps des oeufs, nous avons mangé deux omelettes aux pommes de terres, nous nous procurons du vin, enfin ce que nous pouvons. Tout ce qui est compté est payé par l'un de nous et tous les dix jours, le total est divisé par le nombre des participants. Nous nous entendons bien pour cela, tout va très bien.

Reçoit ma petite femme chérie mes meilleurs baisers. Charles Vignon

14 février 1915.

Petite femme chérie,

Il est trois heures et demie, je viens de terminer un état pour le lieutenant. Je suis seul dans ma chambre, il y a du feu dans la cheminée, que faut-il de plus à un troupier en guerre pour être heureux ? Aussi je le suis et c'est pour t'en faire part que je t'écris. Tout au moins cela fera un commencement à ma lettre. Les deux sections sont à la théorie, M. Chanteret aussi. Je suis donc seul propriétaire pour l'instant mais je me dépêche car cela ne durera peut être pas. Petit-jean, le planton de M. Chanteret ne manquerait pas de dire "c'est bien ça la guerre". Ce matin après la messe, l'aumônier a demandé que l'on forme une chorale pour le chant des offices. La chose est déjà faite, nous avons eu une première répétition et ce soir au salut le capitaine Pelade ex-témoin du sous-préfet nous chantera quelque chose. Je l'ai déjà entendu ce matin, il a chanté "le ciel a visité la terre". Pour qu'il connaisse des chansons comme celle-là, il faut qu'il soit religieux. Ca a été pour moi une excellente surprise de constater cela chez lui car comme officier, c'est l'un des plus cotés et des plus aimés du régiment. A propos d'officier, j'ai oublié de te dire que M. Thivel de Tarare qui est toujours capitaine car il n'a commandé un bataillon que par intérim, a été décoré par Joffre lui même le jour de la revue.